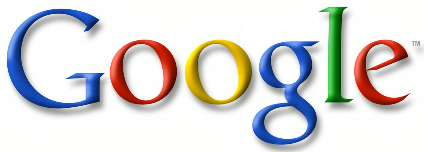



3 3433 06736498 8





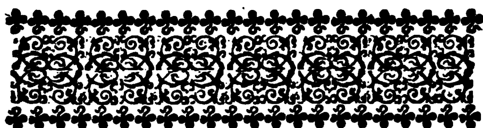
LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY,
de la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXXXII.



TABLE

Des Pieces Contenues dans le Tome II.

LES COEPHORES d'Eschyle p. 1.

ELECTRE d'Euripide p. 19.

PHILOCTETE de Sophocle p. 55.

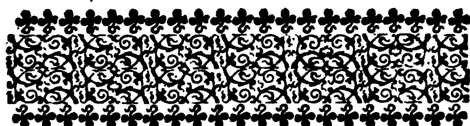
REFLEXIONS p. 125.

HIPPOLYTE d'Euripide p. 135.

REFLEXIONS sur cette Tragédie, comparée à celles de Seneque & de Racine sur le même sujet p. 231. & 243.

IPHIGENIE en Aulide d'Euripide p. 265.

REFLEXIONS ſur cette piéce & ſur celles de Rotrou, de Racine, & de *Lodovico Dolcè* p. 368.



LE

THEATRE DES GRECS.



LES COEPHORES, TRAGEDIE D'ESCHYLE.

CE titre signifie *des personnes qui portent des libations.* Il est tiré du fond du Sujet, qui est le même que l'Electre de Sophocle. Eschyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes Personnages essentiels. Il a pris pour son Chœur des filles étrangéres, esclaves de Clytemnestre, & attachées à Electre. Comme il les introduit portant des présens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de *Coëphores*, dont il intitule sa Tragédie.

ACTE PREMIER.

Le commencement n'eſt pas enti
mais ce qui y manque n'empêche pas qu
n'entrevoye l'expoſition du Sujet. Le fo
de la Scene eſt le tombeau d'Agamemn
Oreſte y arrive avec Pylade. Il invo
Mercure qui préſide aux funerailles. Il c
pe ſa chevelure pour la répandre ſur le 1
nument, ſuivant l'uſage; & tandis qu'il
occupé à cette pieuſe cérémonie, il ap
çoit de loin Eleƈtre ſa ſœur à la tête d'
troupe de jeunes filles qui s'avançent a
des dons pour le mort. De peur d'en
vû il ſe coule un peu à l'écart avec
ami, après avoir demandé à Jupiter d
ſecourir dans le projet de vengeance
a médité. Cette expoſition eſt nette
noble; elle fait voir que l'inventeur de
Tragédie en avoit conçû des idées l
préciſes.

Les jeunes filles arrivent; & celle
parle pour les autres, dit qu'elle cor
la cérémonie funebre en battant des m
„ Leurs joues, ajoûte-t-elle, montrent
„ core les traces récentes que la doule
„ a imprimées. Leur cœur ne ſe no
„ que de ſoupirs. Leurs voiles & l
„ vêtemens ſont déchirez. Un ſong
„ freux, ſuſcité ſans doute par l'Or
„ courroucée d'Agamemnon, effraïe
„ temneſtre, & l'engage à les envoy
„ ſon tombeau pour l'appaiſer par des
„ O maiſon déplorable! ô Palais ha
„ ſoleil & des hommes! d'épaiſſes téne

„ te couvrent & vengent le meurtre de „ ton ſouverain. Cette majeſté du Thrô- „ ne, ſi reſpectable autrefois, & dont la „ renommée s'étendoit ſi loin, s'eſt éva- „ nouie... que la Juſtice eſt inégale dans „ ſes châtimens! elle fond tout à coup ſur „ les uns: elle pourſuit lentement les au- „ tres; & quelques-uns ſe dérobent à ſes „ régards à la faveur d'une nuit ſombre qui „ les enveloppe... malheureuſe dans l'eſcla- „ vage où je ſuis, il faut que je cache „ ma haine pour mes maîtres, & que j'ap- „ prouve des iniquitez. Mais Agamemnon „ eſt l'objet de ma ſecrette douleur." Il n'eſt pas poſſible de rendre à la lettre la force & l'énergie des vers de ce Choeur.

ACTE II.

Electre prend la parole, & demande à ces filles comment elle doit invoquer ſon pere pour lui faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter à ſon ſépulchre. „ Lui dirai-je que ce ſont là des dons qu'u- „ ne épouſe chérie envoye à ſon cher „ époux... hé, puis-je le dire ſans rougir? „ dois-je le prier de payer ces dons, qu'u- „ ne main barbare lui envoye, par un re- „ tour digne d'elle & de lui? ou vaut-il „ mieux me taire, détourner les yeux avec „ horreur, & jetter comme des choſes „ exécrables, ces indignes préſens." Le Choeur lui conſeille de faire des voeux fa- vorables pour elle, pour Oreſte, pour qui- conque hait Egiſthe, & d'y mêler des im- précations pour ſes ennemis. Ceci ſe fait

 par

par vers entrecoupés d'interrogations &
réponses, pour instruire Electre de ce qu'
le doit demander.

Elle commence donc ainsi. „ Mercu
„ Souterrain, daignés m'assurer que m
„ vœux seront agréables aux Dieux infe
„ naux témoins du meurtre de mon per
„ & à la Terre, dont le sein libéral pr
„ duit tout & fait tout rentrer en elle-m
„ me. C'est dans cette vûë que je fais ce
„ te libation. O mon pere, jettés sur no
„ un regard de pitié. Rendés la liberté
„ l'empire à Oreste & à moi. Une me
„ inhumaine, qui vous a donné pour su
„ cesseur Egisthe votre assassin, nous
„ tous trahis. Je suis esclave, & mon fr
„ re est écarté du Thrône paternel, tand
„ qu'ils jouissent impunément du fruit c
„ vos travaux. Rappellés Oreste en ce
„ lieux, & faites que mes mains soien
„ moins criminelles que celles de ma me
„ re. Quant à nos ennemis, paroissés
„ leurs yeux comme un vengeur irrité,
„ ravissés le jour à ceux qui vous l'ont rav
„ Telle est l'imprécation que j'ose pronon
„ cer contr'eux. " Elle invite ensuite
Chœur à pousser des cris lugubres, &
chanter autour du tombeau.

La cérémonie faite, Electre aperço
avec surprise des cheveux coupez tout sem
blables aux siens. Elle sçait que ce ne so
pas ceux de Clytemnestre. Une lue
d'esperance lui fait soupçonner que c
pourroient être ceux d'Oreste. Cette idé
lui pénétre le cœur comme un trait, & l
fait verser des larmes de joye. Ainsi s'ex
prime

prime-t-elle par l'inſtinct de la nature. Mais la crainte ſuccede à l'eſperance, & rien ne peut la tirer de ſon incertitude. Elle avance; elle voit ſur la terre des traces ſemblables à celles de ſes pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiette: Elle demeure donc dans ce trouble juſqu'à ce qu'Oreſte paroiſſe à ſes yeux. Il ſe montre tout à coup, & ſe fait reconnoître pour ſon frere, en lui préſentant un voile qu'elle a tiſſu elle-même.

Cette reconnoiſſance n'eſt pas à la vérité ſi brillante ni ſi pathétique que celle de Sophocle; mais elle eſt naturelle, & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit: *qu'elle ſe fait de la maniere du monde la plus groſſiere*, ni pourquoi il regarde comme un très-grand défaut, qu'elle ſe faſſe de ſi bonne heure. Car quand à ce point, *c'eſt*, dit-il, *un vice que la reconnoïſſance ſoit ſi éloignée de la peripetie*, c'eſt-à-dire du changement d'état. Cela ſeroit bon ſi la reconnoiſſance produiſoit immédiatement & tout à coup ce paſſage de l'état malheureux à une heureuſe fortune, comme il arrive dans la plûpart des Sujets Tragiques. Mais il n'en eſt pas ainſi dans le ſujet préſent. Il faut qu'Oreſte concerte avec ſa ſœur la révolution qu'il médite de faire dans le Royaume en tuant ſa mere & l'uſurpateur. Il eſt donc néceſſaire que la reconnoiſſance ſe faſſe de bonne heure, afin de produire inſenſiblement, & avec vrai-ſemblance, un effet qui ne ſçauroit être prompt & qui éxige des meſures. Ainſi Eſchyle n'a point pêché en ceci, non-plus qu'Euripide, comme on le verra

cy-après. Pour ce qui regarde la *grossiereté*, je ne puis mieux en justifier Eschyle qu'en traduisant ce morceau de sa Piéce. Le voicy.

ORESTE *paroissant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvez.*

Priés les Dieux qu'ils accomplissent ainsi le reste de vos désirs.

ELECTRE.

Hé, qu'ai-je obtenu d'eux?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant désiré de revoir.

ELECTRE.

De qui, je vous prie, parlés-voús?

ORESTE.

D'Oreste, dont je sçai que vous souhaités ardemment le retour.

ELECTRE.

Hé, les Dieux me l'ont-ils accordé?

ORESTE.

Oüi: c'est moi. Ne l'attendés-plus.

ELECTRE.

Voulés-vous, ô étranger, me tendre un piége?

ORESTE.

Ce seroit contre mes propres interêts.

ELECTRE.

Venés-vous insulter à ma douleur?

ORESTE.

Elle m'est commune avec vous.

ELECTRE.

Quoi? c'est à Oreste que je parle!

ORESTE.

Je parois à vos yeux, & je vous suis méconnoissable, moi dont vous sembliés recon-

connoître la présence dans les restes de ma chevelure, & jusques dans les traces de mes pas! approchés de votre tête les cheveux d'un frere qui vous ressemble. Reconnoissés ce voile, ouvrage de vos mains, ce tissu précieux, ces figures d'animaux, &c.

Je sçai qu'Aristophane dans ses * Nuées se moque en passant de cette reconnoissance fondée sur la ressemblance des cheveux: trait de satyre fort indirect, puisque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçû, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux, puisqu'Electre ne conclut pas simplement de cette ressemblance, que son frere soit de retour: mais qu'elle tire cette conséquence de plusieurs réflexions justes. Je sçai encore qu'Euripide dans son Electre a badiné sur les trois marques dont se contente cette Princesse, à sçavoir sur le rapport qu'elle voit entre les cheveux répandus & les siens, sur la conformité des traces marquées sur la terre avec celles de ses pieds, & enfin sur le tissu qu'Euripide appelle une robbe, de sa grace; quoique le mot ὕφασμα signifie aussi un voile, & soit pris par Eschyle dans ce sens. Ne le fût-il pas, Oreste pouvoit avoir conservé & apporté avec lui cette robbe, pour se faire plus sûrement reconnoître. Mais outre qu'Euripide dégrade en cecy la majesté de la Tragédie qu'il abaisse au Comique, il exagére le ridicule, ou plûtôt

* Voyez les Nuées d'ARISTOPH. Act. I. Sc. derniere, dans la troisiéme partie de cet Ouvrage.

tôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire est pourtant si plaisante, qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de son Electre avant que de voir la Piéce elle-même. Un vieillard domestique d'Agamemnon revient de son tombeau. Il paroît comblé de joye. „ J'ai trouvé, dit-il à Electre, des boucles „ d'une chevelure blonde, & j'ai été sur- „ pris de voir qu'on eût osé les porter à „ ce tombeau. Ce n'est sans doute aucun „ Argien. C'est donc apparemment votre „ frere qui a voulu honorer les Manes du „ déplorable Agamemnon. Considerés ces „ cheveux, approchés-les de votre tête, & „ comparés la couleur: car enfin vous sça- „ vés que ceux qui sont issus du même „ sang ont coutume de se ressembler. „

ELECTRE.

Vous n'y songés pas, ô vieillard, pensés-vous que le brave Oreste vînt en cachette à Argos, & fût arrêté par la crainte d'un Egisthe? (*Mauvaise raison contre Eschyle. Oreste étoit seul, & il devoit user de stratagême pour faire une révolution d'Etat.*) D'ailleurs comment voulés-vous que sa chevelure se rapporte à la mienne? l'une doit se sentir de la maniere dure dont un jeune homme de condition est élevé. L'autre se ressent toujours de la mollesse que lui donne le soin qu'on a de parer le sexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajustés vos pieds sur les vestiges des siens, & voyés s'ils ne s'y rapportent pas. . . .

ELEC-

ELECTRE.

Hé, comment les traces des pas seroient-elles imprimées sur la pierre & sur la terre dure? Mais quand cela pourroit être, peut-on imaginer que les pas d'un frere & d'une sœur puissent être semblables?

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste étoit de retour, ne pourriés-vous pas reconnoître la robbe tissuë de vos mains dont il étoit orné, lorsque je le dérobai à la mort?

ELECTRE.

Ignorés-vous donc, ô vieillard, que j'étois encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé? mais quand il seroit possible que je lui eusse tissu une robbe, pourroit-il la porter encore? il faudroit que les vêtemens suivissent la destinée des humains pour croître comme eux. Croyés-moi, c'est quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces tristes dons au tombeau, *&c.*

Enfin je sçai qu'Aristote * ne met qu'au second rang des reconnoissances, celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance & le raisonnement. Il cite même cette reconnoissance d'Oreste dans Eschyle. Mais ce n'est pas-là prouver qu'elle soit *grossiere.*

Après les premiers transports d'une reconnoissance si subite, Oreste fait une priére éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il

* ARIST. *Poët. chap.* 17.

Il ajoute que c'est un Oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un pere, en ôtant le jour à ses assassins; que ce Dieu l'a menacé des plus cruels supplices s'il ne le faisoit; qu'en le faisant même il seroit livré aux Furies, frappé de lépre, ou de quelque maladie horrible, séparé du commerce des hommes, & obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéïssant, ou en n'obéïssant pas, Oreste est également menacé d'être puni. Il se résout à obéïr. La tendresse pour un pere l'emporte sur tout autre égard, aussi-bien que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur, & d'une mere parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tache d'assaisonner un autre parricide pour le rendre supportable par la nécessité de le commettre.

Le Chœur fait des vœux en faveur d'Oreste; & ici commence un retour de tendresse entre le frere & la sœur. Dans cette Scene, qui est très vive, quoiqu'assés longue, il se fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, & le désir effréné d'une vengeance qui paroît légitime. C'est une perte pour notre langue, qu'on ne puisse rendre la délicatesse de tous ces mouvemens qui se trouvent confondus dans une foule d'expressions & de vers d'une telle énergie, qu'ils perdroient tout leur prix dans une traduction litterale. On y voit dans Oreste la vengeance dominante: mais combattuë par un reste de scrupule qu'Electre & le Chœur apperçoivent malgré lui, & qu'ils tachent de vaincre sans lui faire

faire sentir qu'ils l'apperçoivent. „ O mon „ pere, s'écrie-t-il, où êtes-vous? où est „ ce lit fatal où vous avés perdu la vie? Electre entre dans le même mouvement; & le Choeur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils pleurent. „ Helas, continuë la Princesse, si du moins „ quelque Lycien vous eût ravi le jour au „ siége de Troye, vous auriés confondu „ vos cendres avec celles de tant d'illustres „ Héros dont vous fûtes le Roi. " Le Choeur invoque Jupiter Vengeur & les Furies. „ Où êtes-vous, Déesses infernales; „ ô vous qui prenés l'interêt de ceux qu'on „ a indignement égorgés, jettés les yeux „ sur ces tristes restes des Atrides. " Mais Electre qui se sent trop attendrie, en ne considérant qu'un pere mort, ranime son couroux par l'idée & la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à son époux. *Sur quoi* Oreste lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le sein de sa mere; il ajoute en soupirant, & de mourir après elle. Electre qui regarde ce dernier mot & ce soupir comme un reste de remords qui se reveille, acheve d'aigrir le couroux de son frere contre Clytemnestre. „ Elle a coupé, dit-elle, les pieds „ & les mains à son époux, & voici le lieu „ où elle l'a inhumé. " Electre retrace ici en peu de mots sa propre misére; puis elle invoque son pere & les Dieux. Ces fréquentes invocations continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette Scene, & font l'expression pure de la vengeance & de la douleur. Car on y prie Aga-

 memnon

memnon de se souvenir des indignes traitemens qu'il a soufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreste enfin demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La Reine a crû voir en dormant un serpent sortir de son sein; elle a crû l'allaiter, & le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Rien de plus naïf que cette courte narration. Telle est la maniére des Anciens. Elle peint en peu mots. Oreste, qui conçoit le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira, & pour cela il envoye Electre dans le Palais, afin d'observer ce qui s'y passe; il engage le Chœur à un secret impénétrable, & il destine Pylade à le seconder dans son projet. Le Chœur pour l'Intermede accoutumé repasse les amours funestes qui se sont cimentées par le sang. C'est un tissu des amours de la fable mis en strophes pour le chant.

ACTE III.

Un esclave sort du Palais: Oreste l'appelle, & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger est arrivé. Clytemnestre survient suivie d'Electre. Oreste se dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreste, & il feint de ne connoître ni la Reine ni la Princesse. Ce Prince, inconnu de Clytemnestre, s'excuse d'être obligé de faire un rapport si affligeant à des personnes qui l'hono-

l'honorent de l'hoſpitalité. Pour Clytemneſtre, elle reçoit froidement cette nouvelle, & dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en ſéra pas moins cher à Egiſthe. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement deſtiné aux étrangers. Oreſte entre donc dans le Palais, auſſi-bien que Clytemneſtre & Electre, qui ſe retirent de leur côté : ce qui donne au Chœur l'eſperance d'un heureux ſuccès.

La vieille qui a élevé Oreſte, va chercher Egiſthe par ordre de la Reine. „ L'inhumaine, dit-elle, affecte une feinte „ douleur, mais elle a peine à cacher ſa „ joie. C'eſt à moi de pleurer le malheu„ reux Oreſte." Elle fait voir en effet la plus vive douleur. Le caractere de cette nourrice eſt très-naïf. Car elle ſe rappelle aſſés en détail toutes les peines que lui a coûtées l'enfance d'Oreſte. Il faut paſſer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à peu près comme Phenix dans Homere à l'égard d'Achille, choſe dont on a fait un crime à Homere, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eſchyle. Le Chœur, pour conſoler cette femme, lui laiſſe entrevoir que le bruit du trépas d'Oreſte eſt un faux bruit ſemé à deſſein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egiſthe. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le Théatre, & ſes chants ne ſont que des priéres pour la réüſſite de l'entrepriſe d'Oreſte. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du Chœur avec la vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egiſthe de venir avec ſes Gar-

des. C'eſt une précaution qu'a pris le Poëte pour marquer le caractére des Tyrans, qui aïant tout à ſe reprocher, vivent toûjours dans la crainte, & en même-tems pour ſuſpendre l'eſprit du ſpectateur par ce nouvel obſtacle. Mais le Choeur le leve auſſi-tôt en diſant à la Gouvernante, de ſe bien garder de parler à Egiſthe de cette circonſtance, & de l'engager au contraire à paroître ſeul, en le prévenant ſur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

ACTE IV.

Egiſthe paroît en effet accompagné d'un ſeul homme qui l'avoit appellé de la part des deux étrangers. Il vient s'inſtruire de la vérité du fait ſur la mort d'Oreſte. Il ne fait point éclatter ſa joie comme dans Sophocle: au contraire, ſa politique défiante lui fait dire qu'il eſt fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne ſont éclaircis & fondés; qu'on en peut tirer de dangereuſes conſéquences en ſe rappellant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne ſont nés que des vaines fraïeurs de quelques femmes. C'eſt qu'il a été auſſi averti par la nourrice de la part de la Reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, & celui-cy le renvoïe aux deux étrangers pour être plus ſurement informé.

Egiſthe entre dans leur appartement, tandis que le Choeur fait des voeux contre lui: mais en entrant il eſt frappé par Oreſte. On entend ſes cris ſur le Théatre. Les filles qui compoſent le Choeur s'écartent un

un peu en partie de fraïeur, & en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domestique sort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître, & fait promtement ouvrir l'appartement de la Reine. Elle sort; & il lui apprend ce qui vient de se passer. „ Ah, „ s'écrie Clytemnestre, nous sommes tra„ his, nous périssons par les embuches, „ comme nous avons fait périr Agamem„ non." Elle demande des armes. Mais Oreste se présente à elle. „ Je vous cher„ che encore, lui dit-il; pour Egisthe il est „ puni." Et comme Clytemnestre pousse un soupir sur la mort de son cher Egisthe, „ Barbare, ajoute Oreste, vous aimés cet „ époux. Hé-bien vous l'accompagnerés „ au tombeau." Clytemnestre qui reconnoît son fils à cet exploit lui demande grace, & lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle. „ Que „ dois-je faire, dit-il, cher Pylade?" Pylade le raffermit en alléguant l'ordre du Ciel. „ Où sont les Oracles d'Apollon? „ où sont vos sermens? tout vous doit être „ ennemi hors les Dieux." Oreste étouffe sa tendresse, & ordonne à la Reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Egisthè, pour y être immolée auprès de lui. „ Un double crime vous a unis pen„ dant la vie, le même sort va vous réünir, „ venés l'épouser encore une fois." Le discours entre-couppé du fils & de la mere est court & vif. Il commence ainsi.

CLYTEMNESTRE.

O mon fils, ſongés que je vous ay nourri. Donnés-moi la vie.

ORESTE.

Vous avés tué mon pere, & vous verriés le jour avec moi!

CLYTEMNESTRE.

C'eſt le Deſtin qui donna la mort à Agamemnon.

ORESTE.

Et le Deſtin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ay nourri dans mon ſein! ah mon ſonge étoit trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourés par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque choſe de trop barbare pour nos mœurs, quelqu'adouciſſement qu'Eſchyle ſemble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'eſt toûjours un fils qui tuë une mere, & une mere ſuppliante. Sophocle eſt un peu moins dur en cecy qu'Eſchyle ni Euripide. Le Chœur termine cet Acte par une eſpéce de triomphe ſur cette vengeance, opérée, dit-il, par la Juſtice même, fille de Jupiter.

ACTE V.

Oreſte ſort du Palais, & fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Egiſthe & de Clytemneſtre. D'un autre côté il leur fait voir le voile dont l'un & l'autre couvrit Agamemnon pour

le

le massacrer, & les chaînes dont ils le liérent. „ Qu'on l'étende, dit-il, ce voile „ abominable, non pour être vû de mon „ pere; mais afin que le soleil, témoin de „ tant de sang répandu, me soit garant „ que c'est avec justice que j'ay osé tuer „ une mere. Car pour Egisthe je n'en parle „ pas. Il porte la juste & trop douce peine „ de son adultere." Le Chœur à ce spectacle sent reveiller sa douleur & son indignation: mais Oreste a beau se rassurer à cette vûë; le fruit de sa victoire, c'est d'être obligé de fuir à Delphes, suivant les ordres d'Apollon. Il sent même déja sa raison se troubler. Mais avant que les Furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à témoin de son innocence, & les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'éxiler lui-même loin de sa Patrie. A l'instant il croit voir les Eumenides avec les serpens qui sifflent sur leurs têtes, & des yeux qui distillent de sang. Ce n'est-là qu'une fureur commencée. Aussi Eschyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet, Oreste ne perd pas entierement l'usage de la raison. Il se retire avec Pylade, & le Chœur finit en plaignant la destinée de cette maison, où se sont commis tant d'attentats, & même le sort d'Oreste obligé de les venger sur une mere, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les Furies dont Oreste est agité, & que Clytemnestre appelloit *les chiens irritez d'une mere*, sont une peinture très ancienne & très noble des remords qui éguillonnent la conscience d'un cou-

coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus sensibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offense aussi violemment que le parricide. Ciceron dit admirablement à ce sujet. „ * Ne vous imaginés pas, que „ comme vous le voïés souvent aux spec- „ tacles, un homme coupable d'impiété „ ou de quelque attentat, soit réellement „ agité & saisi d'effroi par les torches ar- „ dentes des Furies. Le scelerat est tour- „ menté par ses propres fraudes, poursuivi „ par ses fraïeurs, agité par ses fureurs, „ bourrelé par ses noirs projets, déchiré „ par ses rémords. Voilà les Furies do- „ mestiques qui s'attachent pour toûjours „ aux impies. Ce sont elles qui jour & „ nuit vengent par de cruels, mais justes „ supplices, le sang des peres sur des fils „ parricides." *Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis sæpenumerò videtis, eos qui aliquid impiè sceleratèque commiserint, agitari & perterreri Furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus, & suus terror maximè vexat: suum quemque scelus agitat, amentiaque afficit: suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque Furiæ, quæ dies noctesque parentum pœnas à consceleratissimis filiis repetunt.*

ELEC-



ELECTRE D'EURIPIDE.

IL n'eſt pas néceſſaire après ce qu'on a vû, de développer ce ſujet. Quoique différemment enviſagé par les trois rivaux, le fonds eſt toûjours l'hiſtoire d'Egiſthe. C'eſt tout dire : & d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer aſſés par ſon Prologue auſſi poſtiche que la plûpart des autres de ce Poëte.

ACTE PREMIER.

Un Mycenien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paroît d'abord, & adreſſant la parole à ſa Patrie, il repaſſe dans ſon eſprit l'entrepriſe d'Agamemnon, ſon expédition de Troye, ſon retour à Argos, ſa mort que lui procura ſon épouſe de concert avec Egiſthe, & les ſuites de ce crime. Egiſthe épouſe Clytemneſtre & s'empare du Sceptre : il veut tuer Oreſte fils d'Agamemnon. Mais un vieillard l'enleve, & le confie à Strophius Roy de la Phocide. Le Tyran laiſſe d'abord vivre Electre fille de ſon prédeceſſeur ; mais la voïant nubile, & recherchée de tous les Princes de la Grece, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger ſon pere, & il réſolut de s'en défaire. Toutefois Clytemneſtre la ſauva par politique plûtôt que par pitié. La mort de ſa fille auroit rendu le gouvernement de la mere trop odieux, & n'au-

n'auroit fait qu'aigrir Oreste, qui avoit déja mis à prix la tête de l'usurpateur. „ C'est „ ce qui a déterminé le Roy (dit cet hom- „ me) à me donner Electre en mariage. „ Noble, à la vérité, mais pauvre, je vois „ ma noblesse éclipsée par l'indigence. „ J'étois tel qu'Egisthe souhaitoit. Il a cru „ que ma foiblesse le mettoit hors d'état „ de rien craindre de moi, au lieu qu'un „ époux plus puissant auroit pû reveiller „ le meurtre d'Agamemnon, & n'en pas „ laisser impunis les autheurs."

Euripide donne icy à ce Mycenien le vrai caractere d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le Poëte en fait un Philémon *a*, un homme semblable à ce vertueux époux de Baucis, Prince par le cœur, laboureur par la nécessité de sa fortune, craignant les Dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la justice, & haïssant la Tyrannie. Contraint d'épouser Electre, devenuë la victime d'une politique injuste & cruelle, il est son protecteur plûtôt que son mari, & il proteste publiquement que le respect pour le sang de ses légitimes Rois l'emportant en son cœur sur l'ambition d'épouser une Princesse, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt sacré que les Dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour justifier ce dernier article. Mais outre que cette ouverture ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui est un modele ache-

a Voïés les Métam. d'OVID. L. 8. v. 632.

achevé, l'imagination ſe trouve un peu bleſſée de ce mariage ſans mariage.

A la ſeconde Scene on voit une jeune femme ſimplement vêtuë, & portant ſur ſa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voiſine. C'eſt Electre qui ſe fait connoître en adreſſant ſes plaintes aux Aſtres ſur la cruauté d'une mere qui l'a réduite à un ſi triſte état. Son mari la rencontre, & ſe plaint tendrement que malgré ſes priéres & ſes ordres elle s'abaiſſe toûjours à des emplois vils & indignes de ſa naiſſance. „ Je vous mets au rang des „ Dieux (répond Electre) vous dont la „ tendreſſe vertueuſe a reſpecté ma miſé„ re. Qu'y-a-t'il de plus heureux dans l'ex„ cès de mon malheur, que d'avoir trouvé „ un ami tel que vous? c'eſt à cette ami„ tié ſi pure que je rends hommage par „ mes ſoins. Hé, n'eſt-il pas juſte que par „ reconnoiſſance du moins je prenne part „ à vos travaux, & que je ſoulage vos pei„ nes?" Le mari ſe rend à tout ce qu'elle veut, & il ſe diſpoſe lui-même à aller enſemencer ſon champ dès que le jour paroîtra; ce qui montre l'extrême humiliation où Egiſthe avoit réduit Electre, puiſqu'il l'a contrainte d'être la femme d'un ſimple païſan, obligé de vivre du pénible travail de ſes mains.

Tandis que l'un & l'autre ſe retire, Oreſte arrive avec Pylade; (ils ſont inſéparables chez nos Poëtes) ces deux amis ſe font d'abord connoître au ſpectateur par leur amitié mutuelle. Le premier déclare qu'il vient venger la mort de ſon pere par l'ordre d'Apol-

d'Apollon, qu'il a profité de la faveur de la nuit pour faire les sacrifices des morts sur le tombeau d'Agamemnon, & que durant le jour qui commence à luire, il est bien aise de se tenir sur la frontiere de l'Argolide, pour être à portée de se retirer en cas qu'il soit découvert, & pour tâcher de trouver sa sœur, dont il croit la maison peu éloignée. Ils apperçoivent Electre proche de la fontaine où elle puise de l'eau, & la prenant pour une esclave ou pour une paisanne, ils s'écartent un peu en attendant qu'elle passe, afin de tirer d'elle les éclaircissemens qui leur sont nécessaires. Pour cela ils vont s'asseoir proche de la maison d'Electre sans la connoître. C'est un jeu de Théatre.

Electre se croïant seule, renouvelle ses plaintes en remplissant son urne. Ce qu'elle dit est exprimé par une espéce d'Ode, que les anciens appelloient *Monodie* ou Monologue en chant. C'est l'Intermede du premier Acte, aussi-bien que la suite. En effet Electre apercevant le Chœur, l'invite à pleurer avec elle, & pour l'y engager elle peint la mort de son pere, l'absence ou peut-être l'esclavage de son frere, & ses propres malheurs, avec ces traits vifs & ces exclamations fréquentes qui font l'ame des Chœurs d'Euripide. C'est le même caractere d'Electre, & le même goût que dans le Monologue de Sophocle. *Lumiére pure, Ciel qui environnés la terre*, &c. Mais celui d'Euripide paroîtroit moins serré & moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas son urne ayant que de commencer cette triste cérémonie, c'est-à-dire,

à-dire, avant que de païer à Agamemnon le tribut de ses larmes & de ses cris lugubres. Le Chœur, qui n'est autre qu'une troupe de bergeres & de païsannes attachées à la fortune d'Electre par pure compassion, veut en vain détourner cette Princesse de songer à ses maux, en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer. „ Il n'est „ plus de fêtes, ni de danses, ni de joie „ pour elle. Les larmes sont devenuës l'u„ nique aliment, & la seule douceur qu'il „ lui soit permis de goûter." Elle montre ses habits, si peu dignes d'une Princesse de son rang, mais si conformes à ses malheurs. Surquoi le Chœur avec la simplicité, qui fait son caractere, lui offre des vêtemens plus riches & plus décens pour l'engager à paroître dans les fêtes publiques, & à honorer les Dieux par sa présence, afin de se les rendre propices. Car il n'est point de raisons qu'il n'allegue pour la persuader. „ Chéres amies, répond„ elle, les Dieux sont devenus insensibles „ aux maux d'Electre, & sourds aux cris „ du sang d'Agamemnon: tout concourt à „ m'accabler, le pere mort que je pleure, „ & le frere qui me reste encore. Mal„ heureux Prince, il erre dans des climats „ étrangers, où le terme de ses erreurs est „ l'esclavage, tandis que chassée de la mai„ son paternelle, & condamnée à vivre „ dans une cabane sur ces tristes rochers, „ je séche de douleur à la vûë d'une mere „ qui jouit tranquillement du fruit de son „ crime dans le lit de l'époux qu'elle a „ massacré."

ACTE

ACTE II.

Oreſte & Pylade, qui ont tout entendu, ſe levent tout à coup de l'endroit où ils s'étoient cachez, & la Princeſſe effraïée à la vûë de deux étrangers en armes veut prendre la fuite. Mais Oreſte l'arrête malgré ſes cris, en lui proteſtant qu'il eſt bien éloigné de lui vouloir nuire. „ Pourquoi „ donc ces armes, dit-elle, & cette affec- „ tation à vous tenir en embuſcade proche „ de ma maiſon." Electre eſt juſtement étonnée de voir des gens armez, parce que les Grecs portoient rarement des armes, ainſi que nous l'avons obſervé. Le Prince pour raſſurer ſa ſœur d'un ſeul mot, lui répond qu'il eſt un étranger qui vient lui apporter des avis certains de ſon frere. „ Ah, „ Dieux, s'écrie-t'elle, vit-il, ou ne vit-il „ plus? il vit, dit Oreſte, goûtez la dou- „ ceur de cette heureuſe nouvelle." Si l'on veut bien ſe rappeller le tour que Sophocle donne à cette entrevûë du frere & de la ſœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été à beaucoup près ſi heureux dans cette Scene. Elle eſt toutefois attachante. Car Oreſte ſe donnant toûjours pour un étranger, fait raconter à ſa ſœur, ſes avantures & la ſuite de ſon exil. Elle lui dit qu'elle eſt mariée à un époux dont la fortune eſt fort au deſſous du rang de Princeſſe, mais dont la générosité l'égale; que ce vertueux ami l'a traitée en ſœur, par égard pour la race Roïale, & pour ne pas être le miniſtre de l'inhumaine politique d'E-

d'Egisthe; que le Tyran abusé par le voile spécieux d'un mariage qu'il croit réel, jouit du plaisir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre méprisable, & pour n'avoir rien à craindre de sa posterité; qu'enfin les amies qu'elle s'est faites (elle parle du Chœur) sont de véritables confidentes, fidelles à Agamemnon, & ennemies de l'usurpateur, aussi-bien que son mari; mais que le seul Oreste est capable de renverser la Tyrannie.

„ Vous sentés-vous assés de courage, re„ prend Oreste, pour l'aider à égorger vo„ tre mere? Assés, répond-elle, pour „ l'immoler de ce même fer dont elle im„ mola son époux. Puis-je assurer Oreste, „ dit l'un, que vous êtes inébranlable dans „ cette résolution? Puissai-je mourir dit „ l'autre, après avoir donné la mort à cette „ barbare mere." Cela est atroce, comme le remarque très-bien M. Dacier; & sans doute Electre est plus supportable chés Sophocle. Au surplus Euripide se sert d'un artifice pour suspendre la reconnoissance du frere & de la sœur, en faisant dire à Electre qu'elle ne pourroit le reconnoître, si elle le voïoit, sans le secours du vieillard qui l'a dérobé à la mort. Ainsi la reconnoissance ne se fait pas au second Acte, (comme le dit M. Dacier;) mais seulement au troisiéme, comme on le verra. Car ici Oreste, pour garder le rôle d'étranger qu'il a pris, demande à sa sœur ce qu'il doit rapporter de sa part à un frere si chérement aimé. „ Racontés-lui mes maux & les „ siens," dit-elle. On en a vû le détail

Pref. d'Elect.

qu'elle répéte d'une maniere encore plus animée. Car elle répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le Tyran, sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail, & occupées à subvenir à ses besoins, sur son deuil perpetuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes, des sacrifices, & qui la condamne à une obscure solitude. D'un autre côté elle décrit par opposition „ la félicité criminel-
„ le, mais paisible de Clytemnestre assise
„ sur le Thrône dans le sein de la magni-
„ ficence Phrygienne, au milieu de ses fi-
„ delles étrangeres esclaves d'Agamemnon,
„ dans tout l'éclat d'une Cour brillante &
„ fiere, tandis que le sang du Roi mort
„ séche sans vengeance sur les murs du
„ Palais, qui en sont rougis. Enfin elle
„ représente Egisthe trainé fierement sur le
„ même char dont se servoit Agamemnon
„ avec tant de dignité, & tenant le Scep-
„ tre de la même main qu'il trempa dans
„ le sang de ce grand Roi, dont il insulte
„ même les manes & le tombeau."

Sur ces entrefaites le Chœur apperçoit le mari d'Electre qui revient des champs, & qui paroît d'abord surpris de cette conversation familiere de la Princesse avec deux hommes. Electre en apporte aussitôt la raison pour lever ce scrupule, né de la délicate bienséance des Anciens. Le laboureur apprenant qu'Oreste vit encore, en témoigne sa joie. Il veut même donner l'hospitalité aux voïageurs. Il les prie d'entrer dans sa cabane, prêt à les recevoir le moins mal que sa pauvreté pourra le per-

met-

mettre. Il voudroit qu'on les y eût déja reçûs. Il marque sa peine & son chagrin qu'on n'y ait pas songé d'abord. Il ordonne à ses domestiques de prendre les malles des voïageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ses offres. C'est Philemon qui reçoit des Dieux sous son humble toict.

Oreste également surpris, & charmé de trouver dans un homme indigent, & vil en apparence, des sentimens qu'on cherche souvent en vain dans un rang plus élevé, fait une belle morale, quoiqu'un peu longue, sur la bisarrerie de la fortune, qui cache si souvent des cœurs lâches dans les Princes, & des sentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Electre, confuse de recevoir d'illustres étrangers dans une chaumine où elle manque de tout, envoïe son mari chés le vieux Gouverneur qui a sauvé Oreste, afin de l'engager à regaler les deux Grecs d'une maniére moins indigne d'eux. Le laboureur y consent, parce que son épouse le veut ainsi; mais il ajoute, que sa pauvreté même pourroit suffire à bien traiter ses hôtes, au moins pour un jour. C'est qu'il compte pour une richesse ce que Philemon donna à ses hôtes, Jupiter & Mercure, un visage ouvert, & un cœur généreux,

* *Super omnia vultus*
Accessere boni, nec iners pauperque voluntas.

Tou-

* Ovid. *Metam. l.* 8. *v.* 631.

Toutefois il considere, en s'en allant;
„ un grand avantage dans les richesses &
„ & dans la prosperité, c'est de nous met-
„ tre en état d'obliger des amis, ou de
„ subvenir à des besoins extraordinaires.
„ Car pour les besoins communs il croit
„ l'abondance peu nécessaire, suivant la
„ maxime," qu'Horace a depuis traduite
ainsi en parlant à un riche.

* *Non tuus hic capiet venter plusquam meus.*

L'estomac du riche n'est pas plus grand que celui du pauvre. Ces maximes d'un homme satisfait dans l'indigence, & qui n'envie aux grands que la douce satisfaction de pouvoir faire des heureux, achevent le portrait interessant d'un homme vertueux.

L'Intermede du Chœur semble un peu détaché du sujet. C'est pour le moins un écart Pindarique. Car on y apostrophe les mille vaisseaux qui voguérent à Troye, on y releve la gloire d'Achille, on y parle de son bouclier comme Homere, on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On représente Achille sur un char rapide, environné d'un nuage de poussiere, & portant la terreur dans les rangs des Troïens. L'on finit enfin par des mouvemens d'indignation contre Clytemnestre, qui a été assés dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros, & le Roi de tant de Rois; & l'on prédit la vengeance d'un si horrible attentat. Car voilà où l'on en vou-

* HOR. *sat.* I. *liv.* I. v. 48.

vouloit venir, comme fait Pindare dans ses Odes.

ACTE III.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon & ses enfans arrive courbé sous le poids des années, & frappe à la porte d'Electre, non sans gémir sur la pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une Princesse. Dès qu'elle paroît il l'aborde civilement, en lui présentant un agneau, (il l'a choisi sur tout son troupeau) des fleurs pour joncher la table, des fromages, & un Outre de vin exquis, en un mot un répas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumine; puis il essuïe ses larmes: car la vûë d'une Princesse aussi malheureuse qu'Electre, & la comparaison de l'état où il la trouve, avec celui où il l'avoit vûë autrefois, lui reveillent une idée chére qui l'attendrit. Il parle & agit comme *les peres nourriciers* des Princes Grecs, & avec toute la naïveté du *bon vieux tems*.

Après ce premier abord il ajoute qu'il vient de passer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réiterer un leger hommage de ses pleurs, & d'une libation de vin: mais qu'il a trouvé un grand sujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang étoit fraîchement répandu, & tous les vestiges d'un sacrifice récent. On a vû ci-dessus cette Scene traduite. C'est une malice d'Euripide, pour tourner la reconnoissance d'Eschyle en ridicule. Electre ré-

réfute toutes les raiſons du vieillard ; qui veut que ce ſoit Oreſte qui eſt venu honorer les manes de ſon pere. Cette Scene indépendamment du ſel de la ſatyre qui eſt déplacé, ne laiſſe pas de ſuivre agréablement le fil de la piéce, & d'aider à la ſuſpenſion qu'Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreſte ſort & ſe montre au vieillard. Tandis qu'il demande à Electre quel eſt cet homme, le vieux Gouverneur l'enviſage en ſilence avec une ſurpriſe extraordinaire ; & il le dévore des yeux. „ Invoqués les Dieux, ô Electre, „ s'écrie-t'il auſſi-tôt, & jettés un regard „ ſur vôtre hôte. C'eſt Oreſte." On ne peut le croire. Il inſiſte ; & il en apporte enfin une preuve indubitable. C'eſt la cicatrice d'une bleſſure, que le Prince étant enfant avoit reçûë au front en pourſuivant un faon de biche avec ſa ſœur. C'eſt la reconnoiſſance d'Ulyſſe dans Homere.

Odyſſée. Electre convaincuë par cette marque, & par l'authorité du vieillard, embraſſe à l'inſtant ſon frere. Les premiers tranſports de cette reconnoiſſance ſont bien touchés. Mais elle eſt moins vive & moins animée que celle d'Eſchyle, qu'Euripide a voulu railler. Pour Sophocle il l'emporte ſur tous les deux, en ſuppoſant Oreſte crû mort, qui revit tout à coup pour faire paſſer Electre de l'abîme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au Chœur des ſentimens très vifs ſur le retour d'Oreſte ; mais ce Prince, ſans trop s'arrêter à de frivoles démonſtrations de tendreſſe, commence par

in-

interroger le vieillard sur la maniere de venger Agamemnon. „ Nous est-il resté en„ core quelques amis, dit-il; ou sommes„ nous aussi abattus que notre fortune? „ à quel parti puis-je m'attacher? dois-je „ tenter l'entreprise à force ouverte, ou par „ la ruse? qu'elle route enfin dois-je tenir „ pour pénétrer au milieu de nos ennemis? „ Mon fils, répond le vieillard, il ne faut „ pas vous flatter. Vous êtes malheureux; „ plus d'amis pour vous. C'est un Thrésor „ trop rare qu'un ami capable de soutenir „ la bonne & la mauvaise fortune de son „ ami. D'ailleurs vous n'avés laissé après „ vous nulle lueur d'esperance, & votre „ parti s'est dissipé. Sçachés donc que pour „ remonter sur le Thrône vous n'avés de „ ressource que dans votre valeur & dans „ la fortune."

ORESTE.

Que faut-il faire pour y réüssir?

LE VIEILLARD.

Tuer Egisthe & Clytemnestre.

ORESTE.

C'est la gloire où j'aspire. Mais comment y parvenir?

LE VIEILLARD.

En vous insinuant dans le Palais. Mais il ne suffit pas de l'oser.

ORESTE.

J'entends. La ville est bien gardée, & les sentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il est trop vrai. Egisthe vous craint, & il ne s'endort pas sur ce qui vous touche.

Dans cet embarras il vient une pensée au vieillard. Il a rencontré dans son chemin Egisthe qui se disposoit à faire un grand sacrifice, & à célébrer une fête. (C'est celle dont le Chœur a parlé.) Le Tyran n'est suivi que de ses domestiques, qui cederont sans résistance à la valeur du nouveau Roi. Le vieillard conseille donc à Oreste d'aller vers le lieu du sacrifice, afin qu'Egisthe l'appelle au festin comme étranger. Alors, continuë-t'il, les conjonctures détermineront ce que vous aurés à faire. L'embarras d'Oreste c'est de ne pouvoir percer en même-tems Egisthe & Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, & la vengeance inutile. Mais Electre le prévient, & prend sur elle le soin de se défaire de sa mere. Dessein horrible, & plus encore dans la sœur que dans le frere. Car Electre imagine une trahison pour attirer Clytemnestre dans le piege. C'est de feindre une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'est fait de sa vie.

Ensuite de cette déliberation, le vieux Gouverneur se dispose à conduire Oreste au lieu du sacrifice, & à faire courir le bruit des couches d'Electre. Mais avant que de se séparer, le frere & la sœur implorent le secours de Jupiter, de Junon, & de l'Ombre de leur pere, pour les rendre favorables à une vengeance dont la justice les interesse. Electre est la plus emportée. Car elle déclare que si Oreste manque son coup sur Egisthe, elle se plongera un poignard dans le sein. Elle va en effet s'armer

mer & se tenir en embuscade en attendant Clytemnestre.

L'Intermede de cet Acte paroît aussi étranger au Sujet que le précédent, quoique le but du Chœur soit de representer l'origine des malheurs attachés à la maison de Pelops, d'où sont issus Agamemnon fils d'Atrée, & Egisthe fils de Thyeste. Le Chœur se rappelle la fable de la brebis dorée, qui causa une si affreuse discorde entre Thyeste & Atrée. Ce dernier Prince, jaloux de ce trésor, dont dépendoit le destin de ses Etats, & voïant que son frere le lui avoit enlevé par le moïen d'Eropa qui trahissoit doublement son mari, se vengea comme on sçait de Thyeste, en lui faisant manger son propre fils. Ce festin, qui fit reculer le Soleil, fut la source des maux qui accablerent depuis les Pelopides. Les vers que le Chœur chante font une grande & noble image de la fuite du Soleil, de l'horreur des astres, & de la confusion des élemens: „ punition visible de Jupiter, & „ & leçon éloquente, (ajoute le Chœur) „ pour aprendre aux mortels à révérer les „ Dieux: mais dont la barbare Clytemnes„ tre n'a pas profité."

ACTE IV.

„ Quel bruit frappe mon oreille, dit „ brusquement une femme du Chœur! c'est „ le tonnerre de Jupiter infernal! me trom„ pai-je? non. Les cris retentissent de tou„ tes parts. Sortés, Electre, sortés." Elle entend un bruit de guerre; & comme la

Le Co
riphée.

crainte eſt un interprete ſiniſtre, elle croît qu'Oreſte eſt accablé ſous le nombre, & que la conjuration a échoué. Dans cette idée elle veut ſe donner la mort, d'autant-plus qu'il ne vient perſonne pour lui annoncer le ſuccès du combat d'Oreſte. Mais le Chœur l'arrête, & l'on voit paroître à l'inſtant un domeſtique du Prince, qui annonce qu'Oreſte eſt vainqueur, & que l'uſurpateur expire. La fraïeur & la défiance dont Electre eſt prévenuë, l'empêchent d'abord de reconnoître ce domeſtique. Mais enfin revenuë à elle-même, elle le reconnoit & ſe fait redire une ſi heureuſe nouvelle. L'officier en fait un grand récit, à peu près en cette maniere, „ Nous arrivons au lieu où étoit le Tyran. Il ſe „ promenoit ſeul dans un parterre, & il „ ceuilloit des branches de myrte pour „ couronner les conviés. Etrangers, nous „ dit-il, en nous apperçevant, qui êtes-„ vous, & quelle eſt votre patrie? nous „ ſommes Theſſaliens, répond Oreſte, & „ nous allons ſacrifier à Jupiter Olympien „ ſur les bords de l'Alphée. Hé-bien, re-„ prend Egiſthe, je vous invite au feſtin „ que je fais après un ſacrifice aux Nym-„ phes. Vous y reviendrés demain. Ce-„ pendant entrons dans ce Palais, ajoute-„ t'il, en nous préſentant la main d'une „ maniere qui ne nous permettoit pas de „ le refuſer. Qu'on apporte des bains pour „ les hôtes, afin qu'ils ſoient en état d'ap-„ procher de l'Autel. Oreſte répond qu'il „ eſt prêt, qu'il s'eſt déja purifié. Auſſi-

A Piſe Eli-

„ tôt

„ tôt tout se prépare pour le sacrifice. On
„ améne les victimes, on apporte des cor-
„ beilles, on allume le feu sacré, on place
„ les bassins autour du bucher. Tout est
„ en mouvement dans le Palais. Egisthe
„ jette sur l'Autel des gâteaux, en disant
„ ces paroles, Nymphes qui habités dans
„ ces rochers, procurés-moi l'avantage de
„ vous offrir souvent de pareils sacrifices.
„ Continués de benir le destin de Clytem-
„ nestre & le mien; lancés enfin vos ma-
„ lédictions sur nos ennemis." Il enten-
doit Oreste & la Princesse. On peut ju-
ger, comme dit l'Officier, que la priére
secrette d'Oreste étoit bien differente. C'é-
toient des vœux contraires qui montoient
au Ciel dans un même sacrifice, & les
Dieux devoient décider entre le Tyran &
le légitime héritier du Thrône.

Egisthe, qui ne le croïoit pas si près de lui, après avoir immolé une genisse, le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'étoit un art particulier aux Thessaliens, & Oreste s'étoit donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Egisthe à l'aspect des entrailles de la victime paroît effraïé, comme s'il y avoit lû sa destinée. (Cela mène insensiblement au but.) Oreste à son tour immole une victime, & du même couteau il frappe Egisthe à mort, tandis qu'il le voit occupé à considerer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreste. Il resiste secondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il est Oreste. „ Je ne viens
„ point, dit-il, faire la guerre au peuple

„ d'Argos, ni à vous qui êtes mes sujets. Je
„ suis Oreste, & je viens venger la mort
„ de mon pere. A ces mots les gardes
„ étonnés, sentent que les armes leur tom-
„ bent des mains. Un vieillard s'avance:
„ il reconnoît le Prince: on le couronne
„ on passe de la fureur à l'allégresse. En
„ un mot il vient apporter à sa sœur la
„ tête, non de Meduse, mais d'un enne-
„ mi plus odieux pour elle."

Le Chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danses & des chants, tandis qu'Electre au comble de ses vœux, s'adresse par des exclamations au Soleil, à la Nuit, à la Terre, pour témoigner l'excès de sa joie. Elle veut couronner son frere de ses propres mains. Elle va chercher une couronne dans son appartement. Le Chœur continuë ses chants ou ses cris de victoire. Oreste paroît à l'instant avec Pylade. Electre sort & ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais Oreste, sans se prévaloir d'un si heureux succès, répond aux louanges que lui donne sa sœur avec une modestie pleine de gravité. „ Electre, dit-
„ il, adressés d'abord vos hommages aux
„ Dieux autheurs de cette grande victoire.
„ Ne me regardés que comme le ministre
„ de leurs volontés & de la fortune. L'u-
„ surpateur est mort. Voici son corps;
„ votre Tyran dépend aujourd'hui de vous."
Car il ajoute, suivant la méthode des Anciens, qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de sa sœur, pour le donner en proie aux oiseaux & aux bêtes féroces: sentiment qui ne convient pas à nos mœurs.

Il est vrai qu'Electre * marque quelque répugnance à insulter à un mort, chose qui paroîtroit condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce sujet, si le motif d'Electre n'étoit la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendoit sur les morts n'étoit pas toujours généralement approuvée chés les Grecs. Ainsi Electre se contente de maltraiter de paroles son Tyran tout mort qu'il est: car elle lui reproche dans une harangue assés étenduë, tout ce qu'elle a eû à souffrir de sa cruauté, outre le meurtre d'Agamemnon & l'hymen de Clytemnestre. Il y a dans ce discours beaucoup de morale & divers traits, entr'autres un sur la molle condescendance qui rendoit Egisthe l'esclave plûtôt que l'époux de Clytemnestre. Quelque beauté qu'on puisse trouver dans ces sortes de traits, qui peignent les mœurs Grecques, il est certain qu'un discours dans les formes adressé à un ennemi mort ne sçauroit être assés de notre goût pour nous engager à le souffrir.

Oreste ordonne à ses domestiques d'emporter le corps d'Egisthe dans la maison d'Electre, de peur que Clytemnestre ne le voye en arrivant. Cela se fait tout à propos. Car Electre fait signe à son frere de parler d'autre chose, & elle détourne le discours, parce qu'elle voit de loin le char de sa mere qui s'approche peu à peu. Il y a ici un défaut visible, ce me semble. Car est-il

* Electre de SOPHOCLE Act. V. Sc. derniere.

est-il vrai-semblable qu'Egisthe ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un sacrifice, sans que Clytemnestre en soit informée avant que d'arriver. Oreste même & Electre paroissent l'avoir oubliée, & ils s'enyvrent de voir Egisthe mort, sans songer que son épouse vit, & est en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plûtôt? il étoit plus aisé de se defaire d'elle que d'Egisthe. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de Tragique au progrès de sa piéce, & c'est, je crois, l'unique raison qu'on puisse apporter de ce défaut de vrai-semblance.

A l'approche d'une mere, Oreste sent le même remords que Cinna chés Corneille. » Qu'allons-nous faire, dit-il, tremperons-» nous nos mains dans le sang de nôtre » mere? "

ELECTRE.

Est-ce donc sa vie qui excite votre pitié?

ORESTE.

Comment égorger celle dont j'ay reçû le jour, & dont mon enfance a éprouvé les tendres soins?

ELECTRE.

Comme elle a égorgé votre pere & le mien.

ORESTE.

O Phebus, que tes Oracles sont injustes!

ELECTRE.

Qui sera donc juste, si Apollon ne l'est pas?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer une mere, & la nature me le défend.

ELECTRE.

Eſt-ce un crime de venger un pere?

ORESTE.

Oreſte innocent va devenir parricide!

ELECTRE.

Ceſſerés-vous d'être vertueux en vengeant Agamemnon?

ORESTE.

Je ſerai puni de l'avoir fait aux dépens du ſang de Clytemneſtre.

ELECTRE.

A qui donc laiſſerés-vous le ſoin de venger le Roi?

ORESTE.

Ah, ſi c'étoit un mauvais Démon qui m'eût trompé ſous la forme d'un Dieu!

ELECTRE.

Ne le croyés pas. Le ſacré Trépié ne rend que des Oracles du Ciel.

ORESTE.

Non je ne puis juſtifier cet Oracle.

ELECTRE.

Souffrirés-vous qu'on puiſſe vous reprocher d'avoir manqué de cœur?

ORESTE *piqué.*

Hé-bien, il faut donc ſe reſoudre...

ELECTRE.

A la faire tomber dans le même piége qu'Egiſthe.

ORESTE.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature. Mais les Dieux l'ont ainſi voulu. Le

ſort

fort en est jetté. O moment trop doux pour un pere à venger, & trop cruel pour un fils qui le venge!

Quelqu'horreur qu'inspire cette Scene, les remords d'Oreste sont ménagés avec beaucoup d'art, & font naître dans l'esprit du spectateur ce que dit Cinna sur ses remords.

* On ne les sent aussi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusques-là possedée
S'attache aveuglément à sa premiere idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ;
Ou plûtôt quel esprit n'en est point accablé!
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

Le Chœur aborde la Reine Clytemnestre, & comme il est complice de la conjuration, il lui fait un compliment aussi perfide que

* *Cinna* Acte III. Scene II.

que flatteur. Euripide nous repréſente cette Reine ſur un char, comme dans Iphigenie en Aulide. Elle fait d'abord deſcendre ſes Troyennes qui l'accompagnent par honneur, afin de deſcendre enſuite elle-même ſoutenuë de leurs bras. Mais Electre la prévient par ces paroles. „ Je ſuis, comme „ elles, une eſclave bannie de la maiſon „ de mon pere. Souffrés, Madame, que „ je vous préſente la main, & que je faſſe „ leur fonction." Comme la Reine ne veut pas le ſouffrir, ſa fille en ſe comparant toujours aux captives de Troye, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en eſclave. „ Car enfin nôtre ſort eſt le même, dit- „ elle. Privée, comme elles, d'un pere, je „ ſuis traitée en captive."

Clytemneſtre obligée de ſe juſtifier, le fait, ainſi que chés Sophocle, c'eſt-à-dire par de mauvaiſes raiſons, & par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition a dû retomber néceſſairement ſur Electre. Celle-ci ſe voyant invitée par ſa mere même à dire librement ſa penſée, la dit avec toute l'éloquence & toute la force dont elle eſt capable. Mais cette Scene, ſi ſemblable à celle de Sophocle pour le fonds, lui eſt cependant bien inférieure pour le tour, comme il ſeroit aiſé d'en juger par la comparaiſon. Je ne traduis point celle d'Euripide à cauſe de la reſſemblance. Il eſt vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Electre des traits que Sophocle avoit omis. Elle reproche par exemple à Clytemneſtre de s'être défaite du Roi, non pour venger la mort d'Iphi-

d'Iphigenie, vain prétexte trop aisé à détruire; mais pour se faire un époux de son amant; puisqu'après le départ d'Agamemnon pour Troye, & avant qu'il fût question du sacrifice d'Iphigenie, Clytemnestre durant l'absence de son mari affectoit de paroître belle, & de relever sa beauté par des parures, préjugé certain d'infidelité chés les Grecs. „ De plus, ajoute-t-elle, d'où venoit cette criminelle joie qui vous étoit „ particuliere, lorsqu'on apprenoit que les „ Troyens avoient l'avantage, & cette „ tristesse si marquée sur votre front au „ récit de nos victoires, si ce n'étoit de la „ crainte de revoir trop tôt un époux „ odieux? "

Clytemnestre trop pressée par des raisons de cette force affecte une grande modération, jusqu'à avoüer qu'elle est fâchée du passé, & qu'elle pardonne à sa fille de prendre plûtôt les interêts d'un pere que les siens. Puis elle rompt le discours en parlant des couches d'Electre, qu'elle plaint dans le triste état où elle la voit réduite. Elle laisse même échapper quelques soupirs à part pour se reprocher les maux qu'elle lui a causés. „ Il est tard de gemir sur mes „ maux, reprend la Princesse, quand vous „ les voyés sans remede, & mon pere au „ tombeau. Mais du moins que ne rappellés-vous votre fils Oreste?" Clytemnestre avoue encore qu'elle le laisse en exil par la crainte qu'elle a de trouver un ennemi irréconciliable dans un fils. La conversation se tourne sur Egisthe, & à son sujet Electre dit ce mot équivoque. „ Ce fier Tyran

„ har-

„ habite en ma maison," pour faire entendre à sa mere qu'il s'est emparé du Palais de ses peres, tandis qu'elle entend que le corps d'Egisthe sans vie est étendu chés elle. La Reine brise enfin un entretien qui commence à lui déplaire, & sa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le sacrifice ordinaire au dixiéme jour après la naissance de l'enfant. Clytemnestre y consent, & donne dans le piége qu'on lui a préparé. Elle renvoye même ses gens & son char, avec ordre de ne revenir qu'après le sacrifice. Cette précaution étoit nécessaire pour mettre Oreste & Electre en état d'attenter sur la vie de leur mere sans aucune opposition. Ce qui surprend encore une fois, c'est que la Reine n'ait pas encore appris la mort d'Egisthe, dont le bruit ne pouvoit manquer de se répandre en un instant dans la ville. Il est vrai qu'Euripide y a pourvû en partie, en supposant qu'Egisthe étoit assés loin hors d'Argos, & que dans le moment même qu'on l'égorgeoit, Clytemnestre étoit partie de la ville par un autre chemin pour se rendre chés Electre. Comment donc n'est-elle pas arrivée avant Oreste? on ne le conçoit pas. Tout cela est plus composé & moins vrai-semblable que l'arrangement tout simple de Sophocle. Car chés ce Poëte Clytemnestre est tuée durant l'absence d'Egisthe, sans que le bruit de cet attentat se répande hors du Palais, dont Oreste s'est rendu le maître: & ensuite Egisthe revient d'un voyage, ainsi qu'on l'attendoit, pour tomber entre les mains de son ennemi. Cela est sans doute beaucoup plus naturel

que

que de ſuppoſer Egiſthe tué au milieu de ſes domeſtiques dans un ſacrifice, & Clytemneſtre attirée dans un piége aſſés mal tendu. En effet, la ſuppoſition des couches d'Electre n'eſt guere vrai-ſemblable. La Reine ſa mere auroit-elle dû ignorer la groſſeſſe de ſa fille, & la naiſſance d'un petit-fils? de plus, ſur quel fondement Electre ſe tenoit-elle aſſurée que ſa mere auroit la complaiſance de ſe rendre à ſa chaumine au moment qu'elle en ſeroit priée? ſi pourtant une de ces meſures avoit été rompuë, le ſecret étoit découvert, & la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur & de célébrité à l'attentat d'Oreſte ſur Egiſthe, en choiſiſſant un jour ſolemnel, un ſacrifice, & un ſacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de ſa Cour & de ſes ſujets. Mais c'eſt cela même qui rend la machine trop embarraſſée, & les reſſorts trop compliqués. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire ſur ce parallele des deux piéces d'Euripide & de Sophocle. Mais indépendamment de ces réflexions, la ſeule lecture fait voir que l'Electre du ſecond l'emporte de beaucoup ſur celle du premier, juſques-là que d'habiles gens, à juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fût véritablement d'Euripide, quoique le ſtyle ſoit trop conforme au ſien pour la lui ôter.

Clytemneſtre ſuivie d'Electre eſt à peine entrée dans la chaumine, que le Chœur complice de la conſpiration, jouit par avance de la vengeance qu'il attend, & afin de

mettre obstacle à la pitié du spectateur, il peint avec des couleurs fortes l'attentat de Clytemnestre sur son premier époux. „ Cri-
„ me atroce dont elle va, dit-il, recevoir
„ le prix par un coup pareil à celui qu'elle
„ lui a porté." C'est que la loi du Talion justifioit tout chés les Grecs.

Cette courte réflexion est suivie d'un bruit confus qu'on entend dans la cabane: Clytemnestre s'écrie, „ ah mes enfans;
„ égorgerés-vous vôtre mere?" Le Chœur même est attendri par ces cris redoublés; puis voyant sortir le frere & la sœur tout fumans du sang de leur mere, il frémit des horribles avantures qui composent l'histoire de la maison de Tantale.

ACTE V.

„ O Terre, O Jupiter, qui voyés tout
„ ce qui se passe ici bas, tournés vos re-
„ gards sur ces deux morts. C'est moi qui
„ ay vengé mes malheurs par le plus détesta-
„ ble attentat." Ainsi parle Oreste après le crime commis. Aussi ne l'avoit-il fait que malgré lui. Il semble pourtant qu'il eût été plus naturel de le laisser jouir, quelques momens au moins, du fruit de son crime avant que de le livrer aux remords. Le voile que la passion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout à coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au crime, se roidit, lutte contre le repentir, & tache de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont

dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mere, moins par passion que par égard pour l'Oracle, & par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'étoit servi Electre pour raffermir Oreste ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il étoit sur le point de commettre. Pour Electre, qu'elle tienne le même langage que son frere, & qu'on la voye livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avoit moins lieu de s'attendre. Il étoit beau de voir une femme armer Oreste, rassurer son ame étonnée, animer son courroux, & le piquer par le reproche de lâcheté. C'est ainsi qu'en use Emilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, est-il croyable qu'on la voye si-tôt démentir son caractere, & changer en foiblesse son inébranlable fermeté? Après tout, en supposant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout à coup après que leur vengeance & leur prétendu devoir sont satisfaits, rien n'est mieux touché que leur repentir. Ce sont des regrets aussi vifs qu'inutiles. Leur passion est éteinte, la raison reprend ses droits, & leur cœur est déchiré. Le nom respectable de mere, qui n'avoit pû arrêter leur rage, revient sans cesse à leur esprit & sur leur langue. „ Ils détestent
„ la lumiére du jour; ils ne sçavent où porter desormais leurs pas, ni où cacher la
„ honte qui les suit. Quel azile trouveront-ils? quel mortel sera assés impie pour
„ s'allier à des parricides, & pour les recevoir

„ voir ſous le même toict ? " Oreſte, ſuivant la coutume des coupables qui cherchent à ſe juſtifier, rejette ſon forfait ſur Apollon, qui l'a lui-même armé, & ſur Electre qui l'a enhardi & déterminé. „ C'eſt vous, „ cruelle ſœur, lui dit-il, qui m'avés contraint malgré moi d'égorger une mere. „ Helas, vous l'avés vûë nous découvrir „ ſon ſein, & ſe proſterner à nos pieds, „ tandis que d'une main tenant ſa cheve- „ lure...

ELECTRE.

Oui, je l'avoue. Et ſes cris vous ont émû.

ORESTE.

Mon cher fils, diſoit-elle en m'embraſſant les genoux, c'eſt ta mere qui te prie d'épargner ſon ſang. Ces mots & cette vûë m'ont preſque deſarmé.

LE CHOEUR *à Electre.*

Cruelle, avés-vous pû ſoutenir la vûë d'une mere expirante à vos pieds ?

ORESTE.

Helas, je n'ay pû l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

ELECTRE.

Malheureuſe ! il eſt trop vrai, c'eſt moi qui t'ay pouſſé à cet attentat : c'eſt moi qui par tes mains & par les miennes ay plongé le fer dans ſon ſein.

LE CHOEUR.

Quelle horreur ! allés, couvrés du moins ſon corps, & cachés au Ciel les coups dont vous l'avés percé.

Le Chœur ſuit le caractere du peuple, dont

dont la haine & la rage se changent bientôt en pitié après le crime commis. Tandis qu'Oreste & Electre couvrent le corps de leur mere avec ses habits, Castor & Pollux descendent d'une machine, & le premier adressant la parole à Oreste, lui dit que Clytemnestre méritoit la mort; mais qu'elle ne devoit pas la recevoir d'un fils; que par égard pour Phébus il se contente de regarder son Oracle comme insensé, quoique le Destin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frere & à la sœur ce que le même Destin & Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouser Electre, & l'emmener dans ses Etats en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de pere sous le nom de mari. Quant à Oreste, son sort est de renoncer à sa patrie, d'errer de contrées en contrées toujours environné de Furies, de donner son nom à une ville d'Arcadie, lieu de son éxil, d'aller à Athenes implorer Pallas, de subir le jugement de l'Areopage, d'en sortir absous, & délivré de la poursuite des Eumenides, & enfin de regner paisiblement à Argos. Pour Egisthe & Clytemnestre, ils seront inhumés, l'un par les Argiens, l'autre par Menelas & Helene. Euripide adopte ici la fable d'Helene en Egypte, où il prétend que cette Princesse fut transportée, tandis que „ son simulacre étoit à Troye par ordre de „ Jupiter, pour exciter parmi les mortels „ des guerres cruelles qui devoient couter „ tant de sang." L'on verra cette histoire au long dans d'autres piéces d'Euripide à la II. Partie de cet Ouvrage, aussi-bien que ce qui regarde le jugement de l'Areopage sur Oreste.

Le

Le Chœur demande aux Dieux Gémeaux la liberté de parler, pour leur représenter qu'étant freres de Clytemnestre, & fils de Leda comme elle, ils auroient dû, ce semble, prévenir une mort si funeste; & la réflexion est naturelle. Mais ils répondent que le Destin & l'Oracle imprudent d'Apollon ne le permettoient pas. Le Destin sert de solution à tout dans le systême des Grecs. Castor & Pollux auroient été sans cela fort embarrassés de répondre à Electre, qui n'a point d'Oracle qu'elle puisse alléguer pour sa justification. Mais la destinée vient au secours: c'est elle qui a rendu le parricide commun à la sœur & au frere: morale étrange pour des Dieux!

Le reste de la Scene s'employe aux adieux & aux regrets d'Oreste & d'Electre, qui à peine réünis depuis une si longue séparation, sont encore contraints de se séparer. „ Quoi, chere sœur, dit Oreste, je vous „ revois après un si long-tems, & l'on me „ prive de votre vûë! Je vous quitte, & „ vous me quittés!" Castor le console par la qualité de l'époux qu'on donne à Electre, & il ajoute qu'après tout la punition de sa sœur ne consiste qu'à être exilée de sa patrie. „ Hé quoi de plus triste, répond O- „ reste, que de quitter son païs natal! il „ est vrai que mon sort est plus affreux. Il „ ne se borne pas à l'éxil. Il me traîne à „ un Tribunal étranger." On le console encore par l'assurance de la faveur de Pallas. Alors Electre embrasse son frere pour s'en séparer; & Oreste lui dit, „ Recevés les „ dernieres marques de ma tendresse, & „ regar-

„ regardés-moi comme mort." Cette parole qui paroît froide à un Commentateur, comme si Oreste démentoit par-là son caractere de héros, attendrit pourtant les Dieux qui sont présens: & Oreste ajoute en soupirant, „Electre, je ne vous verrai plus." C'est à quoi le Commentateur n'avoit pas fait attention. Après ces derniers adieux tendrement réïterés, Oreste recommande sa sœur à Pylade, qui jusqu'ici n'a point parlé, & qui s'en va, comme dit M. Dacier, *sans dire un seul mot*. Mais ce n'est pas, comme il ajoute, *que ce Prince soit peu content d'une femme de ce caractere*. C'est qu'Euripide, qui ne vouloit rien d'inutile, n'a pas crû qu'un personnage presque oisif dans toute la piéce, dût parler dans des occasions où cela n'étoit pas absolument nécessaire. Il avoit l'exemple d'Eschyle, qui fait dire au même Pylade très peu de chose dans ses Coëphores; & en général les anciens Poëtes Tragiques mettoient en personnages muets les enfans & tous ceux qui contribuoient plus au spectacle qu'à l'action. En effet Pylade n'est presqu'ici qu'en spectacle à cause du préjugé qu'on avoit qu'Oreste & Pylade étoient inséparables. (M. Racine en a bien profité dans Andromaque.) Si Pylade seconde Oreste dans l'entreprise contre Egisthe, cela se passe derriere le Théatre. Du reste il est simple témoin, comme les personnages du Chœur, dont un seul parle pour tous. A l'égard du présent que lui font les Dieux en lui donnant Electre en mariage, un signe suffisoit pour les en remercier, sans qu'il fût besoin qu'il parlât,

Gaspar Stiblinus.

outre

outre qu'il eſt plus reſpectueux de ne pas interrompre une Divinité qui parle. S'il ne dit mot à Electre, c'eſt qu'elle n'eſt pas en état d'entendre parler d'amour : ce n'en eſt ni le lieu, ni le tems ; & tous ces diſcours ſont ſuppoſés ſe faire derriere le Théatre après la Piéce finie. L'objection de M. Dacier n'eſt donc pas fondée. L'on ne voit pas non-plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreſte & d'Electre, ſi ce n'eſt ſur l'authorité du Commentateur qu'on vient de dire. Car ſans avoir égard à la brieveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très naturels & fort touchans. Que peuvent ſe dire de plus un frere & une ſœur, que la fortune après pluſieurs années & mille dangers réünit & ſépare d'une maniére ſi ſurprenante dans un même jour ?

Caſtor finit par un mot qui juſtifie entierement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car comme Oreſte recommande ſa ſœur à Pylade, Caſtor prend la parole pour celui-ci ; „ laiſſés, dit-il, laiſſés „ leur le ſoin de leurs amours, & ne ſongés qu'à vous délivrer des Furies qui vont „ s'emparer de vous. Ces noires Divinités „ s'avancent à grands pas armées de ſerpens „ & des douleurs améres qui ſont le fruit „ du crime." Caſtor ajoute ſeulement, „ que Pollux & lui s'en vont à travers la „ plaine azurée ſur les mers de Sicile, pour „ donner du ſecours aux vaiſſeaux agités de „ la tempête. Que toutefois leur ſecours „ eſt reſervé aux mortels qui craignent les „ Dieux, & non pas aux impies. Et qu'en-

„ fin ils conſeillent aux hommes d'aimer la „ juſtice, & de ne pas s'embarquer avec „ des parjures." Maximes répanduës dans les Poëtes Grecs & Latins. Mais il y a ici une alluſion à quelque expedition des Athéniens, qui avoient ſouvent des vaiſſeaux ſur les mers de Sicile. Le Chœur fait auſſi ſes adieux en deux mots, & frappé des malheurs dont il vient d'être témoin, il ne regarde comme heureux que ceux qui ſont les moins miſerables.

Le ſyſtême de la fatalité qui regne dans ces trois piéces, & qui dans celle d'Euripide eſt authoriſé par des Dieux, n'empéche pas qu'Oreſte ne ſoit puni par des Furies, & Electre par l'exil. C'eſt que les Grecs ne laiſſoient pas de l'accorder avec une ſorte de liberté mal entenduë. Ciceron dans ſon livre du Deſtin explique les differens ſentimens qui établiſſent ce ſyſtême, & il les réfute tous. Il paroît toutefois par la maniere dont il expoſe l'opinion des Stoïciens, que ces Philoſophes s'exprimoient mal, & qu'ils rentroient pour le fonds dans le ſentiment univerſel ſur la liberté qu'ils n'oſoient & ne pouvoient nier. Ils diſtinguoient un enchaînement de cauſes principales & non principales, qui aboutiſſoient néceſſairement, diſoient-ils, à des actions néceſſaires ou libres: ſentiment intelligible, mais extrêmement favorable à l'amour propre, qui ne cherche, ou qu'à excuſer ſes fautes, ou qu'à ſe conſoler dans ſes maux.

PHI-

PHILOCTETE

TRAGEDIE

DE SOPHOCLE.





SUJET.

PHILOCTETE fils de Pœan, Compagnon d'Hercule & héritier de ses fléches, ayant suivi les Grecs dans l'Expédition de Troye *, fut mordu au pied par un serpent durant le voyage †. L'Armée le crut frappé de la main des Dieux, & chargea Ulysse de le conduire dans l'Isle de Lemnos, & de l'abandonner pendant qu'il seroit endormi. Philoctete demeura dix années ‡ dans cette solitude, livré à ses maux & à sa fureur. Mais les Grecs ayant sçû par un Oracle que la prise de Troye étoit attachée aux fléches d'Hercule, envoyerent Ulysse & le fils d'Achille à Lemnos, avec

* Troye ville de Phrygie dans l'Asie mineure, trop connuë pour en parler.

† Ce fut dans l'Isle de Chrysa sur la mer Egée proche de la grande Isle de Candie vers la côte des Oeteocretes.

‡ Voyés la Dissertation de M. FOURMONT contre le sentiment ordinaire sur la durée du siége de Troye T. V. de l'*Hist. de l'Acad. des Inscript.* p. 53. & la défense de l'opinion commune par M. l'Abbé BANIER. T. VI. p. 425.

avec ordre d'emmener Philoctete au siége à quelque prix que ce fût. Il s'agit donc d'un grand interêt d'Etat, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule; & ce morceau de l'antiquité a paru à feu M. de Cambray assés interessant pour en faire un Episode considérable du Telemaque. C'est ce qui m'a engagé à traduire la Piéce entiere, en profitant de quelques endroits de sa traduction, quand je les ai trouvés conformes au Texte; heureux, si j'avois pû dans le reste imiter l'adresse de cet Auteur inimitable, à faire passer dans notre langue l'élegance & la simplicité des graces originales.

LIVRE XV.

PERSONNAGES.

ULYSSE Roi d'Ithaque.

NEOPTOLEME fils d'Achille.

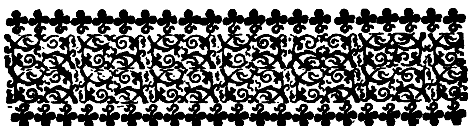
PHILOCTETE fils de Pœan, & compagnon d'Hercule.

UN ESPION.

HERCULE.

CHOEUR, composé des Compagnons d'Ulysse & de Neoptoleme.

La Scene est à Lemnos près d'une Grotte sur le bord de la Mer.



PHILOCTETE TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, NEOPTOLEME, un Soldat Grec.

ULYSSE.

NOUS voici enfin sur le rivage de Lemnos *. C'est ici, ô fils d'Achille, c'est dans cette Isle deserte que par l'ordre des Grecs assemblés j'exposai le déplorable Philoctete. L'affreuse blessure qui le consumoit comme un feu dévorant lui

* Isle de l'Archipel, ou mer Egée, aujourd'hui Stalimene.

lui faisoit pousser d'horribles cris. Tout le camp retentissoit de ses gémissemens, ou des imprécations que la douleur lui arrachoit.* Les sacrifices en étoient troublés. Mais pourquoi vous le redire? le tems que nous perdrions à ces discours me trahiroit; & la ruse que je médite pour enlever Philoctete échoucroit sans doute, s'il venoit à découvrir mon arrivée dans son Isle. C'est à vous, Neoptoleme, à me seconder. Cherchés des yeux la grotte qui lui sert de retraite. Vous la reconnoîtrés à ces marques. Ouverte des deux côtés, elle donne en hyver une double issuë aux rayons du Soleil; & durant les chaleurs de l'été, l'haleine des vents y porte le doux sommeil. A gauche, un peu au dessous, il doit y avoir une source d'eau pure. Approchés doucement de cet antre, & faites moi sçavoir si Philoctete y est caché. Je vous développerai à loisir le mystere de mon entreprise, & nous réunirons nos soins pour l'exécution.

NEOPTOLEME.

Il m'est aisé, ô Ulysse, de vous satisfaire sur ce que vous m'avés d'abord demandé. Je crois déja voir la grotte dont vous parlés.

ULYSSE.

De quel côté?

NEOPTOLEME *s'avançant vers un coin du Théatre.*

C'est ici, mais je n'y vois aucune trace d'homme.

ULYSSE.

Entrés, & voyés s'il ne seroit point livré au sommeil.

NEOP-

NEOPTOLEME.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle n'est pas toujours deserte?

NEOPTOLEME.

Cet endroit est jonché de feuilles comme si c'étoit un lit champêtre.

ULYSSE.

N'y-a-t'il rien de plus?

NEOPTOLEME.

Voici encore une coupe grossierement travaillée, & quelques branches séches.

ULYSSE.

Voilà tous ses thrésors.

NEOPTOLÈME.

O Ciel! quel excès de misere! j'apperçois des morceaux de voiles déchirés & ensanglantés.

ULYSSE.

N'en doutons plus, c'est-là son azile; & il n'est pas loin. Sa blessure ne lui permet pas de s'écarter beaucoup de sa grotte. Sans doute il est allé chercher, ou des alimens, ou des herbes propres à soulager sa douleur. Donnés donc ordre à ce soldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctete ne me surprenne en ces lieux. Car Ulysse est celui des Grecs que son cœur ulceré souhaiteroit le plus à Lemnos.

NEOPTOLEME *fait signe au soldat, qui monte sur une hauteur.*

Il aura l'œil à tout, n'en soyés point en peine, & découvrés-moi librement votre secret.

SCENE II.

ULYSSE, NEOPTOLEME.

ULYSSE.

O fils d'Achille, songés à l'interêt dont la Grece vous a chargé. C'est un coup d'Etat qui dépend beaucoup plus de votre prudence que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnuë, & si mes discours vous paroissent étranges, ne me refusés pourtant pas un secours que tous les Grecs attendent de vous.

NEOPTOLEME.

Parlés.

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctete. Ce n'est pas que s'il vous demande qui vous êtes, il soit nécessaire de déguiser la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrés qu'un juste courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie, & pour rompre avec des ingrats, qui après vous avoir engagé par d'humbles prieres à les suivre, persuadés que le sort de Troye dépendoit de vous, ont eû la cruauté de vous refuser les armes d'Achille que vous demandiés, & qui vous étoient dûës, pour en faire un don à Ulysse *. Là vous vous répandrés en invectives

* Ce fait est vrai; Ulysse dans l'assemblée des Grecs avoit emporté les armes d'Achille sur Ajax qui les disputoit. Mais il n'étoit point question de Neoptoleme; & il ne le trouva pas mauvais.

ves ameres contre moi; & ne craignés point de me déplaire. M'épargner ce feroit trahir la caufe commune. Car enfin fongés que fi nous n'enlevons à Philoctete les fléches d'Hercule, c'en eft fait, Troye vous échappe, & fon deftin n'eft plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctete, & le pouvés-vous fans danger ? Le voici. Guerrier volontaire vous êtes allé à Troye de votre plein gré. Le ferment qui nous lie, & qui nous réunit depuis tant d'années, ne vous a point affocié à nos premiers exploits. Mais Philoctete connoît mes engagemens, & l'interêt qui m'attache à cette guerre. Maître du feul dépôt où les Dieux ont fixé notre deftinée, s'il apprend que je fuis en ces lieux, je fuis perdu, & je vous perds. Soïés donc certain que la rufe eft l'unique moïen de vous rendre maître de ces armes fatales.

Je fçai qu'un pareil détour doit couter à un cœur tel que le vôtre. Mais le fruit en fera bien doux, & la victoire bien précieufe. Ofons faire un crime léger, mais néceffaire, & nous aurons le tems de paroître vertueux. Prêtés-vous pour un moment à mes confeils, & je vous rendrai déformais à toute votre vertu.

NEOPTOLEME.

Vos confeils me font horreur à entendre. Le moïen de les pratiquer? non, Seigneur, je ne me fens point né d'un caractere propre à ufer d'artifice. Ce ne fut jamais le talent d'Achille ni le mien. Je puis venir à bout de Philoctete par la force, & nullement par la fraude. Hé comment ce mal-

NEOPTOLEME *soupirant.*

Hé-bien, j'obéïrai. Triste vertu ne m'importune plus.

ULYSSE.

Me répondés-vous de votre cœur ? mes conseils y sont-ils affermis ?

NEOPTOLEME.

N'en doutés point. Ma parole est donnée, il suffit.

ULYSSE.

Ne songés donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas surpris ; & j'emmene cet Espion, prêt à le renvoier bientôt vers nous, pour terminer votre entretien & presser le départ ; il reparoîtra déguisé pour n'être pas reconnu. Soïés attentif à ses discours feints, & profités-en comme vous le jugerés convenable. Je me retire sur le vaisseau, & je remets tout à votre sagesse. (*En s'en allant.*) O Mercure, & vous, divine Minerve, dont j'éprouve en tout tems le secours, daignés favoriser aujourd'hui mes vœux.

SCENE III.

LE CHOEUR, NEOPTOLEME.

LE CHOEUR.

STROPHE I. Etrangers dans cette Isle, que devons-nous faire, Seigneur ? que faut-il taire ou dire ? & comment traiterons-nous avec un Prince que ses malheurs ont rendu soupçonneux. L'art de gouverner les humains est

est supérieur à tous les arts, & c'est des Rois dépositaires du pouvoir souverain des Dieux que nous devons attendre les ordres suprêmes, qui font la régle de nos devoirs. C'est à vous de parler, à nous d'obéir.

NEOPTOLEME.

Si la curiosité vous porte à voir la retraite de Philoctete vers l'extrêmité du rivage, vous pouvés la reconnoître sans rien hazarder. Mais dès que ce formidable guerrier sera de retour, revenés à l'instant à mes ordres.

LE CHOEUR.

Ma prévoïance a prévenu vos désirs, Seigneur *, je lirai mon devoir dans vos yeux. Daignés seulement me montrer sa demeure. Je dois en être instruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Est-ce une grotte ? est-ce un azile semblable à celui des bêtes-féroces? quelle route y conduit? *ANTISTR. I.*

NEOPTOLEME.

Vous voïés cet antre percé des deux côtés, & ce lit de pierre; voilà sa demeure.

LE CHOEUR.

Où seroit allé cet infortuné héros?

NEOPTOLEME.

Où mene ce sentier, peu loin de sa grotte, pour chercher de quoi soutenir une vie languissante. Il chasse avec son arc. Car telle est, dit-on, sa maniere de vivre, sans qu'il

* Ce mot du Chœur montre qu'il s'entendoit avec Neoptoleme & Ulysse pour tromper Philoctete. Ainsi on ne sera pas surpris de voir le Chœur suivre dans la suite toutes les impressions de Neoptoleme, & le seconder.

qu'il puiſſe trouver de remede au mal qui le conſume.

LE CHOEUR.

STROPHE II. Sa ſolitude excite ma pitié. Car, helas, la douce ſocieté & les tendres ſoins lui ſont inconnus. Malheureux & abandonné, il eſt la victime d'un mal cruel & de tous les beſoins de la vie. Comment peut-il la ſoutenir! ô miſere humaine! ô mortels que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle, qui ſépare les richeſſes & la pauvreté, n'eſt pas votre partage!

ANTISTR. II. Philoctete ne le céde peut-être à aucun des Grecs en nobleſſe. Toutefois livré à l'indigence & à la langueur, également tourmenté de l'une & de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiſeaux, les bêtes farouches, & l'Echo qui repete ſes plaintes & ſes cris.

NEOPTOLEME.

L'excès de ſes maux n'a rien qui me ſurprenne. Car, ſi j'en puis juger, ce ſont les Dieux qui l'ont frappé dans l'Iſle de Chryſa; & s'il eſt encore abandonné des Grecs, ce n'eſt pas ſans un deſſein particulier de ces mêmes Dieux, qui ne veulent pas qu'il lance ſur Troye ſes fléches fatales, que le tems ne ſoit venu, où le deſtin d'Ilion doit être accompli.

LE CHOEUR.

Seigneur, prêtés l'oreille.

NEOPTOLEME.

Qu'y-a-t'il?

LE CHOEUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

NEOPTOLEME.

De quel côté?

LE CHOEUR, *en montrant l'endroit.*

Les gémiſſemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui ſe traîne avec peine. C'eſt Philoctete, n'en doutons plus. Ses plaintes retentiſſent juſqu'à nous. Préparés-vous, Seigneur. Il approche, il arrive . . . . au lieu du doux ſon des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des bergers, on entend des cris perçans & douloureux. Sans doute il s'eſt bleſſé en ſe heurtant ſur un chemin rude & raboteux, ou la vûë d'un vaiſſeau ſur ce rivage deſert l'engage à implorer du ſecours.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, NEOPTOLEME, LE CHOEUR.

PHILOCTETE.

Helas, ô Etrangers, qui êtes-vous? quel malheur vous a conduits dans cette Iſle inhabitée, où nul vaiſſeau n'oſe aborder? quelle eſt votre patrie? de quelle nation êtes-vous? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O qu'il me tarde d'en-

d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lévres une langue que je ne parle plus. Soïés moins effraïés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié à la vûë d'un malheureux, qui se voit sans ressource, abandonné des Dieux & des hommes. Parlés, si vous venés comme amis, & donnés-moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre & de m'entendre à mon tour.

NEOPTOLEME.

Apprenés d'abord ce que vous désirés si passionnément de sçavoir. Nous sommes Grecs.

PHILOCTETE.

O douce parole, après tant d'années de solitude & de silence! O mon fils, quel hazard, quel destin, quelle tempête, ou plûtôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux? ne me laissés rien ignorer d'une avanture si heureuse pour moi.

NEOPTOLEME.

Je suis né dans l'Isle de Scyros *; j'y retourne: je suis Neoptoléme fils d'Achille. Vous sçavés tout.

PHILOCTETE.

O fils d'un pere que j'ay tant aimé, citoïen d'un païs dont le souvenir m'est si doux, cher nourrisson du vieux Lycomede, quels vaisseaux vous amenent? d'où venés-vous?

NEOPTOLEME.

Du siége de Troye.

PHI-

* Isle de la mer Egée, Domaine d'Achille.

PHILOCTETE.

Du siége de Troye! vous n'êtiés pas de notre premiere expédition.

NEOPTOLEME.

Vous en êtiés donc?

PHILOCTETE.

Ah, mon fils, je le vois, vous ne connoissés pas celui à qui vous parlés.

NEOPTOLEME.

Comment pourrois-je connoître un guerrier que je n'ai pû encore voir?

PHILOCTETE.

Quoi! l'histoire de mes malheurs vous est inconnuë? mon nom même n'est pas venu jusqu'à vos oreilles?

NEOPTOLEME.

Non. J'ignore tout ce que vous me racontés.

PHILOCTETE.

Helas! il faut que je sois bien infortuné & bien haï des Dieux, puisque le moindre bruit de mes maux n'a pû pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Grece, tandis que mes barbares persécuteurs se rient en secret de mon infortune, tandis que mon mal croît de jour en jour, & qu'il prend de nouvelles forces pour m'accabler! O mon fils, apprenés que je suis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avés oui parler, le possesseur de ses fléches, le fils de Pœan, Philoctete en un mot. C'est moi que les Atrides & le Roi d'Ithaque ont cruellement exposé dans cette solitude, sans secours & sans ressource, moi qu'ils voïoient frappé d'une horrible maladie, & blessé de la morsure envenimée d'un serpent,

pent, moi enfin qu'ils abandonnerent à Lemnos quand les vents nous y pousserent au retour de Chrysa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profiterent de ce fatal moment pour fuir à mon insçû. Un reste de pitié, comme pour le dernier des miserables, les força de me laisser quelques voiles usés pour envelopper ma plaïe, & peu de provisions. Puissent-ils être reduits à un pareil destin! eux partis, quel pensés-vous que fut mon funeste reveil? quelle surprise! que de larmes! que d'imprécations, quand je vis mes vaisseaux fendre les ondes sans moi, quand je me vis seul dans ce desert sans esclave pour me servir, ou du moins pour me soulager dans mes douleurs! helas, je jettai mes regards de tous côtés dans cette Isle, & je n'y trouvai que ce qu'on m'y avoit laissé, la misere & une source intarissable de gémissemens. Cependant les jours se succéderent, le tems s'écoula; & dans cette grotte qui me tient lieu de maison, réduit à ma seule industrie, il me fallut songer à pourvoir moi-même à mes besoins Cet arc me fournissoit la nourriture. Je m'occupois à percer de mes fléches les timides oiseaux. Quand mes traits avoient atteint ma proie, je me traînois avec douleur contre terre pour l'aller amasser. Je rampois de même pour chercher de l'eau; & quand il falloit couper le bois qui m'étoit nécessaire, sur tout dans les rigueurs de l'hyver, où l'Isle est inondée, je n'en venois à bout qu'avec d'extrêmes travaux. Je tirai, quoi qu'avec peine,

peine, du sein des cailloux, le feu qui soutient encore ma triste vie. Car c'est à cet * Element que je dois tout, hormis la santé que je ne puis recouvrer. Quant à mon Isle en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maisons pour recevoir les étrangers, rien enfin qui puisse y attirer les vaisseaux. On n'y peut esperer de societé que par les tempêtes : & si elles m'ont envoïé quelques malheureux, comme cela ne pouvoit manquer depuis un si long-tems que j'habite cette Isle, ceux qui venoient malgré eux en ce lieu se contentoient de me plaindre & de me consoler. Ils me laissoient par pitié quelques alimens & quelques habits. C'étoit tout ce que je pouvois attendre de leur sterile compassion. J'ay eû beau supplier qu'on me remenât en ma patrie; nul n'a voulu se charger de moi. On me laisse mourir par un supplice lent depuis dix années, victime de la faim, & d'un mal que je nourris & qui me dévore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulysse & des Atrides. Que les Dieux le leur rendent?

LE CHOEUR.

J'entre dans les sentimens des étrangers que le hazard a conduits en cette Isle. Je vous plains, Seigneur : c'est tout ce que je puis.

NEOPTOLEME.

Et moi j'ay trop éprouvé la vérité de vos

* Il fait allusion à Vulcain Dieu du feu & de Lemnos.

paroles. Vous voïés en moi un témoin de la violence des Atrides & d'Ulysse.

PHILOCTETE.

Avés-vous reçû aussi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi?

NEOPTOLEME.

Puisse bientôt ce bras servir ma vengeance & répondre à ma haine! * Mycene & Sparte sentiront que ma patrie a ses Héros.

PHILOCTETE.

O nobles sentimens! mais quel affront, dites-moi, allume un si grand courroux?

NEOPTOLEME.

* Je vous le dirai, cher Philoctete. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je *l'injure* atroce qu'ils m'ont faite? à peine la mort m'avoit ravi Achille....

PHILOCTETE.

Arrêtés Neoptoleme. Quoi, Achille est mort?

NEOPTOLEME.

Oui, Seigneur; mais la main qui l'a frappé n'est point celle d'un mortel. C'est Apollon qui l'a percé de ses traits.

PHILOCTETE.

O mort funeste, à la vérité, mais digne après tout d'un tel Héros! souffrés, Neoptoleme, que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NEOP-

* Il en veut à Agamemnon & à Menelas, le premier étoit Roi de Mycenes, & le second Roi de Sparte.

NEOPTOLEME.

Vous avés assez de vos maux à déplorer, sans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTETE.

Puisque vous le voulés, je suspens mes pleurs. Reprenés votre discours, & satisfaites ma curiosité.

NEOPTOLEME.

Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix qui avoit été à mon pere, équiperent un vaisseau, & comme députés de la Grece ils vinrent me chercher, sous le prétexte vrai ou faux que mon pere étant mort, le Destin de Troye portoit qu'elle ne seroit renversée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me persuader de m'embarquer au plûtôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille, le désir de trouver au moins les tristes restes d'un pere que je n'avois pû voir tandis qu'il vivoit; vous le dirai-je encore? la douce illusion dont je me sentois flatté de sçavoir que la gloire de prendre Pergame & de finir le siége me fût reservée, tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain j'arrive heureusement au Port * de Sigée. Toute l'armée s'assemble autour de moi, je suis comblé de louanges, chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, helas, il n'étoit plus. Fier de tant d'éloges & de caresses, à peine eus-je versé quelques larmes sur son tombeau, que je vais trouver les Atrides, dont je croïois

* Port de Troye.

croïois pouvoir tout esperer. Je leur demande les armes de mon pere, & ce qui pouvoit lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponse. „ Prenés le reste de ce „ qui lui appartenoit ; vous le pouvés. „ Mais pour ses armes, un autre les posse-„ de. C'est Ulysse." A ces mots je me trouble, les larmes me viennent aux yeux, & mon indignation se changeant en fureur: „ Injustes Grecs, leur dis-je, de quel „ front avés-vous disposé sans mon aveu, „ de ces armes qui sont à moi? " Ulysse étoit présent. Il me répondit, „ jeune „ homme, elles ne sont point à vous, je „ les ai par le suffrage unanime des Grecs „ assemblés. C'est le prix d'avoir sauvé „ Achille." Cette réponse redoubla ma rage, & dans mon emportement je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendoit mes armes, & je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquérent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. „ Vous n'étiés point „ avec nous, reprit-il, dans les périls de ce „ long siége. Vous n'avés point mérité de „ telles armes, & vous prenés déja des „ airs de hauteur. Jamais vous ne les em-„ porterés à Scyros." Percé jusqu'au vif d'un outrage si sanglant, & dépouillé injustement par le plus méchant de tous les hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse, que contre les Atrides. Car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Philoctete, j'ai tout dit. Que quiconque est l'ennemi des Atrides soit l'ami des Dieux, & le mien!

LE

LE CHOEUR.

O Terre, qui renfermes le riche Pactole dans ton sein, Mere de Jupiter, toi qui domptes les lions feroces, source de tous les biens, tu sçais quels vœux je t'adressai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus sensible affront, pour honorer * le fils de Laërte du plus digne prix qui fut jamais. STROPHE.

PHILOCTETE.

Il est vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'est que trop légitime, & votre jugement est conforme au mien, quand vous croïés qu'on doit imputer une si criante injustice aux Atrides & à Ulysse. Je connois depuis long-tems le fils de Laërte. Ses lévres sont une source de fraudes, & ses mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le sien. Aussi vos discours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Telamonien a-t'il vû cette injustice?

NEOPTOLEME.

On ne me l'auroit pas faite sous ses yeux. La mort me l'avoit enlevé.

PHILOCTETE.

Ajax est mort, ô Ciel! & Diomede vit! & l'indigne rejetton de Sysiphe, † cet Ulysse vendu à prix d'argent à son pere avant que de naître, voit encore le jour!

NEOP-

* Ulysse.

† Les ennemis d'Ulysse disoient que Laërte son pere avoit acheté cherement son mariage avec Anticlée déja grosse.

NEOPTOLEME.

L'un & l'autre eſt floriſſant dans l'armée.

PHILOCTETE.

Et que fait mon ancien ami le ſage Neſtor, lui qui ſçavoit ſi bien confondre les artifices de ces hommes vils, & qui étoit l'ame des conſeils?

NEOPTOLEME.

Neſtor vit malheureux. Il a perdu ſon fils Antiloque.

PHILOCTETE.

Ah, que me dites-vous! la mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méritoient le plus de vivre! que penſer des Dieux? les héros meurent, & Ulyſſe ne meurt pas!

NEOPTOLEME.

* Antiloque étoit brave. Mais la valeur eſt ſouvent mal recompenſée.

PHILOCTETE.

Et Patrocle qui fut ſi cher à votre pere, où étoit-il alors?

NEOPTOLEME.

Dans le tombeau, comme eux: en un mot la cruelle Guerre moiſſonne les bons, & ne fait grace qu'aux méchans.

PHILOCTETE.

Je ne le voi que trop. Mais puiſque nous parlons d'hommes mépriſables, daignés m'inſtruire du ſort de celui... dont l'eſprit eſt ſi artificieux, & la langue ſi dangereuſe...

NEOP-

* Le ſens de cette réponſe eſt équivoque. Je l'ai déterminé à Antiloque. S'il s'agiſſoit d'Ulyſſe, le ſens ſeroit tel. *Il combat par la ruſe; mais la ruſe eſt ſouvent trompée.*

NEOPTOLEME.

Vous voulés dire Ulysse, sans doute.

PHILOCTETE.

Non. J'entens ce discoureur qu'on ne pouvoit souffrir... Thersite.

NEOPTOLEME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré. Mais le bruit est qu'il vit encore.

PHILOCTETE.

Cela devoit être. Graces aux Dieux, tout le rebut de l'armée respire. Ils semblent se faire une gloire de fermer les enfers à l'injustice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu & la probité. Voilà ce que font les Dieux, & je les louerois encore!

NEOPTOLEME.

Pour moi, ô Philoctete, loin d'Ilion & des Atrides, loin d'une armée que je deteste, où le mal prévaut sur le bien, où la probité succombe à l'injuste pouvoir, je vais vivre content à Scyros, & trouver des plaisirs jusques dans le sein de mon Isle sauvage. Adieu, vivés moins miserable, & daignent les Dieux vous guerir comme vous le souhaités! Je retourne à mon vaisseau attendre les vents pour quitter au plûtôt ces bords.

PHILOCTETE.

Quoi, mon fils, vous me quittés déja!

NEOPTOLEME.

Il en est tems, & je serai plus à portée d'attendre l'occasion près de mon vaisseau qu'en ces lieux.

PHILOCTETE.

O mon fils, au nom des manes de ton

pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, je te conjure de ne me pas laisser seul en proie aux maux que tu as sçûs, & que tu vois aujourd'hui de tes yeux. Je n'ignore pas combien je te serai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner, & tu n'es pas capable d'une lacheté. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet seroit-ce pour toi de sauver un malheureux, & de me rendre à ma patrie! il ne t'en coutera pas un jour entier. Jette moi à la prouë, à la pouppe, dans la sentine même, où tu voudras, par tout où j'incommoderai le moins. Accorde moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des supplians. Laisse toi flechir. Malgré la douleur qu'il m'en coute, je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un desert où il n'y a aucun vestige d'homme. Mene moi dans ta patrie, ou dans * l'Eubée, d'où je pourrai aisément gagner le mont Oeta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends moi à mon pere. Que je crains qu'il ne soit mort! je lui avois mandé de m'envoïer un vaisseau: ou il est mort, ou bien ceux qui s'étoient chargé de lui dire ma misere ne l'ont pas fait, & m'ont oublié pour aller à leur païs. J'ai recours à toi, ô mon fils. Sois mon député, ou plûtôt mon conducteur. Souviens toi de la fragilité des cho-

ses

* *L'Eubée* grande Isle de la mer Egée, aujourd'hui *Negrepont*. Oeta Mont de Thessalie. On l'appelle *Bunina*. Il s'étend jusqu'au pas des Thermopyles.

ses humaines. Celui qui est dans la prosperité doit craindre d'en abuser. C'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux.

LE CHOEUR.

Prenés pitié de Philoctete, Seigneur. Vous devés être attendri du récit de ses maux. Daignent les Dieux en préserver ceux que j'aime! par haine pour les Atrides je le servirois, & je trouve à l'emmener un triple avantage. Vous faites un heureux, vous punissés les perfides Grecs, & vous évités la colere des Dieux vengeurs de l'innocent rebuté.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Amis, vous êtes généreux. Mais l'ennui que vous causera sa maladie ne dementira-t'il point votre générosité?

LE CHOEUR.

Non, Seigneur: jamais on ne me reprochera un repentir si lache.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Je me rends, & je rougirois d'être moins généreux que vous. Puisque vous le voulés ainsi, partons; qu'il vienne; je le recevrai sur le vaisseau, & il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit au comble de ses voeux. Puissions-nous seulement quitter ce rivage, & arriver heureusement * au terme que nous souhaitons?

PHILOCTETE.

O jour heureux! ô aimable Neoptoleme! chers compagnons de ce voiage, que ne vous

* Il entend Troye, & Philoctete entend sa Patrie.

vous dois-je point pour un si rare bienfait! suivés-moi & souffrés que je dise adieu à ma triste demeure. Vous verrés comment j'ai vécu & ce que j'ai souffert. Tout autre n'auroit pû en supporter la seule vûë. Mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux même.

LE CHOEUR.

Arrêtés un moment, Neoptoleme. Voici un de nos compagnons, & un étranger qui s'avancent vers nous. Sçachons auparavant ce qui les amene.

SCENE II.

*Les mêmes, & deux Grecs, dont l'un est déguisé en Marchand *.*

L'ESPION déguisé.

Je viens, ô fils d'Achille, sous les auspices de cet homme qui gardoit votre vaisseau avec deux de ses compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous en quelque endroit de l'Isle que vous fussiés. Comme je suis parti du camp de Troye sur un petit vaisseau pour regagner Peparethe †, le hazard m'aïant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiés abordé vous-même, je n'ai pas crû de-

* C'est le même Espion qui a fait un personnage muet dans le premier Acte, & qu'Ulysse a renvoïé sous le déguisement d'un marchand.

† Petite Isle de la mer Egée à l'opposite du Mont Athos.

devoir me rembarquer sans vous faire part d'un secret important qui vous touche. Sçavés-vous le projet que les Grecs ont formé sur vous ? mais ce n'est plus un projet, & les effets paroîtront bientôt.

NEOPTOLEME.

Vous m'obligés par ce service, & je ne serai pas ingrat. Qu'ont-ils fait ? parlés.

L'ESPION.

Phenix *, & les fils de Thesée vous poursuivent.

NEOPTOLEME.

Est-ce pour calmer mon courroux, ou pour me ramener à force ouverte ?

L'ESPION.

Je l'ignore, & je ne dis que ce que je sçais.

NEOPTOLEME.

Seroit-ce à l'instigation des Atrides que Phenix me poursuit ?

L'ESPION.

Il le fait du moins, & il tardera peu.

NEOPTOLEME.

D'où vient qu'Ulysse ne s'est pas chargé de cette expedition ? La crainte l'auroit-elle retenu ?

L'ESPION.

Diomede & lui étoient envoïés ailleurs quand je suis parti †.

NEOP-

* Phenix étoit Gouverneur de Neoptoleme. Il avoit élevé Achille.

† Il y a bien de l'adresse dans cet entretien. Ulysse avoit prié Neoptoleme d'ajuster ses réponses aux avis artificieux que lui donneroit l'Espion qu'il devoit lui envoïer. Neoptoleme tient parole, & feignant que

NEOPTOLEME.

Ailleurs! vers qui?

L'ESPION.

Vers... (*bas*) mais dites-moi, je vous prie, en secret, quel est cet homme.

NEOPTOLEME *à demi bas.*

Vous voïés Philoctete...

L'ESPION *à Neoptoleme.*

C'est assés. Croiés-moi, Seigneur, fuïés loin de ces bords.

PHILOCTETE.

Que dit-il, Neoptoleme? à quoi tend ce discours mysterieux & suspect?

NEOPTOLEME.

Je n'y comprens rien. Mais je vais l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah, ne m'obligés pas de trahir l'armée, & le secret des Atrides. Je leur dois tout, & je veux être reconnoissant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NEOPTOLEME.

Et moi je suis l'ennemi déclaré des Atrides. Philoctete les hait, & par-là c'est mon plus cher ami. Parle-donc nettement, & ne me cache rien.

L'ESPION.

Considerés, Seigneur...

NEOPTOLEME.

J'ai tout consideré.

L'ESPION.

Vous serés coupable, si vous m'arrachés mon secret.

NEOP-

l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le discours sur Ulysse, afin de faire dire qu'Ulysse étoit envoïé pour chercher Philoctete.

NEOPTOLEME.

Je prens sur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous satisfaire. Ulysse & Diomede sont partis avec serment d'obliger Philoctete, de gré, ou de force, à venir au siége. Ulysse s'est vanté publiquement d'y réussir, & il a paru plus déterminé que Diomede même.

NEOPTOLEME.

D'où est venu aux Grecs, après dix années, ce souvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avoient lâchement abandonné? qui leur a inspiré cette pensée? seroit-ce un remords que les justes Dieux leur ont envoié?

L'ESPION.

Ecoutés le nœud de cette intrigue, qui sans doute ne vous est pas connu. Il y avoit à Troye un Prophete celebre, fils de Priam. On le nomme Helenus. L'artificieux Ulysse, la fable de l'armée, le surprit une nuit, & l'emmena lié au camp comme un prisonnier du prémier ordre. Entr'autres Oracles Helenus dit aux Grecs, que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye, s'ils ne trouvoient le secret d'engager Philoctete à quitter son Isle, & à se rendre au siége. Ulysse recueillit précieusement ces mots. Il ne balança pas; il jura d'emmener Philoctete: „ J'espere, „ ajouta-t'il, y reussir par la voie de la „ persuasion; sinon, je sçaurai emploïer la „ violence; ô Grecs, je répons du succès „ sur ma tête."

Vous avés tout entendu. Ne perdés

point de tems: fuïés l'un & l'autre, & que ceux qui vous sont attachés quittent promptement cette Isle avec vous *.

PHILOCTETE.

Quoi? le perfide a juré de me rappeller au camp! il s'est flatté de persuader à une Ombre de revenir à la lumiere du jour, comme son pere Sisyphe!

L'ESPION.

J'ignore le fonds de ce mystere. Souffrés l'un & l'autre que je retourne à mon vaisseau. Que le Ciel vous comble des véritables biens! adieu. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

PHILOCTETE, NEOPTOLEME, LE CHOEUR.

PHILOCTETE.

Quelle arrogance, ô Dieux! Ulysse ose se vanter d'engager Philoctete par ses traîtresses paroles à retourner avec lui! Non, non; je préférerois le commerce du serpent qui m'a blessé à l'entretien du fils de Laërte. Mais son orgueil & sa malice sont sans bornes, & je ne doute pas qu'il ne soit déja en embuscade pour me surprendre. Fuïons,

* Ces vérités entremêlées de faux sont dictées à l'Espion par Ulysse, pour précipiter le départ de Philoctete. Ulysse est l'ame de toute l'intrigue. Il agit sans paroître. Cet artifice étoit préparé dans l'exposition.

Fuïons *, cher Neoptoleme, & mettons la mer entre ce perfide & moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le répos.

NEOPTOLEME.

† Mais le vent eſt contraire. Attendons un tems commode.

PHILOCTETE.

Il l'eſt toujours aſſés pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

NEOPTOLEME.

Mais ſi le vent nous eſt contraire, il n'eſt pas favorable à Ulyſſe.

PHILOCTETE.

Tout vent eſt bon pour les Pirates & pour les brigands.

NEOPTOLEME.

Partons, puiſque vous le déſirés. Prenés dans votre grotte ce que vous jugerés néceſſaire.

PHILOCTETE.

Cher ami, peu de choſe ſuffit à mes beſoins.

NEOPTOLEME.

J'ai dans mon vaiſſeau tout ce que vous pouvés ſouhaiter.

PHILOCTETE.

Laiſſés moi prendre quelques plantes dont les feuilles appaiſent mes douleurs.

NEOP-

* C'eſt la conclusion qu'Ulyſſe avoit prévûë en imaginant le ſtratagême du marchand ſuppoſé.

† Neoptoleme entre parfaitement dans le ſtratagême, comme il l'a promis. Il ne fait des objections legeres à Philoctete, que pour les voir refutées, & il le trompe d'autant plus ſûrement, qu'il paroît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

NEOPTOLEME.

Emportés-les. Avés-vous quelqu'autre chose à transporter?

PHILOCTETE, *en s'avançant vers sa Caverne*

Cet arc & ces fléches sont toute ma richesse. Je garde précieusement ce thrésor. S'il m'en échappe quelque chose, prenés garde qu'on ne me l'ôte.

NEOPTOLEME.

Ces armes célebres sont donc à vous?

PHILOCTETE.

Ce sont celles dont je me sers.

NEOPTOLEME.

Me seroit-il permis de les voir de plus près, de les toucher, & de baiser avec respect ce monument sacré.

PHILOCTETE.

Vous en êtes le maître. Cet arc & tout ce que j'ai est en votre disposition.

NEOPTOLEME.

Je vous ai dit librement mon souhait. Mais n'y aïés d'égard qu'autant que vous le croirés juste. Je ferois scrupule de prophaner ces armes consacrées par Alcide.

PHILOCTETE.

Mon fils, ta retenuë & ta pieté me charment. Tu peux tout. C'est toi qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. C'est toi qui me délivres de la poursuite de mes ennemis. Viens, tu pourras toucher ces armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Ce présent est le prix de mes services; & la faveur que je t'accorde

ce sera la recompense de ton bienfait. On doit faire du bien à ceux dont on en reçoit, & la reconnoissance est le plus précieux des thrésors.

NEOPTOLEME.

Entrés dans votre grotte.

PHILOCTETE.

Entrés y avec moi. Aussi-bien la violence de mon mal m'oblige à ne pouvoir me passer de votre secours.

SCENE IV.

LE CHOEUR *seul.*

Ixion surpris par le pere des Dieux, tourne éternellement autour de la rouë où son forfait l'a attaché. Il avoit attenté au lit même de Jupiter. Horsmis ce coupable malheureux, est-il un mortel qui éprouve un sort plus triste que Philoctete innocent? car helas, quel crime a-t'il commis? ami de la vertu & des hommes vertueux, il périt toutefois indignement. Mais comment, agité de tant d'orages, a-t'il pû survivre à ses malheurs! *STROPHE I.*

Exposé aux injures de l'air, privé de l'usage des pieds, sans amis, sans societé (même importune & toutefois consolante pour qui peut faire entendre ses plaintes) il n'a eu pour dépositaire de ses brûlans soupirs & de ses profonds gémissemens, que d'insensibles rochers. Personne qui enveloppe sa blessure: personne qui lui cherche des plan- *ANTISTR. I.*

plantes. Quand la violence de la douleur s'appaise, il se traîne pour se procurer les choses néceſſaires, semblable à un enfant qui se roule s'il n'eſt ſoutenu par les bras d'une mere.

TRO-PHE II. La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connoît plus leurs alimens, si ce n'eſt quand ſes traits perçent par hazard quelque oiſeau. L'infortuné Philoctete ignore depuis dix années la douce liqueur que verſe Bacchus; heureux encore de voir dans le creux de quelque pierre un peu d'eau tombée du Ciel, & qu'il ne lui en coute qu'un voïage pénible pour étancher ſa ſoif.

NTIS-R. II. * Ses maux vont prendre fin. Les Dieux lui font trouver dans le fils d'Achille un ami généreux qui lui offre ſon vaiſſeau. Philoctete reverra ſa patrie après un ſi long intervalle. Il reverra les danſes des Nymphes de Melie, les plaines qu'arroſe le fleuve Sperchius, & le mont Oeta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le ſein du brillant Olympe.

* Les Grecs qui font le Chœur étant ſoumis à Neoptoleme, prennent toutes ſes impreſſions, & parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croïent que leur chef parle ſincerement, quand il promet à Philoctete de le remener en ſa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le ſecret s'ils étoient entendus, comme ils peuvent l'être; puiſque la grotte de Philoctete eſt peu éloignée.

A C-



ACTE III. *

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, PHILOCTETE, LE CHOEUR.

NEOPTOLEME *en sortant de la Grotte.*

Suivés-moi, Philoctete . . . Mais d'où vient ce morne silence, & cet étonnement subit dont vos sens paroissent frappés ?

PHILOCTETE *entrecoupant ses paroles de cris douloureux.*

Ah! ah! .

NEOPTOLEME.

Qu'avés-vous ?

PHILOCTETE.

Ce n'est rien, mon fils. Allons au rivage.

NEOP-

* Cet Acte est fort court. Mais les Anciens ne s'embarassoient pas de faire les Actes égaux. Les deux Scenes qui le composent ont plus de jeu de Théatre & d'action que de mots. Les Grecs donnoient beaucoup au spectacle & à la representation. L'accès imprevû qui saisit Philoctete est un obstacle qui recule la conclusion, d'ailleurs la Scene est terminée par un Intermede du Chœur, tandis que Philoctete repose: en voilà assés pour juger que c'est un Acte complet, suivant l'idée des Grecs. Au reste rien n'est plus heureusement imaginé que cet obstacle qui détruit le stratagême d'Ulysse, dont le succès faisoit croire que tout étoit terminé.

NEOPTOLEME.

Est-ce un renouvellement de douleur qui vous saisit? ne vous faites point de violence pour me le cacher.

PHILOCTETE.

Non. Je sens au contraire que mon mal s'adoucit. (*A part.*) Juste Ciel!

NEOPTOLEME.

Ah, Philoctete, vous gémissés. Vous implorés les Dieux.

PHILOCTETE.

C'est pour nous les rendre favorables dans notre fuite . . . ah! ah!

NEOPTOLEME.

Vous avés beau me déguiser votre mal. Vos soupirs vous trahissent. Vous souffrés, avoués-le.

PHILOCTETE.

Ah, mon fils, je suis perdu. J'avoue malgré moi que je ne puis plus soutenir l'excès de ma douleur. Le poison du serpent se glisse dans mes veines; un feu secret me consume. Ah Ciel! ah! quel tourment? au nom des Dieux, si tu as un glaive, coupe moi le pied. Hâte-toi; n'épargne point ma vie. Frappe.

NEOPTOLEME.

Quelle douleur subite vous arrache ces cris effraïans?

PHILOCTETE.

Tu ne l'ignores pas? ah!

NEOPTOLEME.

Que vous est-il arrivé de nouveau?

PHILOCTETE.

Tu le sçais trop, te dis-je. Ah!

NEOPTOLEME.

Quoi?

PHILOCTETE.

Je ne fçai.

NEOPTOLEME.

Vous ne fçavés!

PHILOCTETE *redoublant fes cris.*

Ah! ah! ah!

NEOPTOLEME.

Que la violence de l'accès eft affreufe!

PHILOCTETE.

Plus affreufe que je ne puis l'exprimer: mais fois touché de compaffion.

NEOPTOLEME.

Que ferai-je? ordonnés.

PHILOCTETE.

Que l'horreur d'un mal fi cuifant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avourai enfin. Il revient par accès reglés femblable aux voïageurs laffés de leur courfe. Ah!

NEOPTOLEME.

Loin de fonger à vous abandonner, je vous plains davantage à mefure que je vous voi plus malheureux. Souffrés que mon bras vous releve, & foutienne ce corps chancellant.

PHILOCTETE.

Non. Mais prens cet arc que tu as tant fouhaité de voir. Garde-le jufqu'à ce que mes tourmens foient paffés. Le fommeil qui fuit mes fymptomes en eft l'unique remede. Laiffe-moi m'y livrer; & fi mes ennemis furviennent, je te conjure au nom des Dieux de ne pas te laiffer dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je te confie. Défends-toi de l'artifice & de la violence. Sinon, tu me trahis, & tu te perds.

NEOPTOLEME.

Soïés tranquille. Nul autre que vous & moi n'y touchera. Donnés, sans rien craindre *.

PHILOCTETE.

Recevés donc ces divines armes, & priés les Dieux qu'elles vous soient moins funestes qu'elles ne l'ont été à Hercule & à moi.

NEOPTOLEME.

Daignent les Dieux nous exaucer, & nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué.

PHILOCTETE.

Je tremble que vos vœux ne soient pas écoutés. Mon noir sang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau symptome vais-je éprouver! . . . O plaie cruelle que tu me fais souffrir! ah! . . . le mal gagne de plus en plus. Il s'acharne à sa proie . . . Mes amis, ne me quittés pas . . . O Ulysse, que ce venin ne dévore-t'il tes entrailles! . . . fils d'Atrée, c'étoit à vous deux qu'étoient dûs de si longs & de si horribles supplices . . . O mort tant désirée, mort tant de fois appellée, que ne viens-tu enfin! . . . Prens, mon fils, prens le feu de † Lemnos, & brule-moi tout-à-l'heure comme je brulai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens fu-

* Neoptoleme marque ici son caractere. Il a trompé Philoctete malgré lui. Sensible à la confiance de ce guerrier malheureux, il fait entendre qu'il ne poussera pas l'artifice plus loin. La suite le fera voir.

† Il cite ce feu comme le plus violent, & par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, & le séjour du Feu.

furent ma recompenſe . . . Elles ſeront la tienne . . . Que dis-tu? tu ne répons point. Où s'égare ton eſprit? *

NEOPTOLEME.

Je gémis de l'état où je vous vois? je ne puis rien de plus.

PHILOCTETE.

Prens courage, mon fils. Les attaques de mon mal ſont effraïantes: mais elles durent peu. Toute la grace que je te demande, c'eſt de ne pas t'embarquer ſans moi.

NEOPTOLEME.

Raſſurés-vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

PHILOCTETE.

Vous le promettés.

NEOPTOLEME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTETE.

J'aurois honte d'exiger un ferment.

NEOPTOLEME.

Je ſerois le dernier des humains, ſi je vous trahiſſois.

PHILOCTETE.

Donnés-moi votre main pour gage de votre fidelité.

NEOPTOLEME.

La voici.

PHILOCTETE *ſe trouble & entre en convulſion.*

C'eſt-là, oui c'eſt-là . . . .

NEOPTOLEME.

Que dites-vous?

PHI-

* Neoptoleme paroît interdit: c'eſt que ſon cœur ſe dévoile par les traits de ſon viſage, qui ne ſçauroit cacher le regret qu'il a de trahir Philoctete.

PHILOCTETE.

C'est en haut . . .

NEOPTOLEME.

Quel égarement est le vôtre ! pourquoi fixer d'affreux regards au Ciel?

PHILOCTETE *couché en se débattant.*

Laisse-moi me traîner . . .

NEOPTOLEME.

Où ?

PHILOCTETE.

Non, laisse-moi.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous livrer à vos transports.

PHILOCTETE.

Je meurs, si tu me touches.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, je ne vous touche plus. Vos esprits sont-ils moins agités ?

PHILOCTETE *hors d'haleine.*

O terre, engloutis un mourant qui ne peut plus se relever.

NEOPTOLEME.

Sa fureur se calme, & le sommeil va bientôt s'emparer de ses sens. Il penche la tête. Il s'assoupit. Une sueur abondante coule de tout son corps. Sa plaïe se rouvre, & verse un sang corrompu. Laissons-le goûter un doux repos.

SCENE II.

NEOPTOLEME, LE CHOEUR.

LE CHOUR.

Sommeil, cher Tyran de nos sens, toi

qui

qui fais oublier les peines & les soucis, viens adoucir les maux de Philoctete. Medecin salutaire, entretiens dans ses esprits le calme & la sérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous, Seigneur, songés au parti que vous devés prendre. Que faut-il faire désormais? qu'attendons-nous davantage? l'occasion est prompte à décider, & vaut mieux que toutes les délibérations.

NEOPTOLEME.

Philoctete endormi ne nous entend plus. Amis, ce n'est pas assés d'avoir entre les mains ses armes. Si nous ne l'emmenons lui-même à Troye, nos soins sont superflus. Les Dieux l'ordonnent, & c'est à lui qu'ils ont réservé la victoire. D'ailleurs j'ai donné ma parole, & je serois coupable d'y manquer.

LE CHOEUR.

C'est donc aux Dieux d'y pourvoir, & de vous inspirer. Du reste donnés-nous promptement vos ordres, & prenés garde qu'il ne nous surprenne. L'état où il est ne souffre qu'un sommeil leger & fugitif. Faites secrettement ce que vous devés faire, si vous pensés comme * le Chef que vous sçavés. A la vérité dans les conjonctures délicates, le Sage même est embarrassé: mais les vents nous appellent. Philoctete privé de forces & plongé dans la nuit du sommeil comme un habitant des enfers, nous livre notre proie. La Fortune nous in-

* C'est Ulysse: mais le Chœur ne le nomme point, dans la crainte que ce nom seul ne reveille Philoctete, & ne trahisse le secret.

invite. C'eſt à nous de l'enlever. Saiſiſſons le moment, & profitons d'une victoire aiſée.

NEOPTOLEME.

Arrêtés, & ne laiſſés point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupiere, & releve la tête.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Les mêmes, PHILOCTETE.

PHILOCTETE *en s'éveillant.*

O lumiere, que me fais-tu voir à mon reveil! ô eſpoir trompeur! Etrangers, où êtes-vous . . . (*Il les apperçoit.*) pardonnés, cher Neoptoleme, ces indignes ſoupçons. Eſt-il croïable en effet que vous aïés porté la générosité juſqu'à vous aſſocier à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me ſervir même? les Atrides n'en ont pas uſé ainſi. Mais vous êtes fils d'Achille: & votre cœur le montre aſſés, puiſque mes cris & l'infection de ma plaïe ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux ſuſpendus me donnent un peu de relâche. Aidés-moi, ô mon fils, à me relever, & dès que j'aurai repris mes forces, embarquons-nous; & partons ſans délai.

NEOPTOLEME.

Je me réjouis, cher Philoctete, de vous voir



voir délivré de vos tourmens contre toute esperance. Car, helas, ils vous laissoient à peine un raïon de vie. Levés-vous. Ces Grecs vous transporteront au vaisseau, si vous le permettés. Le fardeau leur sera leger. Jugés-en par leurs sentimens & les miens.

PHILOCTETE.

Que ne vous dois-je point? donnés-moi le bras, il suffit. * Qu'ils se retirent. Je ne veux pas leur être incommode avant le tems. Je ne le serai que trop durant le voyage.

(Le Chœur se retire & marche devant vers le rivage.)

SCENE II.

PHILOCTETE, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

C'est à vous d'ordonner. Mais tachés de rappeller vos forces, & de vous soutenir.

PHILOCTETE.

Ne craignés rien. Je suis fait à ces accidens. Les forces reviendront à l'ordinaire.

NEOP-

* Ce mot, quoi qu'équivoque m'a donné lieu de supposer que le Chœur prend les devants vers le rivage. La Scene suivante en est plus belle, & le retour du Chœur plus interessant. Quand Philoctete dit dans cette Scene qu'il n'a plus que les rochers à qui adresser ses plaintes, il semble supposer l'absence du Chœur. Il est naturel de croire qu'ensuite Ulysse renvoye les Grecs vers Neoptoleme pour hâter le départ, & pour voir s'il n'est point survenu un nouvel embarras.

NEOPTOLEME, *à demi bas en le conduisant.*

Malheureux, que vais-je faire ! *

PHILOCTETE *en s'arrêtant.*

Qu'avés-vous, mon fils ? quelle parole vient de vous échapper ?

NEOPTOLEME.

Cruelle incertitude ! où tourner mes pensées ?

PHILOCTETE *étonné.*

Quelle incertitude ? ah, mon fils, ne parlés-pas ainsi.

NEOPTOLEME.

Et c'est cela même qui fait ma peine.

PHILOCTETE.

Le triste spectacle dont vous venés d'être témoin, vous fait-il repentir en secret de la parole que vous m'avés donnée ?

NEOPTOLEME.

Oh, qu'il est pénible à un cœur bien né d'agir contre son caractere, & de faire ce qui ne convient pas !

PHILOCTETE.

Mais en sauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les manes de votre pere doivent rougir.

NEOPTOLEME.

Vous êtes vertueux ; & moi je passerai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire.

PHILOCTETE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois-je penser de vos discours ?

NEOP-

* Neoptoleme avoit laissé entrevoir son repentir sur le personnage qu'il jouoit malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici à se déclarer.

NEOPTOLEME.

O Dieux, que faire? je ferai doublement coupable, & par mes actions, & par mes paroles.

PHILOCTETE *à part à demi haut.*

Je le vois: il délibere s'il me trahira. Il songe à partir sans moi *.

NEOPTOLEME.

Non, je ne vous abandonne point. Mais si je vous emmene malgré-vous, quel remords, & quel repentir! c'est le sujet de mon trouble.

PHILOCTETE.

Quoi? que dites-vous? dévoîlés-moi cette énigme, mon fils.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous le celer plus long-tems. La pitié l'emporte. Il faut. . . que je vous amene aux Atrides. Vous partés pour le siége.

PHILOCTETE.

Ah, que m'as-tu dit!

NEOPTOLEME.

Suspendés un moment votre courroux. Ecoutés-moi.

PHILOCTETE.

Qu'écouterois-je désormais? que penses-tu faire de moi?

NEOPTOLEME.

Vous guerir d'abord, puis renverser Troye avec vous.

PHILOCTETE.

Parles-tu sérieusement?

NEOP-

* Soupçons de Philoctete; second obstacle au départ. Neoptoleme en se devoîlant le recule plus que jamais.

NEOPTOLEME.

Le Destin le veut. Il le faut. Calmés votre colere, & me suivés.

PHILOCTETE.

Ah, je suis trahi. Jeune étranger, quel piége tu m'as dressé! rends-moi, rends-moi promptement mon arc & mes fléches.

NEOPTOLEME.

Je ne le puis. Les Chefs parlent, l'interêt public y est engagé; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTETE.

O rage digne de ton nom! Lache artisan du plus noir artifice qui fut jamais, comment as-tu osé surprendre ma crédulité? ne rougis-tu point de porter sur moi tes regards, après avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un suppliant? mais où m'emporte mon courroux? ah, mon fils, songe qu'en m'ôtant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends-le moi je t'en conjure, au nom des Dieux. Rends-moi le jour que tu m'as ravi. Que je suis malheureux! . . . tu te tais; tu me regardes tranquillement. Rien ne te touche . . . ô rivage, ô promontoires de cette Isle! ô bêtes farouches, mon unique compagnie! ô rochers escarpés, c'est à vous que je me plains. Car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre, & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il jure de me mener en ma patrie, & il me conduit à Troye. Il abuse de la foi du serment pour me ravir l'arc sacré d'Hercule, pour me traîner à son char, & me montrer en spectacle à l'armée

mée Grecque. Il triomphe de Philoctete comme s'il l'eût vaincu à force ouverte, & il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une Ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force! encore à present dans l'état où je suis, ce n'est que par surprise. Oui, je suis la victime de sa fraude. Malheureux; que ferai-je! rends, mon fils, rends; sois semblable à ton pere, à toi-même. Que dis-tu?... tu ne dis rien... je suis mort. Ah, déplorable Philoctete! O caverne, je reviens à toi. Sois ma ressource. Reçois derechef un miserable, nud, abandonné, sans nourriture ... je mourrai seul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes. Elles me dévoreront: je deviendrai leur proye à mon tour. Et ces coups partent d'un cœur que j'avois crû sincere!

Ecoute, Neoptoleme. Je ne lance point encore sur toi les dernieres imprécations, refuge ordinaire des malheureux poussés au desespoir. Tu peux changer de sentiment. Mais prens garde au parti que tu vas prendre, & juge de ma vengeance par mes fureurs.

SCENE III.

Les mêmes, LE CHOEUR *qui revient sur la fin de la Scene précédente.*

LE CHOEUR.

Décidés, Seigneur; il en eft tems. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le fatisfaire.

NEOPTOLEME.

Amis, je fuis touché, je l'avouë: mais ce n'eft pas de ce moment que mon cœur fouffre.

PHILOCTETE.

Au nom des Dieux, mon fils, écoute cette pitié; & ne te fais pas l'affront devant les hommes, d'avoir trompé un malheureux.

NEOPTOLEME *à part.*

Que ferai-je? plût aux Dieux que je ne fuffe jamais parti de Scyros!

PHILOCTETE.

Tu ne parois pas méchant. Quelque confeil te pouffe. Trompe qui le mérite mieux. Rends-moi mes armes, laiffe-moi, & va-t'en.

NEOPTOLEME.

Amis, que ferons-nous?

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE *à Neoptoleme.*

Perfide, vous balancés. Donnés-moi ces armes, & retirés-vous.

PHILOCTETE.

Dieux, quel eſt cet étranger? n'eſt-ce point Ulyſſe que j'entends?

ULYSSE *à Neoptoleme.*

Oui, c'eſt moi, c'eſt Ulyſſe que vous voyés.

PHILOCTETE.

Ah, malheureux! je ſuis perdu. Voici la main qui a tramé la trahiſon.

ULYSSE.

C'eſt-moi-même, n'en doutés point.

PHILOCTETE *à Neoptoleme.*

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avés beau faire; vous ne les aurés pas. Partés, ou je vous fais enlever.

PHILOCTETE.

Tu me feras enlever, traître?

ULYSSE.

Le deſſein en eſt pris, ou vous me ſuivrés.

PHILOCTETE.

O Lemnos, ô feu ſacré de Vulcain! Ulyſſe menace de m'enlever de ton Iſle! Tu vois cet outrage, & tu le ſouffres!

ULYSSE.

Jupiter eſt le maître des Dieux, & de

cette Isle. Jupiter l'ordonne, & je ne fais qu'exécuter ses ordres.

PHILOCTETE.

Parjure, qu'oses-tu dire? de quel front fais-tu les Dieux autheurs de tes fraudes?

ULYSSE *montrant le rivage.*

Dites, autheurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de suivre. Partés.

PHILOCTETE.

Non traître? je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirés. Le sort en est jetté.

PHILOCTETE.

Grands Dieux! & depuis quand Philoctete est-il donc esclave pour le traiter ainsi?

ULYSSE.

On le traite, non en esclave, mais en héros, & comme un des liberateurs de la Grece, avec qui il doit renverser Troye.

PHILOCTETE.

Dût-il souffrir mille maux, tandis qu'il aura cet antre pour azile, il n'en fera rien.

ULYSSE.

Que prétendés-vous donc?

PHILOCTETE *voulant se précipiter.*

Mourir.

ULYSSE *aux soldats.*

Il veut se precipiter. Qu'on le saisisse, & qu'on le dérobe à sa fureur.

PHILOCTETE *arrêté.*

O bras sans défense, ô mains privées de vos armes, faut-il que vous supportiés ces indignes liens! ô méchant, dont il ne peut partir rien de juste ni de bon, de quel cruel strata-

ſtratagême t'es-tu aviſé pour me ſurprendre! tu n'as oſé paroître. Tu m'as ſéduit par ce jeune homme qui m'étoit inconnu. Tu l'avois ſéduit le premier. Son cœur n'étoit point fait pour la fraude ; & ſa droiture digne de la mienne, méritoit de ne pas trouver un ſéducteur tel que toi. C'eſt ſans le ſçavoir qu'il a été le miniſtre de ton lâche artifice. Je le vois, il ſouffre de m'avoir fait ſouffrir, & il t'obéït à regret. C'eſt toi, c'eſt ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a inſtruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé malgré ſes remords à ſe jouer de la vertu & de ma crédulité. Tu me lies, barbare ; tu prétends donc m'arracher du rivage où tu m'as expoſé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, & rayé du nombre des vivans. Ah, que les Dieux te puiſſent . . . mais les Dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va jouir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu ſers la paſſion. Lâche *, ce n'eſt que malgré toi que tu les as ſuivis au ſiége, & ils te cheriſſent. Je leur ai conduit volontairement ſept vaiſſeaux, & ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité, & ils te l'imputent à leur tour.

Mais répons moi, quel eſt ton deſſein ? pourquoi m'enlever ? à quoi ſuis-je bon ? je

* Ulyſſe contrefit l'inſenſé pour ſe diſpenſer d'aller au ſiége.

je ne ſuis plus rien : je ſuis mort pour les Grecs. O ennemi des Dieux & des hommes, dis moi par quelle raiſon je ne ſuis plus à tes yeux un fardeau incommode ? pourquoi mes cris & l'infection de ma playe ne te dégoûtent plus ? pourquoi tu ne crois plus que je puiſſe troubler les ſacrifices ? ce fut-là ton prétexte pour me rejetter de l'armée. Grecs inhumains, ſoyés les victimes de mes horribles imprécations. Si les Dieux ſont encore juſtes (& ils le ſont) je vois qu'ils vous puniſſent. Autrement vous n'auriés pas entrepris ce voyage pour un malheureux tel que moi. Un remords cuiſant, un trait du Ciel vous perce, vous déchire, & vous force malgré-vous de ſonger à moi. Mais, ô Terre natale, & vous Dieux témoins & vengeurs, puniſſés-les enfin, puniſſés-les tous, & je ſuis ſatisfait. Meſurés vôtre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les périr à mes yeux. Je me croirai gueri.

LE CHOEUR *à Ulyſſe.*

Il eſt cruellement aigri. Il brave les maux, loin d'y ſuccomber.

ULYSSE.

J'aurois bien des choſes à lui répondre. Mais il n'eſt pas en état de m'entendre. Un ſeul mot me ſuffira.

Je ſuis tout ce que vous dites, ô Philoctete, quand il s'agit de l'interêt public. Eſt-il queſtion de l'interêt des hommes vertueux, je ſuis autant qu'un autre partiſan de la vertu & de l'humanité. Croyés-moi, je ſçai manier à mon gré les cœurs. Le vôtre ſeul eſt intraitable. Hé-bien, je conſens de

vous

vous ceder. (*Au Chœur*) Amis, rendés-lui la liberté, & laiſſés-le en ces lieux. Nous pouvons nous paſſer de lui, puiſque nous avons les armes d'Hercule. Teucer ſçait l'art de s'en ſervir, & à ſon défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctete, je m'en ſervirai auſſi-bien que vous-même. L'armée après tout a-t'elle beſoin de vous? Adieu, demeurés dans votre Lemnos. Nous allons partir. Et cet arc va me procurer une gloire qui n'étoit dûe qu'à vous.

PHILOCTETE.

Le cruel, où me reduit-il? quoi, tu oſeras te montrer à l'armée paré de mes dépouilles!

ULYSSE.

Il eſt inutile de parler davantage. Je pars.

PHILOCTETE *à Neoptoleme.*

Généreux fils d'Achille, tu ne me dis rien, & tu me quittes ainſi?

ULYSSE *en s'en allant.*

Suivés-moi, Neoptoleme, & ne détournés pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdroit.

PHILOCTETE *au Chœur.*

Et vous, chers amis, vous m'abandonnerés auſſi? la pitié ne vous touchera pas?

LE CHOEUR, *en montrant Neoptoleme.*

Voilà notre Chef. C'eſt à lui de parler. Ce qu'il vous dira, croyés que nous vous le diſons.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Ulyſſe blâmera ma ſenſibilité. N'importe. Demeurés, vous autres, ſi Philoctete le veut ainſi, tandis que tout s'apprêtera

pour le départ, & que nous ferons nos vœux au Ciel. Peut-être durant cet intervalle, un heureux changement le rendra plus docile à nos raisons. Nous allons au rivage Ulysse & moi. Rendés-vous y promptement, dès que vous serés avertis.

SCENE V.

PHILOCTETE, LE CHOEUR.

PHILOCTETE *à l'entrée de sa grotte.*

STROPHE I. O caverne, ô mon unique azile, jamais je ne te quitterai. Tu m'as servi de demeure: tu seras mon tombeau. O séjour rempli de ma douleur, que vais-je devenir! plus de nourriture, plus d'espoir. Tourbillons impetueux, enlevés-moi dans les airs. Que fais-je sur la terre?

LE CHOEUR.

STROPHE II. Vous êtes l'unique autheur de vos maux. Vous n'avés d'ennemi que Philoctete. Il ne tenoit qu'à vous d'être heureux, & vous préférés votre misere à la Fortune qui vous rit.

PHILOCTETE.

ANTISTR. I. Miserable, dénué de tout secours, il faut donc que j'expire dans cet antre. La douleur & la faim vont me consumer. Je ne percerai plus les Oiseaux de mes traits. Cœur barbare, dont l'artifice me fait périr, que ne puis-je te voir en proye à des maux aussi durables que les miens!

LE CHOEUR.

ANTIS- [illegible] Ce n'est point à l'artifice des hommes, c'est

c'eſt à la volonté ſuprême des Dieux que vous devés attribuer ce que nous avons fait malgré nous. Mettés fin à vos imprécations, & ceſſés de nous haïr.

PHILOCTETE.

Tranquille ſur le rivage, le traître inſulte à mon déſeſpoir. Il eſſaye impunément mon arc & mes fléches. Thréſor qu'il m'a ravi, cheres armes, ſi vous aviés du ſentiment, quelle honte ſeroit-ce pour vous de vous voir paſſer des mains du compagnon d'Hercule, dans celles du plus lâche des hommes! témoins de ſes infames artifices, de ſa honteuſe origine, & de ſes cruels attentats, vous déteſteriés comme moi l'autheur de tous mes maux. STROPHE III.

LE CHOEUR.

Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité & la ſouffrir ſans s'offenſer. Apprenés donc que l'aſſemblée des Grecs a chargé Neoptoleme, de faire ce qu'il a fait, & que c'eſt en faveur de la cauſe commune qu'il a ſuivi les conſeils d'Ulyſſe. STROPHE IV.

PHILOCTETE.

Oiſeaux, qui êtiés ma proye, & vous, hôtes ſauvages de ces rochers, ne fuyés plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayoient. Ma caverne vous eſt livrée. Accourés-y ſans crainte, déchirés-moi, dévorés-moi; je ſerai votre proye à mon tour. Auſſi-bien deviendrois-je bientôt celle de l'indigence. ANTISTR. III.

LE CHOEUR.

Au nom des Dieux, ſi l'hoſpitalité ſainte vous touche, rendés-nous tendreſſe pour ANTISTR. IV.

tendresse, & faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre destin. Quelle fureur de choisir pour ressource la douleur, la misere & le desespoir!

PHILOCTETE.

Amis, vous renouvellés mes maux. Quel plaisir prenés-vous à me tourmenter?

LE CHOEUR.

En quoi, Seigneur?

PHILOCTETE.

Esperés-vous me persuader de retourner vers les Grecs que j'abhorre?

LE CHOEUR.

La raison le veut.

PHILOCTETE.

Laissés-moi donc en ces lieux.

LE CHOEUR.

Il faut vous obéir. Retirons-nous.

PHILOCTETE.

Au nom du grand Jupiter, ne me quittés pas.

LE CHOEUR *feignant de se retirer.*

Apprenés à calmer votre courroux.

PHILOCTETE *avec de grands cris.*

Chers amis, demeurés, je vous en conjure. Ah!

LE CHOEUR.

Quel nouveau sujet vous arrache des cris?

PHILOCTETE.

O destin! ô tourment! mal cruel, comment te supporterai-je désormais. Revenés, amis, revenés.

LE CHOEUR.

Que ferons-nous? vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHI-

PHILOCTETE.

Pardonnés ces cris & cet emportement à l'excès de la douleur.

LE CHOEUR *en revenant.*

Ecoutés donc nos conseils, & suivés-nous.

PHILOCTETE *après un moment de réflexion.*

Je n'en ferai rien. C'est un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraser de ses foudres, je n'en ferai rien. Périsse Ilion, périsse l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grace à vous demander.

LE CHOEUR.

Quoi?

PHILOCTETE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce soit.

LE CHOEUR.

Quel meurtre projettés-vous? ô Ciel!

PHILOCTETE.

Ma mort. La douleur m'y force. Je me couperai le pied, & je me percerai le cœur.

LE CHOEUR.

Quel est votre dessein?

PHILOCTETE.

De rejoindre mon pere.

LE CHOEUR.

Où?

PHILOCTETE.

Aux enfers. Car, helas, il ne vit plus. O Patrie, que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs! ma

mort

mort en eſt le prix. (*Il ſe cache dans ſon antre.*)

LE CHOEUR *à Philoctete.*

Nous ſerions déja partis pour aller au vaiſſeau, ſi nous n'euſſions vû de loin Ulyſſe & Neoptoleme qui reviennent vers nous.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE & NEOPTOLEME, un peu éloignés de Philoctete.

ULYSSE *à Neoptoleme.*

Ne me dirés-vous point enfin quel ſujet vous fait retourner ſi promptement ſur vos pas.

NEOPTOLEME.

Je vais expier un attentat.

ULYSSE.

Il faut que vous le jugiés bien atroce. Mais quel eſt-il?

NEOPTOLEME.

C'eſt d'avoir écouté Ulyſſe & les Grecs.

ULYSSE.

Hé, qu'avés-vous fait d'injuſte?

NEOPTOLEME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYS-

ULYSSE *avec empressement.*

Qui ? ô Ciel ! quel est votre nouveau projet ?

NEOPTOLEME.

Il n'est pas nouveau. Je veux revoir Philoctete, & . . .

ULYSSE.

Et que faire encore ? (*à part.*) Je tremble.

NEOPTOLEME.

Je lui ai ravi ses armes. Je vais les : . :

ULYSSE.

Quoi, les rendre ? Dieux ! que m'annoncés-vous ?

NEOPTOLEME.

C'est contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du Ciel, Neoptoleme, répondés. Parlés-vous tout de bon ?

NEOPTOLEME.

Je pense comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites-vous ?

NEOPTOLEME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore ?

ULYSSE.

C'étoit trop de me l'avoir dit une fois.

NEOPTOLEME.

N'en doutés donc plus. Vous sçavés tout.

ULYSSE.

Je sçai qui s'y opposera.

NEOPTOLEME.

Hé qui, je vous prie, auroit cette témérité ?

ULYS-

ULYSSE.

Toute la Grece, & moi.

NEOPTOLEME.

Certes, je cherche le prudent Ulysse dans ses paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Neoptoleme dans ses actions.

NEOPTOLEME.

Peu m'importe la réputation de politique, pourvû que je satisfasse l'équité.

ULYSSE.

Où est donc l'équité de rendre malgré moi un thrésor que vous ne devés qu'à mes conseils?

NEOPTOLEME.

Vos conseils m'ont fait commettre un crime dont je rougis: je veux le réparer.

ULYSSE.

Et ne craignés-vous point le ressentiment de l'armée?

NEOPTOLEME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la justice.

ULYSSE.

Ce sera donc contre Neoptoleme, & non-plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre.

NEOPTOLEME.

Combattés. J'y consens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu.

NEOPTOLEME.

La mienne est prête. Je n'attens que les Grecs & vous.

ULYSSE.

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée, & sçachés que la peine suivra le crime de près. Adieu. (*Il se retire.*)

NEOPTOLEME *à Ulysse déja parti.*

Vous faites prudemment. Usés-en toujours de même à l'avenir, pour vous garentir de mon courroux. (*Allant vers l'antre.*) O Philoctete, sortés de vôtre grotte.

SCENE II.

NEOPTOLEME, PHILOCTETE, LE CHOEUR.

PHILOCTETE.

Quel bruit ai-je entendu? qui m'appelle? que voulés-vous de moi? pouvés-vous me rendre encore plus malheureux? vous le croyés sans doute, & c'est le dessein qui vous amene.

NEOPTOLEME.

Rassurés-vous, & m'écoutés.

PHILOCTETE.

Je vous ai trop écouté. Vos discours trompeurs m'ont perdu.

NEOPTOLEME.

Croyés au moins mon repentir.

PHILOCTETE.

Ainsi m'avés-vous engagé à vous croire, quand vous m'avés surpris mes armes. Vôtre sincerité feinte cachoit une perfidie.

NEOP-

NEOPTOLEME.

Oubliés-la ; & dites-moi seulement si vous êtes déterminé à demeurer en ces tristes lieux, où si vous daignés nous accompagner.

PHILOCTETE.

Ne m'en parlés plus.

NEOPTOLEME.

Est-ce une résolution inébranlable ?

PHILOCTETE.

Plus inébranlable que je ne puis dire.

NEOPTOLEME.

Mon dessein étoit d'appaiser votre courroux, & de vous persuader, s'il étoit possible. Mais si cela vous offense, je me tais.

PHILOCTETE.

Tu fais bien. Vainement voudrois-tu me séduire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulceré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as fait. Fils indigne du plus généreux pere, tu m'arraches la vie, & tu viens me donner des conseils! ah, puissiés-vous périr tous miserablement, les Atrides, Ulysse, & toi. Voila mes adieux.

NEOPTOLEME.

Plus d'imprécations, plus de haine. Voici vos armes ; recevés-les de ma main.

PHILOCTETE.

Que dis-tu ? quel nouveau piége m'as-tu préparé ?

NEOPTOLEME.

Venés, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des Dieux.

PHILOCTETE.

O agréables paroles ! mais dois-je les croire ? O Ciel !

NEOPTOLEME.

Croyés les effets. Avancés. Ne craignés rien. Reçevés votre arc.

SCENE III.

PHILOCTETE, NEOPTOLEME, ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE *survenant.*

Et moi je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée. J'en atteste les Dieux.

PHILOCTETE *après avoir reçû ses armes de Neoptoleme.*

Est-ce la voix d'Ulysse que j'entends?

ULYSSE.

De lui-même. Le voici. Oui, c'est moi qui malgré le fils d'Achille vous ferai partir pour le siége.

PHILOCTETE *se mettant en situation de lancer une fléche.*

Attends. Cette fléche va punir ton outrage.

NEOPTOLEME *l'arrêtant.*

Ah, Philoctete, qu'allés-vous faire? au nom du Ciel ne lancés pas ce trait.

PHILOCTETE.

Laisse-moi faire, mon fils; laisse-moi percer le traître.

NEOPTOLEME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTETE.

Pourquoi m'empêcher de me venger de mon plus cruel ennemi.

NEOP-

NEOPTOLEME.

* La vengeance feroit honteufe & pour vous & pour moi.

PHILOCTETE.

Qu'avons-nous à ménager avec les Grecs? croyés-moi, les Chefs de l'armée font auffi peu braves en effet, qu'ils paroiffent fiers en paroles.

NEOPTOLEME.

Il eft vrai. Mais enfin je vous ai rendu vos armes. Vous refte-t'il encore contre moi quelque fujet de courroux & de plainte?

PHILOCTETE.

Non, mon fils. Ton grand cœur s'eft dévoîlé. Auffi n'as-tu pas reçû le jour d'un † Sifyphe, mais d'un Héros auffi illuftre chés les morts, qu'il fut célebre parmi nous.

NEOPTOLEME.

Il m'eft doux de voir Philoctete louer Achille; & cet éloge rejaillit fur moi. Mais écoutés, Seigneur, ce que j'ai à vous demander. Il eft des maux qui nous viennent des

* C'eft la même penfée qu'a employée M. CORNEILLE dans *Polieucte*, Celui-ci dit à Pauline au fujet de Severe fon amant qui l'avoit revûë,

Quoi, vous me foupçonnés déja de quelque ombrage!

Et Pauline répond ce beau mot fi applaudi d'un grand Prince:

Je ferois à tous trois un trop fenfible outrage,

Elle parle de fon mari, de Severe, & d'elle. *Polieucte. Ac. II. Sc. IV.*

† Ayeul d'Ulyffe.

des Dieux. Ils sont inévitables. Il faut les supporter. Mais est-on excusable ou digne de pitié, quand on s'en procure volontairement comme vous? votre cœur est aigri, & incapable de conseil. Qu'un ami vous parle, vous prenés feu, & le traités d'ennemi. Je parlerai toutefois, & j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravés-les profondément dans votre cœur, & apprenés d'abord que votre blessure est un coup parti du Ciel, pour avoir approché du serpent dépositaire des thrésors du Temple que vous avés trouvé à Chrysa. N'esperés jamais de guerison, tant que ce soleil vous éclairera, que vous n'alliés à Troye. Votre guerison est reservée aux enfans d'Esculape, comme la prise de Troye à nos efforts communs, & à vos fléches. D'où sçai-je ces merveilles? je vais vous le dire. Le Troyen Helenus, ce Prophete si renommé est prisonnier dans le camp. C'est lui qui nous a développé ce mystere. „ Par ce „ moyen, ajouta-t'il, l'été prochain verra „ finir le destin d'Ilion. Grecs, ôtés-moi „ la vie, si mes Oràcles se trouvent faux". Sur cette assurance devés-vous balancer à vous rendre? quel honneur pour vous d'avoir été le seul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes destinées! goûtés donc le bonheur de revivre, & la gloire de renverser Troye.

PHILOCTETE.

Destins odieux! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre! que ne suis-je habitant des enfers! que ferai-je? puis-je résister à un ennemi si tendre & si généreux? mais quoi, faut-

faut-il ceder? si je le fais, que deviens-je? oserai-je me montrer? qui voir desormais? Astres, témoins des affronts que j'ai reçûs, de quel œil verrés-vous Philoctete avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Ulysse qui m'a trahi! non les outrages que j'ai essuyés ne sont rien en comparaison de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a instruit au crime s'enhardit toujours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue, Neoptoleme: je ne puis comprendre votre conduite. J'attendois de vous, que loin d'aller à Troye vous me détourneriés de cette lâcheté. Quoi, les Grecs vous ont cruellement offensé; ils vous ont dépouillé des armes, de la gloire d'Achille; par un jugement inoui ils ont préféré Ulysse à Ajax; & vous allés les secourir! & vous voulés m'engager à vous suivre! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Reme-ne-moi dans ma patrie; tu me l'as juré. Demeure toi-même à Scyros, & laisse périr ces ingrats. Mets ton honneur & le mien à couvert: tu obligeras doublement Achille & Philoctete; & abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.

NEOPTOLEME.

Votre courroux n'est que trop légitime. Laissons les Grecs & les Atrides. Mais que demandai-je de vous, sinon d'obéïr aux Dieux, & de suivre un ami?

PHILOCTETE.

Moi? qu'irois-je faire au siége? voir les fils d'Atrée jouir des maux qu'ils m'ont causés?

NEOP-

NEOPTOLEME.

Trouver la guerison de ces maux, & revoir non vos ennemis, mais vos liberateurs.

PHILOCTETE.

C'est ce qui me désespere.

NEOPTOLEME.

C'est ce qui sera votre gloire & la mienne.

PHILOCTETE.

Vous offensés les Dieux qui vous écoutent.

NEOPTOLEME.

Je parle pour leurs interêts.

PHILOCTETE.

Ce sont les Atrides que vous servés.

NEOPTOLEME.

C'est Philoctete que je sers.

PHILOCTETE.

Quoi, en me livrant à mes ennemis?

NEOPTOLEME.

Regardés-les d'un autre œil, & soyés moins fier dans le malheur.

PHILOCTETE.

Si je l'ai bien compris, vous voulés me perdre.

NEOPTOLEME.

Vous ne m'avés pas entendu, je prétends vous sauver.

PHILOCTETE.

Les Atrides m'ont rejetté de l'armée, voilà tout ce que je comprens.

NEOPTOLEME.

Oui, mais ils réparent leur faute; ils veulent vous rendre heureux.

PHILOCTETE.

Ce ne sera pas à condition de les voir à Troye.

NEOPTOLEME.

Que voulés-vous que je fasse? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire, & vous laisser languir dans vos maux.

PHILOCTETE.

Laissés-moi mes maux. Ils me sont chers. Acquittés seulement votre promesse. Remenés-moi dans ma patrie. Çà ne différons plus. Oublions Troye & les Grecs. Ils m'ont trop coûté de larmes.

NEOPTOLEME.

Partons, puisque vous le voulés ainsi.

PHILOCTETE *le suivant.*

O parole pleine de charmes!

NEOPTOLEME *s'arrêtant.*

Mais essayés vos forces.

PHILOCTETE.

Elles répondront à mon courage.

NEOPTOLEME *revenant encore.*

Mais comment me justifierai-je auprès des Grecs?

PHILOCTETE.

En les méprisant.

NEOPTOLEME.

Ils ravageront mes Etats.

PHILOCTETE.

Je volerai à votre secours.

NEOPTOLEME.

Avec quelles troupes?

PHILOCTETE.

Avec les fléches d'Hercule. Ces armes & ce bras suffiront pour les faire trembler.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, embarquons-nous. Faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCENE IV.

Les mêmes, HERCULE.

HERCULE *sur un nuage.*

Ne partés pas encore . . . Philoctete, reconnois Hercule. Tu l'entens, tu le vois. C'est pour toi que j'ai quitté la voute azurée, je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, & te marquer un autre chemin. Demeure donc, & m'écoute.

Tu sçais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois jouir. Apprens que tu dois remplir la même destinée. C'est par cette route pénible qu'il te faut arriver à la gloire. Il faut que tu ailles à Troye avec le fils d'Achille. Tu guériras; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée. Tu perceras de mes fléches le fier Paris, autheur de tant de malheurs. Tu renverseras Troye, & tu enverras à Pœan ton pere, sur le Mont Oeta, les dépouilles choisies qui seront le prix de ta bravoure. Tu me réserveras les dons de l'armée, & tu les mettras sur mon tombeau, comme un monument de la victoire dûë à mes fléches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allés donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye.

J'enverrai Esculape pour guerir Philoctete. Car c'est à mes traits que les Destins ont attaché deux fois la prise d'Ilion. Mais quand vous ravagerés ce riche païs, souvenés-vous de respecter la Religion. Jupiter préfére la piété à tout le reste. Le reste meurt; elle ne meurt jamais. Elle nous suit au tombeau; & indépendante de nos destinées, soit que nous vivions ou que nous mourions, elle est immortelle.

PHILOCTETE.

Aimable voix! chere Divinité, que je goûte le plaisir de te revoir enfin après tant d'années! Je t'obéïs, je pars sous tes auspices.

NEOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE *s'en allant aux Cieux.*

Ne différés plus. Le tems vous invite. Le vent est favorable. Adieu.

PHILOCTETE.

Allons, & saluons seulement ces lieux. Adieu, chere grotte, doux azile de ma misere. Adieu, Nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, que j'avois crû ne devoir jamais quitter. Et toi, ô terre de Lemnos, laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appellent les Destins, Hercule, & les Dieux qui l'ont voulu ainsi.

LE CHOEUR.

Réunis désormais, embarquons-nous, & prions les Déesses de la mer de nous accorder un retour fortuné.



REFLEXIONS SUR PHILOCTETE.

L'EFFET de cette Tragédie, auſſi-bien que de la plûpart des anciennes, conſiſte pour le moins autant dans le jeu & la repréſentation, que dans la verſification & les paroles. Toutefois je ne doute pas que la ſimple lecture n'ait fait ſur les Grecs la même impreſſion, que le récit de Philoctete ſur Telemaque dans l'ingénieux * poëme de feu M. de Cambrai. „ Pendant que „ Philoctete avoit raconté ainſi ſes avantu- „ res, dit-il, Telemaque étoit demeuré „ comme ſuſpendu & immobile. Ses yeux „ étoient attachés ſur ce grand homme qui „ parloit. Toutes les paſſions différentes „ qui avoient agité Hercule, Philoctete, „ Ulyſſe, Neoptoleme, paroiſſoient tour „ à tour ſur le viſage naïf de Telemaque, „ à meſure qu'elles étoient repreſentées. „ Dans la ſuite de cette narration quelque- „ fois il s'écrioit, & interrompoit Philoc- „ tete

* Telemaque Liv. XVI.

„ tete ſans y penſer. Quelquefois il parois-
„ ſoit reſveur, comme un homme qui pen-
„ ſe profondément à la ſuite des affaires.
„ Quand Philoctete dépeignoit l'embarras
„ de Neoptoleme, qui ne ſçavoit point
„ diſſimuler, Telemaque paroiſſoit dans le
„ même embarras, & dans ce moment on
„ l'auroit pris pour Neoptoleme".

Telle eſt l'idée que M. de Cambrai avoit de cette piéce, & des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet l'interêt, qui en fait la baſe, n'eſt rien de moins que le renverſement d'un Etat, qui par ſa réſiſtance avoit épuiſé toutes les forces de la Grece, & rebuté vingt Rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctete & des fléches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à ſecourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les autheurs de ſes maux? c'eſt un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a beſoin de ſon bras; & l'on a dû voir que Philoctete n'eſt pas moins infléxible qu'Achille, & que Sophocle n'eſt pas au deſſous d'Homere.

Ulyſſe eſt employé à cette ambaſſade avec Neoptoleme, heureux contraſte, dont Sophocle a tiré toute ſon intrigue. Car Ulyſſe politique juſqu'à la fraude, & Neoptoleme ſincere juſqu'à l'extrême franchiſe en font tout le nœud, tandis que Philoctete défiant & inéxorable élude la ruſe de l'un, & ne ſe rend point à la générofité de l'autre, de ſorte qu'il faut qu'Hercule deſcende du Ciel pour dompter ce cœur féro-

ce,

ce, & pour faire le dénoument. On ne peut nier qu'un pareil noeud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'est moins chargé d'évenemens que cette piece. Il n'y a que sept ou huit situations principales qui sont le grand ressort de plusieurs passions, de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La premiere situation, après l'exposition du Sujet, qui est courte & adroite, c'est celle d'Ulysse qui engage Neoptoleme à tromper Philoctete. On y voit dans tout son jour l'artifice d'un vieux politique, qui met tout en oeuvre pour faire entrer dans ses desseins un jeune Prince que son âge, son grand coeur, & les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice & de ruse. C'est le grand art des Rois, & la grandeur d'ame qu'on voit luter ensemble. Neoptoleme cede enfin au motif de la Gloire, qui est sa passion dominante, & l'endroit foible par où on l'a attaqué. Ce motif & ses remords semblent le justifier.

Pour seconde situation on voit ce Prince aux prises avec Philoctete. Quelle naïveté dans la joye de celui-ci quand il revoit des Grecs! quelle bienséance dans la maniere dont il s'informe de l'armée Troyenne! quel art enfin dans le tour simple & naturel que prend Neoptoleme pour le tromper! Philoctete malgré toute sa défiance ne peut éviter ce piége. Le Grec déguisé qui survient fait la troisiéme situation, & c'est un tour de l'artificieux Ulysse pour précipiter

le départ, dans la crainte de manquer sa proye.

Une autre Scene essentielle consiste dans l'accès subit & imprévû qui retarde le départ de Philoctete. A la vérité cette Scene demande quelque indulgence à des lecteurs François. Ils verroient avec peine un héros malheureux tomber en convulsion sur notre Théatre, & achever par-là de peindre l'extrême misere où il est réduit. Mais il y a bien de la finesse à l'égard des mœurs anciennes, d'avoir imaginé ce moyen pour augmenter le trouble, & pour reculer le dénoument; moyen d'autant plus sûr, qu'il semble renverser l'espoir de Philoctete, & qu'il donne lieu au repentir de Neoptoleme. Car la situation suivante, où paroît tout l'embarras de celui-ci en dépend, & c'est sa pitié qui réveille sa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a surprises. C'en est assés pour la vrai-semblance. Ulysse qui étoit en embuscade survient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'est plus un politique obscur qui se cache pour réussir plus sûrement. La conjoncture veut qu'il se déclare. Il le fait, & parle avec une fermeté digne d'un héros, & en même-tems avec une souplesse d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctete. Mais comme il sçait, dit M. de Cambrai, „qu'il „ne faut attaquer les passions des hommes „pour les réduire à la raison, que quand „elles commencent à s'affoiblir par une

„ espece de lassitude ”, il laisse à Philoctete le tems de la réflexion, & passe tout à coup de la sévérité à la douceur, sans sortir de la dignité.

Philoctete seul avec le Chœur & livré à lui-même, montre un cœur agité comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulysse & de Neoptoleme change tout le Théatre. Car la résolution que prend le fils d'Achille de rendre les fléches déconcerte les mesures du Roi d'Ithaque, & promet au spectateur un nouveau plaisir. Il y a dans cette Scene une chose qui pourroit nous blesser, à sçavoir qu'Ulysse piqué, comme il doit l'être, des paroles & de la conduite de Neoptoleme, ne mette pas l'épée à la main. Mais outre que les Duels n'étoient pas du goût des Anciens, Ulysse par un courroux hors de saison, & qu'il n'auroit pû satisfaire en présence du Chœur, auroit perdu tout le fruit qu'il esperoit de son voyage. J'aime mieux croire qu'il est censé ne pas entendre les dernieres paroles de son collegue, qui sont les seules dont il puisse être légitimement offensé, puisqu'elles lui reprochent sa lâcheté en termes assés clairs.

Enfin la générosité de Neoptoleme, qui en rendant les fléches se voit contraint de céder à Philoctete, & de préférer l'interêt d'un particulier à celui de toute la Grece, fait sans contredit la plus brillante situation. Elle est telle, qu'il faut Hercule même pour vaincre l'obstination in-

domptable de ſon ami. Ulyſſe s'oppoſe à la reſtitution des armes chés Sophocle, & Philoctete veut le percer. Il en eſt empêché par Neoptoleme. Ce trait eſt beau. Mais M. de Cambrai a crû devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il ſuppoſe qu'Ulyſſe fait ſigne à Neoptoleme de rendre les fléches, & que Philoctete dans un premier mouvement de colere ſe met en devoir de tuer ſon ennemi.
„ Pour Ulyſſe, (c'eſt Philoctete qui par-
„ le dans le Telemaque,) il paroiſſoit auſſi
„ tranquille contre mes fléches que con-
„ tre mes injures. Je me ſentis touché de
„ cette intrépidité & de cette patience.
„ J'eus honte d'avoir voulu dans ce pre-
„ mier tranſport me ſervir de mes armes
„ pour tuer celui qui me les avoit fait
„ rendre: mais comme mon reſſentiment
„ n'étoit pas encore appaiſé, j'étois incon-
„ ſolable de devoir mes armes à un hom-
„ me que je haïſſois tant".

Cette idée toute ſpirituelle qu'elle eſt, ne peut s'ajuſter à la piéce de Sophocle. Ulyſſe n'en eſt pas moins brave chés ce Poëte, & Neoptoleme en eſt encore plus généreux. Mais l'un & l'autre auroit démenti ſon caractere, ſi l'on eût ſuppoſé ce que veut l'Autheur du Telemaque. C'étoient deux ambaſſadeurs qui devoient agir différemment, ſuivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

A ſuivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette Tragédie aucun défaut

faut considérable. Tout y est lié, tout y est soûtenu, tout tend directement au but: c'est l'action même telle qu'elle a dû se passer. Mais à en juger par rapport à nous, le trop de simplicité, & le spectacle dominant d'un homme aussi tristement malheureux que Philoctete, ne peuvent nous faire un plaisir aussi vif que les malheurs plus variés & plus brillans de Nicomede dans Corneille.



HIPPOLYTE

TRAGEDIE

D'EURIPIDE.



SUJET
DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

THESE'E onziéme Roi d'Athénes * ayant trempé ses mains dans le sang de Pallas † son parent pour des raisons d'état, se condamna à l'exil d'une année, suivant la loi des Athéniens, & se retira avec Phedre son épouse à Trézene ‡, où il faisoit élever sous les yeux du sage § Pithée, Hippolyte qu'il avoit eû d'une ¶ Amazone. Ce jeune Prince

* Capitale de l'Attique, assés connuë.

† Il etoit issu de Pandion cinquiéme Roi d'Athénes; & il avoit des droits au Thrône.

‡ Ville du Peloponnése dans une langue de terre qui s'avance sur la Mer Egée à l'extrémité de l'Argolide.

§ Pithée descendant de Pelops étoit un Philosophe, un Sage. Il voyoit, dit-on, les choses futures, & les prédisoit.

¶ Theśée de concert avec Hercule combattit les Amazones, & en emmena une en Grece, c'étoit *Hippolyte*, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette Amazone fût Antiope.

Prince uniquement occupé de l'étude de la sagesse & des amusemens de la chasse, ennemi d'ailleurs de l'Amour & de Venus, s'attira l'indignation de cette Déesse. Pour se venger de ses dédains, Venus inspire à Phedre une violente passion pour lui. Phedre tache en vain d'étouffer cet amour naissant. Sa playe se rouvre à Trézene par la vûë d'Hippolyte. Sa Confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme, & pour sauver les jours de sa maîtresse qui veut mourir, elle employe ses efforts à gagner le fils de Thesée. Çelui-ci rejette avec horreur cette affreuse proposition; mais comme on lui avoit extorqué un serment pour l'engager à se taire, content d'un sanglant reproche il garde le silence sur cette avanture. Phedre cependant au desespoir de se voir diffamée, jure la perte d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert son honneur, de l'accuser la premiere dans une lettre, & se donne ensuite la mort. Thesée qui étoit absent revient sur ces entrefaites, & abusé par ce funeste écrit il abandonne son fils sans autre examen à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer trois de ses vœux. Hippolyte de-

vient la victime de la credulité de Thesée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, & détrompe son infortuné pere. Voilà en gros le sujet d'Euripide, & la conduite qu'il a suivie dans cette piéce. Elle fut jouée & couronnée avec un applaudissement universel sous l'Archonte Epameinon, la troisiéme année de la guerre du Peloponnese, & c'est ce qui lui a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Le Poëte avoit alors trente-cinq ans.





PERSONNAGES.

VENUS } Déesses.
DIANE }

THESÉE Roi d'Athénes.

PHEDRE son Epouse, fille de Minos & de Pasiphaé.

HIPPOLYTE fils de Thésée, & de Hippolyté Amazone.

CHOEUR de femmes de Trézene.

* LA CONFIDENTE DE PHEDRE.

Un OFFICIER du Palais.

Autre OFFICIER.

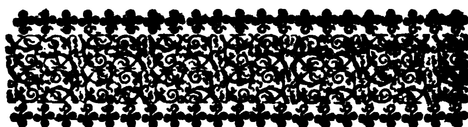
Une FEMME du Palais.

CHASSEURS suivants.

Suite d'HIPPOLYTE, de THESÉE & de PHEDRE.

La Scene est aux portes du Palais de Thésée à Trézene.

* *Gr.* la Nourrice.



HIPPOLYTE TRAGEDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENUS.

SUIS-JE donc cette célebre Venus, si renommée dans les Cieux, & si respectée sur la terre? quoi? je comble d'honneurs ceux qui sont soumis à mon Empire*, je sçai dompter la fierté des rebelles, (car enfin les Dieux ne sont pas insensibles aux hommages des mortels, & l'on

Imitations de RACINE.

* Quels courages Venus n'a-t'elle pas domptés!
RACINE *Act.* I. *Sc.* I.

l'on sentira bientôt la vérité de mes paroles :) cependant le fils de Thesée, ce Prince né d'une Amazone, cet éleve du superbe Pithée *, cet Hippolyte, le dirai-je ? seul de tous les citoyens de Trézene il ose me traiter comme la derniere des Divinités. L'amour & l'hymenée sont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane, qu'il éleve injustement au dessus des autres Déesses, il s'éleve lui-même au dessus des foiblesses humaines : il ne se plaît qu'avec elle ; avec elle il fréquente les forêts, & ne songe qu'à pousser ses chiens sur les animaux effrayés. Couple perfide, je ne te porte point envie. Hé, que pourrois-je t'envier ? mais enfin Hippolyte est criminel à mes yeux : il suffit. Je sçaurai m'en venger aujourd'hui. Tout est préparé depuis long-tems pour ma vengeance. Elle me coutera peu.

Sorti de la maison de Pithée, il arrivoit à Athenes pour être spectateur d'une cérémonie † sacrée. Phedre le vit, (c'est l'épouse

Imitations de RACINE.

* Pourriés-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thesée a subi tant de fois ?
Venus par votre orgueil, si long-tems méprisée
Voudroit-elle à la fin justifier Thesée ?
Act. I. Sc. I.

† La cérémonie dont il est ici question, est celle qu'on faisoit aux fêtes de Cerés, & qu'elle établit elle-même dans l'Attique, comme un gage de sa constante protection, pour y avoir été bien reçüë lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine, que Pluton avoit enlevée.

pouſe de ſon pere,) elle l'aima *. Je fis couler moi-même un violent amour dans le cœur de cette Princeſſe. Embraſée de ces feux avant que d'arriver à Trézene, elle bâtit en mon nom un Temple magnifique. L'abſence d'Hippolyte avoit redoublé ſon amour;* & c'étoit pour s'en guerir qu'elle avoit conſacré cet édifice à Venus. Mais à peine Theſée a-t'il quitté † la terre de Cecrops, toute fumante du ſang des ‡ Pallantides dont il s'étoit ſouillé, à peine a-t'il abordé en ces climats §, pour ſe condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phedre noyée de pleurs & ¶ frappée d'un mal qu'elle

Imitations de RACINE.

* Athénes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vûë,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperduë,
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je ſentis tout mon corps, & tranſir & brûler :
Je reconnus Venus, & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner . . .
Vaines précautions, cruelle deſtinée,
Par mon époux lui-même à Trézene amenée
J'ai reçû l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma bleſſure trop vive auſſi-tôt a ſaigné.

Act. I. Sc. III.

† Athénes eut pour premier Roi Cecrops.
‡ Enfans de Pallas.
§ Coutume ou loi des Grecs aſſés marquée par ce Vers & dans la Tragédie d'Iphigenie en Tauride : car Oreſte après avoir tué ſa mere s'éxile lui-même.
¶ Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire, &c.

Act. I. Sc. I.

le taît, s'est vûë déperir lentement par ce silence même. Non, non, je ne souffrirai pas que cet amour s'éteigne dans son sein. Je ferai découvrir ce mystere à Thesée. Le pere furieux chargera son fils d'horribles imprécations. Neptune s'est engagé à ratifier trois de ses voeux. Ce *Dieu* l'exaucera sans doute, & mon ennemi périra. Je sçai que Phedre m'est fidelle: il n'importe; il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assés chers pour les sauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour sacrifier un perfide. *Mais sortons* de ce Palais. *J'apperçois Hippolyte*; il revient de la chasse. Sa nombreuse suite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane: il chante, & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui; il ignore qu'il a vû son dernier jour. Sortons.

* SCENE II.

HIPPOLYTE, Suite D'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE *chante.*

Suivés, mes amis, suivés-moi, secondés ma voix, & ne cessés de chanter Diane, l'aimable Diane, notre Déesse tutélaire.

Suite D'HIPPOLYTE *en chantant.*

Respectable Divinité, fille de Jupiter & de Latone, vous qui surpassés en beauté toutes

* C'est ici, à proprement parler, que commence la Tragédie, & la premiere Scene n'est qu'un prologue un peu trop détaillé.

toutes les Déesses, qui rehaussent l'éclat des lambris célestes, recevés mes vœux & mes adorations.

HIPPOLYTE.

Recevés les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

(Il cesse de chanter.)

* Je vous offre cette couronne † pour votre statue. Daignés l'accepter de mes mains. J'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'ose conduire ses troupeaux, & que le fer a respectée. L'abeille seule a droit d'y errer au printems; une eau pure l'arrose, & l'aimable pudeur y regne toujours. Elle est ouverte à ceux qui ont puisé la vertu que vous cherissés, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'est à eux qu'il est permis en tout tems d'y cueillir ces aimables fleurs, chose interdite aux profanes. Ainsi, chére Déesse, ne dédaignés pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tissuë. Seul parmi les mortels, c'est à moi qu'est reservé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens, & quoique vous soyés cachée à mes yeux, j'entens votre divine voix. Faites, je vous conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

SCE-

* Ceci est une espece d'allegorie sur les avantages du célibat.

† Peut-être Hippolyte est-il aussi nommé ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ *portant couronne*, à cause de cette Scene.

SCENE III.

Les mêmes, un OFFICIER de la Suite D'HIPPOLYTE.

* L'OFFICIER.

Prince égal aux Dieux, car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserois-je vous donner un conseil salutaire?

HIPPOLYTE.

Parlés, je vous écouterai: autrement je me piquerois en vain de sagesse.

L'OFFICIER.

Sçavés-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes?

HIPPOLYTE.

Quoi? que voulés-vous dire?

L'OFFICIER.

Cette loi, c'est d'éviter le faste, & de ne point chercher à se distinguer du reste des mortels.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ignore pas. C'est à juste titre que l'orgueil est haï.

L'OFFICIER.

Y-a-t'il, à votre avis, de l'agrément à être humain?

HIPPOLYTE.

Beaucoup, sans doute, & l'avantage qu'on retire de l'humanité coute peu.

L'OF-

* Ces sortes d'Officiers étoient de véritables esclaves. ...tient à Hippolyte le même discours que Theramene ...ACINE.

L'OFFICIER.

Pensés-vous que les Dieux adoptent ces maximes comme nous?

HIPPOLYTE.

Qui pourroit en douter? ce sont les hommes qui prennent pour modele la conduite des Dieux.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc ne payés-vous pas le tribut de vos respects à une Déesse...

HIPPOLYTE.

Quelle Déesse? ami, prens garde au nom que tu vas prononcer.

L'OFFICIER.

C'est Venus *. Hé ne préside-t'elle pas aux portes de votre palais?

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'est que timidement & de loin que j'ose la saluer.

L'OFFICIER.

C'est pourtant la Déesse à la mode, & l'objet du culte des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun a ses Dieux & ses amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, si vous pouviés goûter la véritable sagesse!

HIPPOLYTE.

Je hais les Divinités qui ont besoin des ténébres.

L'OF-

* Les statues des Dieux sur les portes & aux avenuës des maisons, marquoient qu'on les choisissoit pour Dieux tutelaires.

L'OFFICIER.

Ah, Seigneur, gardés-vous d'offenser les Dieux.

HIPPOLYTE *à sa suite.*

Allés, mes amis; entrés dans ce palais: préparés un festin: la chasse est un assaisonnement aux mets. Qu'on ait soin de mes coursiers, & qu'après le festin on les attelle à mon char. Je sçaurai les exercer. (*à l'Officier.*) Quant à votre Venus, qu'elle cherche un autre adorateur.

SCENE IV.

L'OFFICIER.

Pour moi, plus sage que ce jeune Prince, (car il ne m'est pas permis de l'imiter, & la sagesse convient à mon état,) ô divine Venus, je me prosterne aux pieds de vos autels. Pardonnés, Déesse, à l'impétuosité de l'âge des paroles peu mesurées; feignés de ne les avoir pas entenduës. Il sied bien aux Dieux d'être plus humains que les hommes.

SCENE V.

CHOEUR *de femmes de Trézene.*

STROPHE I. Il est un rocher d'où coule une fontaine pure. On y plonge les urnes pour y puiser l'eau. Là une de mes * compagnes lavoit dans

* Voilà des mœurs bien étrangeres à notre goût! [illegible] laver elle-même ses vêtemens à la fontaine,

dans le courant du ruisseau des vêtemens de pourpre, qu'elle exposoit ensuite sur le penchant du rocher, aux rayons du soleil. C'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre Reine.

Phedre, me disoit-on, renfermée dans l'interieur de son Palais, & attachée sur un lit de douleurs, a couvert sa tête de voiles legers. Mais helas, qu'apprens-je aujourd'hui! Voici le troisiéme jour qu'elle languit sans nourriture; & atteinte d'un mal qu'on ignore, elle est resoluë de finir sa triste destinée. *ANTIS TR. I.*

Quoi donc, malheureuse Reine, êtes-vous agitée par les fureurs de * Pan, ou d'He- *STROPHE II*

taine, ou du moins s'y entretenir de nouvelles! c'est comme les héros d'Homere, qui se préparoient eux-mêmes de quoi manger. J'avouë qu'il faut quelqu'effort d'esprit pour trouver ces moeurs aussi belles que les nôtres. Je ne m'amuserai point à les relever par leur simplicité, & par l'innocence de ces heureux tems, où la vertu seule, non le luxe, distinguoit les rangs & les personnes. Mais aussi il me paroît juste qu'en blâmant ces coutumes, on ne les déprime pas au préjudice de l'ouvrage du Poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvées. On fait bien grace aux absurdités de la fable, pourquoi pas aux moeurs antiques?

* Pan Dieu des forêts, & Hecate Déesse nocturne, étoient censés inspirer ces craintes, qui dégénéroient en manie, & cela sans doute parce que la solitude des bois, & la sombre horreur des tenebres causent naturellement de l'effroi. Car les Anciens divinisoient les causes naturelles. Du Dieu Pan vient le terme de *Terreur panique*. Quant à Cybele & à ses Prêtres les Corybantes, on sçait que pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter, ils battoient du tambour, & que leurs successeurs en memoire de ce fait, se livroient quelque fois à une fureur qu'ils nommoient sainte, & qu'ils communiquoient par contagion

d'Hecate? des Corybantes, ou de * Cybelle? feriés-vous punie par la Déeffe des chasfeurs pour avoir manqué à lui faire des facrifices? car elle étend fon pouvoir fur la terre, † fur Limné, & fur les flots.

ANTISTR. II. Seriés-vous jaloufe de quelque rivale que Thefée vous auroit préférée en fecret? ne vous feroit-il point arrivé de ‡ Crete votre patrie quelque nouvelle accablante? peut-être eft-ce aux douleurs d'une couche prochaine qu'on doit imputer la langueur mortelle qui femble lier vos fens.

EPODE. Trifte condition que celle des femmes! on diroit que le mal devenu plus fort par leur foibleffe habite toujours avec elles, fur tout dans les douleurs de l'enfantement qui pénétrent jufqu'à l'efprit. Je les ai quelquefois éprouvées. Chafte Diane, dont la main fecourable daigne nous foulager, c'eft alors que j'ai eu recours à vos foins. Oui, toujours invoquée par mes vœux ardens, c'eft alors que votre préfence & celle des autres Divinités ont adouci mes maux.

Mais je vois une femme, qui s'avance, cour-

aux fpectateurs effrayés. C'étoient les Trembleurs & les fanatiques d'alors

* Gr. qui court les montagnes.

† Efpece d'Académie où la jeuneffe de Trézene s'exerçoit au manége, & qui étoit confacrée à Diane Déeffe de la Chaffe. Ce nom *Limné* qui fignifie *marais*, peut faire croire que cette Académie étoit le long d'un marais, ou fur un marais deffeché.

‡ Crete, aujourd'hui Candie, la plus grande Ifle de la mer Egée.

courbée sous le poids des ans. C'est celle qui a allaité Phedre. Elle la conduit hors du Palais. Que vois-je? un nuage sombre obscurcit le visage de la Reine. Qu'un désir curieux me presse de pénétrer ce mystere! quel chagrin a pû flétrir sa beauté!

SCENE VI.

PHEDRE, SA CONFIDENTE, Suite, LE CHOEUR.

LA CONFIDENTE.

O déplorable vie que celle des hommes! ô mal cruel! hé-bien, Madame, que vous faire? que ne faire pas? voici la lumiére du jour que vous avés tant souhaité de revoir. Vous voici hors du Palais, étenduë sur un siége qui vous tient lieu d'un lit importun. Car, helas, vous ne nous parliés que de venir en ces lieux, prête sans doute à retourner bientôt dans votre appartement: je connois vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous désirés est-il présent? il vous ennuye. Est-il absent? il vous paroît plein de charmes *. Comment remplir tant de voeux qui se détruisent l'un l'autre? ah qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui le servent! il n'est chargé que du poids de son mal. Ceux-ci, outre la dou-

Imitations de RACINE.

* Comme on voit tous ses voeux l'un l'autre se détruire! *Act. I. Sc. III.*

douleur de le voir souffrir, sont encore accablés de peines & de travaux. O triste vie que celle des humains! soucis éternels, nul répos; voilà notre appanage. O ténébres, vous nous cachés un bien mille fois plus doux que la vie. Pourquoi donc aimer si éperdument le jour qui nous éclaire? il nous ébloüit par son vain éclat. Helas, c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas; c'est que séduits par * mille fables, nous connoissons peu ce qui se passe dans les Royaumes souterrains.

PHEDRE.

† Qu'on m'éleve un peu, aye. . . qu'on soutienne ma tête languissante. . . ‡ helas, chéres amies, toute ma force m'abandonne, ah. . . soutenés mes bras, vous autres. (*A ses femmes*,) § ce vain ornement me pese sur la tête. Otés-le: laissés flotter les boucles de mes cheveux. Ah!

LA

* Ce Texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'ame, & la vie future, n'ajoutoient point foi aux fables des Poëtes sur ce sujet. Plutarque le dit nettement dans son traité de la maniere de lire les Poëtes. C'est pour la suite de cet Ouvrage que je prie le lecteur d'observer la distinction que faisoit, même le peuple, d'une religion réelle, & d'une religion fabuleuse.

† Voici la nature elle même. Peut-être une peinture si ressemblante nous déplairoit aujourd'hui. Pourquoi?

Imitations de RACINE.

‡ Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne.
Act. I. Sc. III.

§ Que ces vains ornemens, que ces voiles me pésent! *ibid.*

LA CONFIDENTE.

Reprenés vos esprits, Madame. Pourquoi vous agiter ainsi? le repos & la fermeté d'ame rendront vos maux plus légers. Telle est la condition humaine; il faut sçavoir souffrir.

PHEDRE.

* Dieux, que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiser de l'eau pour étancher ma brulante soif! que ne suis-je couchée à l'ombre des forêts dans une prairie émaillée!

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, Madame? songés-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, & que ces discours sans suite découvrent la manie qui saisit votre esprit?

PHEDRE.

Qu'on me conduise sur les montagnes. Partons, allons dans les bois, poursuivons les cerfs à la suite des chiens. Dieux, que ne m'est-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard † de ma chévelure, & de

Imitations de RACINE.

*Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussiére
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriére. *ibid.*

On peut remarquer dans la suite de cette Scene, & dans l'Acte suivant, que M. RACINE n'a pas porté aussi loin qu'Euripide le beau desordre qu'exprime si bien Phedre.

† Grec. ὄρπακα. Ce mot signifie *dard*, le Grec ajoute *Thessalien*, parce que la figure du dard & la maniere de le lancer étoit d'une invention Thessalienne. On ne sçauroit lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tete.

de lancer de ma main le trait rapide sur la tremblante proye!

LA CONFIDENTE.

De quels soucis allés-vous occuper votre pensée, Madame? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chasse? pourquoi désirer si ardemment d'être assise sur les bords d'un ruisseau? n'avés-vous pas proche de vos tours une source féconde pour contenter vos désirs?

PHEDRE.

Déesse de Limné, qui présidés à l'exercice des fougueux Coursiers, que ne suis-je dans la carriére, occupée moi-même à dompter un * cheval plein de feu?

LA CONFIDENTE.

Quel discours vient encore de vous échapper, Princesse? ardente à la chasse vous poursuiviés tout à l'heure les cerfs sur la cime des montagnes; & vous voici présentement dans une carriére où vous domptés un Coursier! ah Madame, il n'est pas difficile d'appercevoir qu'une Divinité ennemie étonne & agite cruellement vos esprits.

PHEDRE.

† Insensée, qu'ai-je fait? où ai-je laissé éga-

* Gr. *Des Chevaux Venitiens.* Les Venitiens ou Henetes étoient des peuples de Paphlagonie, qui après la guerre de Troye s'emparerent, (dit on,) sous la conduite d'Antenor, de cette partie d'Italie, qu'on appelle aujourd'hui *Venise.* Ils excelloient dans le soin d'élever & de dresser les chevaux. Denys le Tyran tiroit de ces peuples, ceux dont il se servoit dans les combats équestres.

Imitations de RACINE.

† Insensée, où suis-je? & qu'ai-je dit?
Où laisse-je égarer mes vœux & mon esprit?

Je

égarer ma raison? je l'ai perduë. Une Divinité barbare me l'a ravie. Ah que je suis malheureuse! (*à sa Confidente*,) approche: remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je. Les larmes tombent malgré-moi de mes yeux: mon visage se couvre de honte & de confusion. . . agréable & cruelle folie! mon erreur m'est chére, & la raison m'importune. Hé-bien, livrons nous à une erreur insensée, & mourons.

LA CONFIDENTE.

Voici votre voile: vous êtes obéïe; que ne puis-je mourir à mon tour! l'experience m'a coûté bien des années; mais enfin je ne le sens que trop, il vaudroit mieux pour le repos des hommes naître peu sensible à l'amitié, que d'en être comme moi la victime. Il seroit plus doux d'être maître d'éguiser ou d'émousser sa sensibilité, que d'en avoir l'ame toute pénétrée: car qu'un seul cœur souffre pour deux autant que je souffre pour elle, c'en est trop. Une douleur telle que la mienne est un fardeau insupportable. On dit bien vrai, que les amitiés humaines traînent après elles plus de soucis que de charmes, & qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop, cette maxime est préférable à celle qu'on lui

Je l'ai perdu; les Dieux m'en ont ravi l'usage;
Oenone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré-moi se remplissent de pleurs.
ibid.

lui oppose, & tout sage sera de mon avis. *



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE couchée, Suite, LA CONFIDENTE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR *à la Confidente de Phedre.*

Fidelle dépositaire des ennuis de la Reine, vous qui l'avés élevée & nourrie de vos mains, vous nous voyés sensibles au mal surprenant qui la consume: mais nous ignorons ce que c'est. Pourrions nous l'apprendre de votre bouche?

LA CONFIDENTE.

Je l'ignore comme vous. J'ai eu beau la presser de me le dire. Elle s'obstine à le taire.

LE CHOEUR.

Quoi? vous n'en sçavés pas même la cause?

LA CONFIDENTE.

Aussi peu que le reste. La Reine me cache tout.

LE

* La Reine voilée & livrée à sa confusion fait cesser la Scene & l'Acte, comme si elle sortoit du Théatre: mais sa présence muette fait dans la suite un effet admirable.

LE CHOEUR.

Qu'elle me paroît affoiblie! que ses attraits sont changés!

LA CONFIDENTE.

Et le moyen qu'ils ne le soient pas. * Trois jours se sont écoulés pour elle sans nourriture.

LE CHOEUR.

Est-ce trouble involontaire? est-ce dessein formé de mourir?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait résolu de se procurer la mort, puisqu'elle s'est mise en tête de ne plus soutenir un reste de vie languissante.

LE CHOEUR.

Vous me surprenés étrangement. Mais cela peut-il plaire à son époux?

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé & de vie.

LE CHOEUR.

Mais quoi? en jettant un régard sur elle, ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire?

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur, Thesée est absent †. Il est bien loin de ces lieux.

LE

* Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture. *ibid.*

† M. RACINE suppose aussi cette absence de Thesée, qui produit un si bel effet: mais il enchérit sur Euripide, en ce qu'il suppose que ce Prince est aux enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, & par là

 il

LE CHOEUR.

Et vous-même, que n'employés-vous la violence, s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, & du trouble de ses esprits.

LA CONFIDENTE.

Helas, j'ai tout tenté sans succès: mais j'y consens, je vais employer tout mon zéle; vous en serés témoins, & vous jugerés de ma tendresse pour ma Souveraine.

SCENE II.

Les mêmes, PHEDRE.

LA CONFIDENTE.

Allons, Princesse, oublions l'une & l'autre le passé. Devenés de votre côté plus traitable; éclaircissés ce front chargé de nuages; quittés un dessein funeste; & s'il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplû, je sçaurai à mon tour changer de langage. Quel est donc votre mal? est-il tel qu'il doive être secret pour d'autres que pour nous? Voici des amies prêtes à vous secourir. Est-il reservé aux disciples d'Esculape? donnés-nous la satisfaction de recourir à leurs consells. . . Vous ne répondés rien. Il n'est point ici question de se taire, Madame. Il faut, ou me répondre, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison. Parlés. . . Quoi? que dites-vous? tournés du moins

il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézene, & qui ranime le fol espoir de Phedre.

moins les yeux vers moi. . . Elle garde un silence glacé. Ah, que je suis à plaindre! Vous le voyés, chéres amies, tous mes efforts sont superflus. Je gagne aussi peu à présent que par le passé. * Mes conseils ne la touchoient point; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en sera pas ainsi, cruelle, votre rigueur inflexible l'emporte sur l'inclémence de la mer: * mourés donc; mais sçachés que si vous abandonnés vos enfans, ils seront chassés de la maison paternelle. J'en atteste cette fiére Amazone qui a eu soin de leur ménager un Maître. Vous souvient-t'il de ce fils de l'étrangere, de ce superbe ennemi de votre sexe, de cet Hippolyte? . . .

PHE-

Imitations de RACINE.

* Vous trahissés enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipités sous un joug rigoureux,
Songés qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'esperance au fils de l'étrangere,
A ce fier ennemi, de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte. . .

PHEDRE.

Ah Dieux!

OENONE.

Ce reproche vous touche.

PHEDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche!

OENONE.

Hé-bien, votre colere éclatte avec raison;
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivés donc. Que l'amour, le devoir vous excite:
&c. *ibid.*

PHEDRE.

Ah!

LA CONFIDENTE.

Je le vois, ce reproche vous pique.

PHEDRE.

Ah! tu me fais mourir. Au nom des Dieux, ne prononce plus desormais ce funeste nom devant moi.

LA CONFIDENTE.

Voyés donc qu'elle est votre conduite. Ce nom vous est odieux; votre haine est juste, & toutefois vous ne voulés pas prendre soin de vos jours pour sauver vos enfans!

PHEDRE.

Je chéris mes enfans, tu peux m'en croire: mais helas, qu'un souci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur!

LA CONFIDENTE.

* Madame, vos innocentes mains ne se sont point baignées dans le sang.

PHEDRE.

Mes mains sont exemptes de crime; que mon cœur ne l'est-il de même!

LA

Imitations de RACINE.

* Quoi, de quelque remords êtes vous déchirée?
Quel crime a pû produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne sont point criminelles,
Plût aux Dieux, que mon cœur fût innocent comme elles!

LA CONFIDENTE.

Auriés-vous joui du plaisir secret de triompher d'un ennemi abattu?

PHEDRE.

Non, c'est une main amie qui m'a perduë malgré elle, & malgré moi.

LA CONFIDENTE.

Thesée vous auroit-il offensée?

PHEDRE.

Ah, puissai-je moi-même ne l'avoir point offensé!

LA CONFIDENTE.

* Quel est donc ce forfait énorme qui vous force de mourir?

PHEDRE.

Laisse moi mon secret. Ce n'est point à cause de toi que je m'obstine à le cacher.

LA CONFIDENTE.

† Non, cruelle, je ne souffrirai pas que vous me le céliés plus long-tems, où bien j'expirerai à vos pieds.

PHEDRE.

‡ Malheureuse, que fais-tu? laisse mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence?

LA

Imitations de RACINE.

* Et quel affreux projet avés-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouventé?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assés, épargne-moi le reste. . . *ibid.*

OENONE.

† Cruelle, quand ma foi vous a-t'elle déçûë, &c. *ibid.*

PHEDRE.

‡ Quel fruit esperes-tu de tant de violence! *ibid.*

LA CONFIDENTE.

Non, vous dis-je. Vous me voyés à vos génoux; je ne me releverai point que vous n'ayés parlé.

PHEDRE.

* Si tu entends mes malheurs, ils retomberont sur toi.

LA CONFIDENTE.

Hé, que peut-il m'arriver de pire, ô Ciel, que d'être privée de vous!

PHEDRE.

† Mourons; je mourrai du moins avec ma gloire, & mon secret.

LA CONFIDENTE.

S'il vous est glorieux de mourir, pourquoi me cacher la cause de votre mort?

PHEDRE.

Si je parle, cette gloire s'évanouit, & je me couvre d'infamie.

LA CONFIDENTE.

Si vous rompés le silence, vous en serés plus estimable à mes yeux.

PHEDRE.

Retire-toi, te dis-je. Au nom des Dieux, cesse de me presser; laisse mes mains.

LA

Imitations de RACINE.

* Tu fremiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Hé, que me dirés-vous, qui ne céde, grands Dieux,
A l'horreur de vous voir expirer sous mes yeux? *ibid.*

† Il y a dans le Grec ὀλῇ peribis. *Tu mourras*, ou *meurs*. Il est évident que Phedre parle ici à elle-même, & non à sa Confidente. Le Scholiaste adopte aussi ce sens, qui vaut mieux que celui-ci. *Tu mourras, si tu m'entends.*

LA CONFIDENTE.

* Je n'en ferai rien, puisque vous me refusés si injustement l'unique prix qu'exige ma fidelité.

PHE-

Imitations de RACINE.

* Reservriés-vous ce prix à ma fidelité? *ibid.*
Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés;
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Delivrés mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux, leve toi.

OENONE.

Parlés; je vous écoute. . . *ibid.*

PHEDRE.

O haine de Venus! ô fatale colere!
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere?

OENONE.

Oublions-les, Madame, & qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir!

PHEDRE.

Ariane ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée?

OENONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puisque Venus le veut, de ce sang déplorable
Je mourrai la derniere & la plus miserable.

OENONE.

Aimés-vous?

PHEDRE.

De l'Amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHE-

PHEDRE.

Hé-bien, tu feras fatisfaite. Je céde à ton importunité. Leve toi.

LA CONFIDENTE.

Parlés; me voilà prête à vous écouter.

PHEDRE.

* O ma mere, ô déplorable mere, de quel amour vous avés brulé!

LA

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...

OENONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

OENONE.

Hippolyte! grands Dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

OENONE.

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace,
O desespoir! ô crime! ô déplorable race! &c. *ibid.*

* Pasiphaé épouse de Minos Roi de Crete. Elle étoit fille du Soleil & d'une Nymphe. Les Poëtes ont feint que Venus irritée de ce que le Soleil avoit découvert aux Dieux l'aventure de cette Déesse avec Mars, inspira un amour fatal à toute la race de Minos. Pasiphaé, disent ils, s'abandonna à un Taureau, de-là vint le Minotaure, moitié homme, & moitié taureau, que Thesée tua dans le Labirinthe. L'histoire authorisée par PLUTARQUE explique la fable, en disant que Pasiphae aima un guerrier nommé Taurus, & que le fruit de leur passion fut un fils qui reunit les deux noms de Taurus & de Minos.

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ses coupables désirs! un taureau... mais pourquoi réveillés-vous ce souvenir, Madame?

PHEDRE.

* O infortunée sœur, épouse de Bacchus...

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous? pourquoi vous animer ainsi contre toute votre race?

PHEDRE.

J'en suis la troisiéme, & je meurs la plus miserable.

LA CONFIDENTE.

Justement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce discours.

PHEDRE.

Je t'ai dit assés la source de mes maux.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux sçavoir.

PHEDRE.

† Que ne peux-tu me prévenir, & dire toi-même ce qu'il faut que je dise!

LA

* Ariadne. Minos pour venger la mort de son fils Androgée, avoit contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes enfans, qu'il enfermoit dans le Labirinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Thesée fut livré comme les autres: mais Ariadne qui l'aimoit le sauva par le moyen d'un fil qui lui servit à sortir du Labirinthe, après avoir tué le monstre. Thesée abandonna sa liberatrice & son amante dans une Isle où Bacchus la vit & l'épousa.

† Voici un endroit fort délicat, que M. RACINE apparemment n'a pas apperçû.

LA CONFIDENTE.

Helas, ſuis-je propheteſſe, pour pénétrer de pareilles obſcurités?

PHEDRE.

Sçais-tu ce que c'eſt qu'une choſe qu'on appelle *aimer*?

LA CONFIDENTE.

Elle a ſes douceurs & ſes amertumes.

PHEDRE.

Hé-bien, j'éprouve l'un & l'autre.

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous? ô Ciel! vous aimés! & qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte! ô Dieux!

PHEDRE.

C'eſt-toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA CONFIDENTE.

Juſte Ciel, qu'entens-je? me voilà perduë. Mes amies, cela eſt-il croyable? non, je ne puis plus ſupporter la lumiere. Jour deteſtable, lumiére odieuſe, je vais vous quitter pour toujours: adieu, ne me comptés plus au nombre des vivans. Quoi? la pureté même eſt entraînée malgré elle vers le crime! Venus eſt-elle donc Déeſſe? non, il faut qu'elle ſoit quelque choſe de plus pour avoir perdu Phedre, ſes enfans, & moi-même avec eux.

LE CHOEUR.

O Ciel! avés-vous entendu ce qu'a dit la Reine? quel mal! quel aveu! que n'ai-je expiré avant que Phedre fût tombée dans cette affreuſe manie! helas, malheureuſe Prin-

Princeſſe, dans quel déluge de maux vous voilà plongée! ô amertume, nourriture ordinaire des mortels! c'eſt fait de vous, ô Reine; vous avés révelé votre honte; de quels jours ce jour fatal va-t'il être ſuivi! quel trouble il va produire dans votre maiſon! car helas, nous le voyons trop, Venus dans ſon courroux s'eſt acharnée à vous perdre. O Princeſſe trop déplorable!

PHEDRE.

Femmes de Trézene, * écoutés-moi pour la derniere fois. Les longues nuits m'ont vûë ſouvent occupée à rechercher la cauſe de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'eſt point en ſuivant la nature que les hommes péchent, me diſois-je à moi-même; car enfin, la droite raiſon eſt un guide qui les éclaire: mais telle eſt notre foibleſſe, charmés du bien que nous connoiſſons tous, nous négligeons de le pratiquer, les uns par lâcheté, d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu; & combien de plaiſirs nous ſéduiſent! les longs entretiens, l'oiſiveté mal ſi attrayant, & la mauvaiſe honte. Je dis la mauvaiſe; car il eſt une ſorte de honte qui ſied. L'autre, cauſe la ruine des maiſons. Si la honte étoit toujours bien placée, un ſeul

* Gr. *Habitantes de cette extrémité de l'Empire de Pelops.* Pelops fils de Tantale Roi de Phrygie paſſa en Elide, épouſa Hippodamie fille d'Oenomaüs Roi d'Elide, & s'empara de ce Royaume, qui fut appellé depuis *Peloponeſe, Iſle de Pelops.* Or Trézene, aujourd'hui *Damala* ou *Pleda*, eſt dans le Peloponeſe, à preſent la Morée, & cette ville étoit frontiere des états de Pelops.

ſeul terme n'exprimeroit pas un vice & une vertu, deux choſes ſi différentes. Heureuſe & ferme dans mes réflexions, je me flattois alors qu'aucun ſouffle empoiſonné ne pourroit corrompre mon cœur. Mais pour conduire votre eſprit par la route que le mien a parcouruë, ſuivés le fil de ma conduite ſecrette. Dés que je ſentis les premiers traits d'un criminel amour, je n'eus d'autre vûë que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai à l'enſevelir dans un ſilence profond. On ſçait aſſés que la langue eſt un dépoſitaire infidelle, qui capable de corriger les penſées d'autrui, ſe procure, en parlant, mille maux. Je me fis enſuite un devoir de me vaincre, & d'être chaſte en dépit de Venus. Enfin mes efforts contre cette puiſſante Divinité devenant inutiles, ma derniere reſſource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un parti ſi héroïque. Hé, que puis-je ſouhaiter de plus juſte que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidelité. Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon ſexe m'en faiſoit aſſés ſentir toute l'horreur. Periſſe à jamais l'épouſe infidelle qui paſſant les bornes de la pudeur, oſa la premiere ſouiller le lit de ſon époux! c'eſt des plus illuſtres maiſons que ce funeſte poiſon s'eſt répandu ſur tout le ſexe; car l'exemple des Grands embellit le crime aux yeux du vulgaire *. Oui, je

Imitations de RACINE.

* Je ſçai mes perfidies
Oenone, & ne ſuis point de ces femmes hardies
Qui

je deteſte celles qui plus chaſtes en paroles qu'en effet, couvrent d'un voîle de vertu leurs égaremens cachés. De quel front, ô Venus, oſent-elles lever les yeux ſur leurs époux? ne craignent-elles point que les ténébres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les expoſent au grand jour, que les voutes & les murs ne prennent la parole pour les accuſer? Voilà, chéres amies, voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne ſera pas dit que j'aye deshonoré mon époux, ni que j'aye couvert de confuſion mes triſtes enfans. Puiſſent-ils plûtôt paroître dans Athénes avec cet éclat & cette liberté que leur donne la vertu de leur mere!

Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes;
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voutes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer
Attendent mon époux pour le déſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre!
La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroi:
Je ne crains que le nom que je laiſſe après moi.
Pour mes triſtes enfans quel affreux héritage!
Le ſang de Jupiter doit enfler leur courage:
Mais quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau,
Le crime d'une mere eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, helas, trop véritable
Un jour ne leur reproche une mere coupable
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

Act. III. Sc. III.

re! un homme, fût-il un héros, est réduit à la condition d'un esclave *, s'il se sent flétri par la tache d'un pere criminel, ou d'une mere coupable. On a raison de le dire, l'honneur solide & fondé sur la vertu est plus précieux que la vie. Le tems armé d'un miroir inévitable décele tôt ou tard les méchans, & c'est pour n'être pas de leur nombre que je meurs aujourd'hui.

LE CHOEUR.

Ciel! que la vertu a de charmes! qu'elle est honorée parmi les mortels!

LA CONFIDENTE.

Je l'avourai, Madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi: mais je reconnois à present la vanité de mes scrupules; & comme vous sçavés, les réflexions sont plus solides que les premieres idées qui luisent à notre esprit. Cet amour dont vous vous plaignés, † qu'a-t'il après tout

AMYOT *traduit ainsi ce passage cité par* PLUTARQUE.

* Qui sent son pere ou sa mere coupable
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eût de sa nature grand.

PLUT. *traité de l'educ. des enfans.*

Imitations de RACINE.

† Vivés, vous n'avés plus de reproche à vous faire;
Votre flamme devient une flamme ordinaire. . .

Act. I. Sc. V.

Hé, repoussés, Madame, une injuste terreur:
Regardés d'un autre œil une excusable erreur,

Vous

tout de si nouveau & de si singulier? c'est l'effet du courroux de Venus. Vous aimés; chose bien étrange! cela ne vous est-il pas commun avec le reste des humains? Quoi! faut-il qu'un frivole amour vous conduise au tombeau? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux! la colere de Venus est un torrent impetueux à qui rien ne resiste. Lui céde-t'on? elle est moins vive: mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensés-vous qu'elle le traite? imperieuse Déesse, elle pénétre sous les eaux & dans les airs. Hé, n'est-elle pas la source de toutes choses? c'est elle qui inspire & qui entretient l'amour dont tous les hommes sont les fruits. Interrogés ceux qui lisent les écrits des Anciens & des Poëtes; ils vous diront que Jupiter brula pour * Semelé; ils vous diront que

Vous aimés. On ne peut vaincre sa destinée:
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'Amour n'a-t'il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle:
Mortelle, subissés le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignés d'un joug imposé dès long tems:
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouventent les cri[illegible]
Ont brulé quelquefois de feux illégitimes.

Act. IV. sur la fin.

* Semelé fille de Cadmus Roi de Thébes. Jupiter l'aima, & elle eut de lui Bacchus. Junon avec sa jalousie ordinaire se déguisa en vieille, dit OVIDE, & pour flatter la vanité de Semelé, elle lui conseilla d'exiger

que l'Aurore * mere de la lumiere, ne dédaigna pas d'enlever aux Cieux Cephale son amant. L'Aurore & Semelé habitent toutefois parmi les Dieux, qui ne cherchent point à les éviter. C'est qu'ils cédent sans doute à leur destinée; & vous foible mortelle vous ne céderiés pas à la votre! ah! il faudroit que vous fussiés née supérieure aux Divinités pour ne pas suivre les mêmes loix. Combien de sages parmi les époux voyant l'opprobre de leur lit font semblant de n'en rien voir? combien de peres dissimulent les jeunes amours de leurs enfans? c'est que la sagesse humaine ne consiste qu'à sauver les dehors; c'est qu'une sévérité outrée n'est point du ressort de notre condition mortelle. Il n'est rien de pur ni de parfait ici bas: les édifices des plus habiles maîtres péchent toujours par quelque endroit. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriés-vous éviter le naufrage? mortelle & sujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuse d'avoir plus de vertu

ger de Jupiter qu'il vint la trouver dans tout l'éclat de sa gloire: il l'exauça malgré lui; il vint armé de foudres, & elle en fut consumée.

* Les amours de cette Déesse sont célebres chés les Poëtes. Elle aima d'abord Tithon, qu'elle changea depuis en Cigale pour le délivrer d'une incommode vieillesse, & peut-être encore plus pour s'en délivrer elle-même: car elle lui devint souvent infidelle par l'amour qu'elle conçût pour Cephale jeune chasseur, époux de Procris, laquelle fut la duppe de sa jalousie, & se fit tuer dans des brossailles par son mari, qui la prit pour une bête fauve. Cephale eut peine à ceder à la passion de l'Aurore. Elle l'enleva aux Cieux suivant EURIPIDE.

vertu que de foibleſſe? ainſi, chere Princeſſe, quittés un funeſte deſſein, & ceſſés d'outrager les Dieux. Hé, n'eſt-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le ſont. Oſés aimer, Madame; tel eſt l'ordre de Venus. Ne ſongés qu'à guerir la playe de votre cœur, quoiqu'il en doive coûter. Il eſt des enchantemens & des paroles propres à calmer les fureurs amoureuſes. Il eſt plus d'un remede à l'amour. Mon zéle ſçaura trouver les plus prompts; & la ſubtilité des hommes ſeroit bien tardive à inventer des reſſources, ſi nous autres femmes n'en trouvions pas *.

LE CHOEUR.

Madame, il faut en convenir, ſes avis ſont

* Cette horrible morale eſt miſe dans la bouche d'une eſclave, à qui le crime fait d'abord horreur; mais qui ſe familiariſe inſenſiblement avec lui pour ſauver les jours de la Reine à quelque prix que ce puiſſe être. M. RACINE n'a pas manqué ce morceau. Il l'a même employé deux fois, l'une avec beaucoup de vrai-ſemblance, ſur le faux bruit de la mort de Theſée; l'autre, d'une maniere un peu plus hardie ſur l'aveu que Phedre fait à Oenone, qu'elle ſe trouve piquée d'avoir une rivale. On a vû ci-deſſus ce morceau tiré de l'Acte IV. Voici une partie du premier, qui eſt à la cinquiéme Scene du premier Acte.

Imitations de RACINE.

Vivés, vous n'avés plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Theſée en expirant vient de rompre les nœuds,
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable
Et vous pouvés le voir ſans vous rendre coupable, &c.

ſont flatteurs & conformes à votre ſituation preſente ; mais dût mon éloge vous paroître plus odieux que ſon diſcours, & plus affligeant pour les interêts de votre cœur, je ne puis m'empêcher de le dire, vos ſentimens ſont plus louables que les ſiens.

PHEDRE.

Et voilà ce qui cauſe le renverſement des familles & des états. Oui, ce ſont les paroles ſéduiſantes. Il n'eſt pas queſtion de nous flatter, il faut nous porter à la gloire.

LA CONFIDENTE.

Que ſert cette fierté, Madame? il ne s'agit pas de faire la vaine: il s'agit de guerir votre cœur. Oui, il ne reſte plus qu'à ſonder celui. . . Croyés-moi, Princeſſe, je n'en viendrois pas à cette extrémité, ſi trop ſenſible aux traits de l'amour vous n'êtiés arrivée au dernier periode de vos malheurs. On ne ſçauroit blâmer mon zéle; & ce n'eſt pas votre paſſion que je ſers, c'eſt votre vie que je veux ſauver.

PHEDRE.

O execrables conſeils! tais-toi, malheureuſe. Ceſſe de m'empoiſonner par tes horribles diſcours.

LA CONFIDENTE.

Ils ſont horribles, je l'avoue; mais ils ſont plus utiles que votre farouche vertu: & eſt-il un crime, pourvû qu'il vous ſauve, qui ne ſoit préférable à cette fiere pudeur qui vous tuë?

PHEDRE.

Puiſque tu conviens que tes conſeils ſont déteſtables, quoi qu'avantageux, au nom des Dieux ne va pas plus loin. Malgré l'amour

mour dont je me sens bruler, je jouis encore de ma gloire & de ma vertu. Si tu réveles mon fatal secret *, je n'en mourrai pas moins, & je mourrai deshonorée.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avés prévû, il ne falloit donc pas aimer: mais suivés la voix de la vertu; j'y consens : du moins accordés-moi une derniere faveur. Il me vient une autre ressource. † J'ai des philtres capables d'appaiser les fureurs de l'amour sans alterer ni la vertu ni la raison, si vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque signe, quelque parole, ou quelque morceau de ses vêtemens pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHE-

* Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable. *Act. I. Sc. III.*

† On entrevoit ici où tend l'adresse de cette malheureuse confidente. Elle a allarmé la vertu de Phedre, en lui proposant de sonder Hippolyte. Pour la rassurer elle lui présente une autre ressource imaginaire qui sert de voile à son véritable dessein. La superstition avoit introduit deux sortes de Philtres chés les Anciens, les uns pour inspirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faisoit sur le Philtre potable ou exterieur, c'est-à-dire sur les drogues préparées quelque signe échappé à la personne aimée, ou bien on prononçoit une parole d'elle, ou enfin l'on y mettoit un morceau de sa robe; on y joignoit de même, ou un signe, ou un morceau des vêtemens de la personne qui aimoit, en disant par exemple, *qu'ainsi Hippolyte aime Phedre*, ou bien qu'ainsi *Phedre n'aime pas Hippolyte*, comme la confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelloit *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'est-à-dire leur inspirer un amour mutuel, ou une mutuelle aversion.

PHEDRE.

* Ce philtre eſt-il exterieur ou potable?

LA CONFIDENTE.

Que vous importe, Madame? ſouffrés qu'on vous ſerve, & n'exigés pas qu'on vous inſtruiſe.

PHEDRE.

Ah! que je crains ta funeſte ſcience!

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'apprehendés-vous?

PHEDRE.

Je tremble, puiſqu'il faut te le dire, que tu n'ailles réveler au fils de Theſée cet execrable myſtere.

LA CONFIDENTE.

Repoſés-vous ſur ma fidelité, Madame; laiſſés-moi gouverner toutes choſes. Et toi, puiſſante Venus, daigne me prêter ton ſecours. Pour le reſte de mes deſſeins, il ſuffira d'en faire part aux amis qui ſont dans le Palais.

* Cette queſtion de Phedre qui paroît une bagatelle, eſt remarquable en ce qu'on voit par-là qu'elle entre en quelque compoſition avec ſa confidente, ſans conſentir toutefois qu'elle révele ſon ſecret à Hippolyte.

SCE-

SCENE III.

LE CHOEUR.

Amour, amour, toi qui fais couler par les yeux ton poison dans les cœurs, toi qui répands une volupté trompeuse dans le sein de ceux que tu blesses de tes traits, garde-toi de paroître à ma vûë armé de tous tes feux. Non il n'est point de foudre ni d'impression des astres comparable aux dards enflammés que lance le fils de Jupiter & de Venus. *STROPHE I.*

Que nous servent les * Hecatombes que noùs offrons à Jupiter & à Phebus, si nous refusons de rendre un culte légitime au fils de Cypris, à ce Tyran des hommes, à ce Dieu tutelaire des Amours, capable seul de perdre & de conduire aux derniers malheurs ceux qu'il frappe dans son courroux. *ANTISTR. I.*

C'est lui qui a perdu † Iole & sa patrie. *STROPHE II.*
Prin-

* *Sacrifices de cent Taureaux.* Il y a encore dans le Grec au lieu de *Jupiter*, &c. *proche le fleuve Alphée*; c'est que ce fleuve du Peloponnese passoit à Olympie, où Jupiter dit *Olympien* avoit un Temple, de même que Phebus avoit le sien à Delphes sous le nom de *Pythien*, à cause du serpent Python qu'il avoit tué.

† Iole étoit fille d'Eurytus Roi d'Oechalie. Son pere la promit en mariage à celui qui remporteroit le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner sa fille, & ce refus irrita tellement Hercule, qu'il ravagea l'Oechalie & enleva la Princesse. Mais cette conquête lui couta la vie: car Dejanire son épouse piquée de jalousie lui envoya la robe de Nessus, présent funeste qui le fit perir.

Princesse heureuse tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuse par les liens de l'hymen. Venus en unissant son sort au fils d'Alcmene, célébra ce triste Hymenée par le carnage & la ruine entiere de l'Oechalie.

ANTISTR. II. * Sacrés murs de Thébes, & vous, malheureuse Dircé, soyés-nous témoins de la colere implacable de Citherée. C'est elle qui environna de flammes, l'amante de Jupiter, la mere de Bacchus, & qui l'écrasa de la foudre aux yeux de son amant. Semblable à une innocente abeille, Venus semble voltiger autour des mortels; mais son souffle empesté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

* Voici encore deux exemples sensibles des malheurs de l'Amour. Ils sont tirés de Thébes. Dircé épousa Lycus Roi de ce païs après qu'il eût répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengerent cruellement leur mere, & firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attacherent par la chevelure aux cornes d'un Taureau furieux. Pour Semelé, qui est l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en disent les Poëtes. EURIPIDE attribuë son malheur à l'amour, & OVIDE à la vanité. L'un & l'autre se concilient aisément, si ce n'est que la vanité est plus durable encore, & plus forte en quelque sorte que l'autre passion.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, LE CHOEUR.

PHEDRE.

Qu'entens-je dans le Palais? ah, je ſuis perduë.

LE CHOEUR.

Quoi, Madame? quel nouveau malheur vous menace?

PHEDRE.

Faites ſilence, vous dis-je. Laiſſés-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHOEUR.

Je vous obéïs. O funeſte préſage!

PHEDRE.

C'en eſt fait. Ah fatal amour, que tu me cauſes de maux!

LE CHOEUR.

Quel déſeſpoir eſt le votre, Madame? d'où viennent ces pleurs? ne puis-je ſçavoir quelle accablante nouvelle vient de vous ſaiſir d'effroi? STROPHE I.

PHEDRE.

Je ſuis perduë. Approchés vous-même des portes du Palais: vous entendrés le ſujet de mes frayeurs. SYST. I.

LE CHOEUR.

Vous êtes à portée de l'entendre, & ce STROPHE II.

 bruit

bruit vous interesse. Parlés; qu'est-il arrivé?

PHEDRE.

STST. II. Le fils de l'Amazone, Hippolyte fait éclatter sa fureur contre l'infidelle dépositaire de mes secrets.

LE CHOEUR.

ANTIS-TR. I. Des voix confuses frappent mon oreille: mais les paroles ne peuvent passer jusqu'à moi. Hé-bien, Madame?

PHEDRE.

ANTI-STS. I. Vous l'entendés maintenant. C'est ce monstre ministre de mes fureurs qui révele l'opprobre de Thesée.

LE CHOEUR.

ANTIS-TR. II. Je ne l'entends que trop. Vous êtes trahie, chere Princesse. Quel conseil vous donnerai-je? l'affreux mystere est échappé. Vous voilà perduë.

PHEDRE.

Ah, Ciel!

LE CHOEUR.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

PHEDRE.

ANTI-STS. II. Cruelle amitié! main barbare, tu m'as trop servie. Falloit-il réveler mes maux pour les guerir?

LE CHOEUR.

Que faire donc? quel remede à des maux qui n'en souffrent point?

PHEDRE.

Je n'en connois qu'un: c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

SCE-

SCENE II.

Les mêmes, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE de PHEDRE.

HIPPOLYTE.

O Terre, ô Soleil, quelle abominable parole ai-je entenduë!

LA CONFIDENTE.

Ah, moderés-vous, cher Hippolyte, gardés qu'on n'entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire, après ce que je viens d'apprendre!

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi, malheureuse; ne porte pas sur moi tes profanes mains.

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, Prince, ne me perdés pas.

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me tairois-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel?

LA CONFIDENTE.

N'importe, il faut l'ensevelir dans l'oubli.

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses?

LA CONFIDENTE.

O mon fils, songés qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

* Ma langue a prononcé le serment; mon cœur l'a désavoué.

LA CONFIDENTE.

Quel fruit vous en reviendra, cher Prince? vous perdrés vos amis.

HIPPOLYTE.

Mes amis! ah je deteste cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

LA CONFIDENTE.

Hé-bien, si c'est une foiblesse, couvrés-la d'un généreux oubli. La foiblesse n'est-elle pas l'appanage de l'humanité?

HIPPOLYTE.

† Puissant Jupiter, pourquoi avés-vous permis qu'on vît paroître sous le Soleil un mal aussi dangereux que le sexe? qu'étoit-il besoin de produire par cette voye notre ra-ce

* Vers célebre par les fréquentes critiques d'ARISTOPHANE, comme on le verra dans la troisiéme Partie de cet Ouvrage.

† Il est visible que cette déclamation d'Hippolyte n'est pas fort galante. Aussi EURIPIDE ne prévoyoit pas que les mœurs de son païs, qui lui paroissoient les plus polies du monde, deviendroient un jour ridicules. Sçavons-nous si par une révolution imperceptible les nôtres n'auront pas le même sort, quand nos Tragédies Françoises auront autant vieilli que les siennes? du reste Hippolyte garde ici son caractere de Philosophe, & Phedre celui de femme, j'ai presque dit d'Esclave; la véritable datte du Genie qui regnoit chés les Grecs lorsque cette piéce fut composée peut seule justifier tout ceci.

ce mortelle? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes, de porter dans vos sacrés parvis l'airain, le fer, & l'or, pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande? n'eussions-nous pas été plus heureux de vivre en liberté dans le sein de nos tranquilles maisons? insensés, nous faisons le contraire, & nous épuisons nos familles pour y introduire cet essain de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes justes plaintes: car d'abord que n'en coûte-t'il pas à un pere, qui a élevé sa fille avec tant de soin, quand il s'agit de s'en délivrer? ce n'est qu'au prix d'une dot considerable qu'il l'établit dans une maison étrangere. Mais que ne souffre pas celui qui lui donne un azile? déplorable époux, il se fait un plaisir d'orner de riches habits & de parures précieuses, une idole méprisable. Il prodigue ses thrésors pour fournir à son luxe. Car telle est l'extrémité où nous réduit une illustre alliance en faveur d'une méchante épouse, qu'il faut toutefois faire semblant d'aimer. En trouve-t'on une raisonnable? les alliés le feront peu: mais enfin on se dédommage d'un mal par une apparence de bien *. Moins à plaindre après tout est l'époux qui n'ayant rien de tout cela, ne voit en sa maison qu'une femme simple & peu spirituelle. Car le comble du malheur, c'est une femme bel esprit.

Me

* Ce qui suit, eû égard à nos idées, sent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureusement employé dans l'école des femmes, que la noblesse de la Tragédie.

Me preservent les Dieux d'une épouse qui sçait plus qu'elle ne doit sçavoir! la Déesse Cypris se plaît sur tout à rendre ingénieuses & subtiles celles qui se piquent de science. Funeste capacité! une femme bornée dans la sphere étroite de son peu de lumieres, est moins sujette à s'écarter des limites d'un devoir rigoureux. Falloit-il du moins qu'une jeune épouse eût des confidentes? non; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, & prévenir par-là des entretiens pernicieux. Mais aujourd'hui les Dames forment dans leur cœur de coupables projets; & les confidentes disposées à servir leurs fureurs, les exposent au jour. C'est ainsi, * miserable, que tu as osé négocier avec moi l'opprobre du lit paternel. Execrable négociation, qui vient de souiller mes oreilles, & que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure. Hé, comment pourrois-je consentir à un crime abominable, moi qui crains d'en être moins pur pour t'avoir entenduë? va, malheureuse, apprends qu'une trop scrupuleuse pieté te sauve aujourd'hui. Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je me fais pour ne rien dire à Thesée. Je me tairai, je l'ai promis: mais je vais m'éxiler de ce profane Palais jusqu'à l'arrivée de mon pere. Alors de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrés Phedre & vous? Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déja que trop connuë.

Puis-

* *A la Confidente de Phedre.*

Puissiés-vous périr l'une & l'autre, comme vous le merités! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe: & qu'on ne me dise pas que ce sont là mes invectives éternelles. Les femmes cessent-elles de les mériter? qu'on leur apprenne, s'il est possible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on souffre que je me déchaîne toujours contr'elles *.

SCENE III.

PHEDRE, SA CONFIDENTE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Triste destinée du sexe! quelle ressource nous reste pour dénouer cette fatale intrigue?

PHEDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre! ô lumiere du jour! où fuir? où cacher ma honte! comment ensevelir un mystere détestable qui a éclaté? qui des Dieux, qui des mortels voudra se rendre complice de l'iniquité pour devenir mon liberateur? mon infortune est donc enfin arrivée à son comble, & je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais!

LE CHOEUR.

Helas! c'en est fait. Triste fruit des artifices

* Il n'est pas étonnant après cela qu'on ait traité EURIPIDE de misanthrope par rapport aux femmes. Il se peint sous le rôle d'Hippolyte.

tifices d'une confidente! Vous voilà perduë sans retour.

PHEDRE.

* O monstre, ô peste dangereuse d'une trop crédule amitié, qu'as-tu fait? daigne Jupiter mon pere t'écraser de ses foudres! ne te l'avois-je pas prédit, malheureuse? ne t'ai-je pas ordonné de cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour un si sanglant affront? tu as parlé, helas, & je meurs perduë d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice aussi lâche. Car enfin n'esperons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son pere; il le déclarera à Pithée. Que de bruits injurieux à ma vertu il va semer par toute la terre! va, puïsses-tu périr, & périsse quiconque disposé comme toi à servir le penchant de ses Souverains, les entraîne au crime malgré eux!

LA CONFIDENTE.

Vous pouvés, Madame, décharger sur moi

Imitations de RACINE.

* Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre execrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de laches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses;
Les poussent au penchant où leur coeur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colére céleste.

Act. IV. sur la fin.

moi votre courroux. Je vois que le dépit qui vous transporte vous met hors de vous-même: cependant, si vous le permettiés, que ne répondrois-je pas à vos imprécations *? Je vous ai élevée, & mon dévoument vous est connu. J'ai cherché un remede à vos maux; loin de les guerir, je les ai aigris: en suis-je plus coupable? ah, si le succès eût répondu à mes vœux, que mon zéle seroit payé d'un tout autre prix! oui, c'est le succès seul qui nous condamne, ou qui nous justifie.

PHEDRE.

Crois-tu qu'il suffise pour t'excuser, cruelle, d'oser encore entrer en lice avec moi après m'avoir perduë?

LA CONFIDENTE.

Il ne s'agit point ici de longs discours. J'ai peché, j'en conviens: mais enfin il en est tems encore; on peut sauver vos jours, Madame.

PHEDRE.

Tai-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils: j'en suis la victime. Garde-toi de reparoître à mes yeux; songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne. (*La Confidente se retire désespérée.*)

Imitations de RACINE.

* Songés-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçûë;
Act. I. Sc. III.

SCENE IV.

PHEDRE, LE CHOEUR.

PHEDRE.

Pour vous, femmes de Trézene, accordés-moi l'unique faveur que j'ose exiger de votre amitié: ne me trahissés-pas.

LE CHOEUR.

Non, j'en jure par Diane, jamais je ne révelerai vos maux.

PHEDRE.

Rassurée par vos sermens, je vais vous dire la ressource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Car je ne puis me résoudre, pour sauver mes tristes jours, à deshonorer la Crete qui m'a vûë naître, & l'époux que j'ai offensé. Chargée d'un crime abominable, je ne reverrai point Thesée.

LE CHOEUR.

Helas, quel remede pire que le mal même, allés-vous employer?

PHEDRE.

Je mourrai: le dessein en est pris. Il ne s'agit plus que de songer * aux apprêts de ma mort.

LE CHOEUR.

Ah, Ciel! que dites-vous!

PHEDRE.

Ce que vous devés me conseiller. En mou-

* Ou bien *au genre de mort que je me donnerai.* Gr. *Comment je mourrai.*

mourant aujourd'hui j'assouvis la rage de l'impitoyable Venus. J'expirerai sous les traits de l'amour: mais cette mort même me vengera, & mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat devenu coupable à son tour apprendra à réprimer la fierté de sa farouche vertu. (*Elle s'en va.*)

SCENE V.

LE CHOEUR.

* Que ne suis-je sur un rocher élevé, & chan- *STROPHE I.*

* Le Chœur remplit ici le Théâtre tandis que Phedre va se donner la mort. Occupé de cette triste idée, il souhaite d'être transformé en oiseau, pour passer dans les endroits que de semblables malheurs ont rendus celebres chés les Poëtes. Telle est la mer Adriatique. Io fille d'Inachus & d'Ismene ayant été aimée de Jupiter fut changée en génisse par son amant, qui vouloit la dérober à la jalouse rage de Junon. Elle se précipita dans la mer, qui fut appellée Ionienne de son nom, & que les Anciens croyoient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de S. Paul à Malte, dont il est parlé au ch. 27. des Actes des Apôtres, que du tems de l'écrivain sacré, on appelloit mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le Chœur parle ensuite du Pô où tomba Phaeton écrasé de la foudre, & sur les bords duquel les sœurs de Phaeton furent changées en peupliers qui distillent des larmes d'ambre. De là il passe aux Isles fortunées, où il place le Jardin des Hesperides, suivant l'idée de quelques Anciens, qui feignoient que l'ambrosie y couloit. C'est pour exprimer leur fertilité. Les Hesperides, selon la fable, étoient filles d'Hesperus frere d'Atlas, & cultivoient un jardin délicieux où croissoient les pommes d'or gardées par un Dragon. Hercule le tua & enleva le thrésor. Le Chœur dit que Neptune refuse

changée en oiseau ! à la faveur de mes aîles je passerois sur la mer Adriatique, & sur les rives du Pô, où les infortunées sœurs de Phaeton répandent des larmes d'ambre.

NTIS-R. I. J'irois aux riches jardins des Hesperides, Nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus le passage libre aux Nautonniers effrayés: car il a pour terme le Ciel soutenu par Atlas. Là coulent toujours du Palais de Jupiter les bien-heureuses sources de l'ambrosie. Là un terrain toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des Dieux.

TRO-HE II. O vaisseau de Crete, qui portâtes sur le sein des flots Phedre notre Souveraine, vous la reçûtes d'une maison fortunée pour la conduire aux fatales délices d'un hymen malheureux. * Car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un pere, ou d'une mere, qu'elle passa dans Athenes. + O port de l'Attique, tu vis attacher à tes bords le cordage de ce triste vaisseau, d'où elle passa dans nos régions.

Ac-

refuse de là le passage aux vaisseaux, parce que suivant son idée le Ciel s'y confond avec l'Ocean. L'Amerique n'étoit pas découverte. Les femmes de Trézene desirent d'être transportées dans un climat si délicieux pour s'éloigner des malheurs dont elles sont témoins.

* Les Grecs, qui étoient fort superstitieux, attribuoient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des peres ou des meres.

† Ce Port étoit *Munichium*, où Phedre aborda en venant de Crete.

Accompagnée de noirs présages, elle a été blessée de la main de Venus. Elle a conçû un amour criminel. Victime enfin de ses malheurs, un nœud cruel va finir ses déplorables jours dans son appartement nuptial. Elle se livre à son barbare Génie, & prête d'éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute sa gloire chés les morts. ANTIS-TR. II.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Une FEMME de PHEDRE, LE CHOEUR.

LA FEMME.

Ah, Ciel! accourés promptement, qui que vous soyés, accourés dans le Palais. La Reine, l'épouse de Thesée, expire par d'indignes nœuds.

LE CHOEUR.

Helas! c'en est donc fait, Phedre n'est plus. Elle termine sa destinée.

LA FEMME.

Ah, portés-lui plûtôt un prompt secours. Où trouverai-je un fer pour couper ce funeste lien? (*La femme de Phedre se retire.*)

SCENE II.

DEUX FEMMES DU CHOEUR.

UNE FEMME DU CHOEUR.

Qu'en pensés-vous, mes Compagnes? est-il à propos que nous entrions?

UNE AUTRE FEMME DU CHOEUR.

Où sont donc ses Officiers? c'est à eux de lui prêter du secours. On est souvent duppe de son trop d'empressement dans les affaires d'autrui.

SCENE III.

UN OFFICIER dans le Palais, LE CHOEUR.

L'OFFICIER *derriere le Théatre.*

Qu'on la couche par terre: qu'on étende ce triste cadavre. Ah, qu'il est douloureux de rendre les derniers devoirs à ses maîtres!

LE CHOEUR.

Pauvre Princesse, elle n'est plus. *Si j'en crois mes oreilles,* * on étend déja son cadavre.

SCE-

* Ce mot, *étendre*, est le terme consacré pour cela. C'étoit-là le premier devoir qu'on rendoit aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettoit dans leur situation naturelle, & c'étoit un point de religion.

SCENE IV.

THESE'E, LE CHOEUR.

THESE'E.

D'où vient, je vous prie, Mesdames, ce bruit confus dans mon Palais? que veulent dire ces cris de femmes éperduës? * je reviens d'un long voyage, & ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes voeux. On ne vient point à ma rencontre pour me recevoir avec joye. Ne seroit-il rien arrivé à Pithée? quoique sa vielleſſe n'ait pas dû me faire esperer pour lui une longue destinée, j'aurois, je l'avoue, un regret sensible de l'avoir perdu.

LE CHOEUR.

Le malheur que vous craignés ne regarde point un vieillard, Seigneur. Réservés vos pleurs pour des personnes plus cheres.

THESE'E.

Dieux! aurois-je perdu mes enfans?

LE CHOEUR.

Ils sont pleins de vie, c'est leur mere qui a péri par le plus triste destin.

THESE'E.

Ah, que m'apprenés-vous? mon épouse est morte! & quel coup me l'a ravie?

LE

Imitations de RACINE.

* Que vois-je! quelle horreur en ces lieux répanduë
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperduë!

Act. III. Sc. V.

LE CHOEUR.

Elle a formé elle-même les nœuds qui ont terminé ses jours.

THESE'E.

Comment? par quelle manie? par quel désespoir?

LE CHOEUR.

Elle n'est plus : * c'est tout ce que je sçai. J'arrivois au Palais pour prendre part à votre infortune.

THESE'E.

Juste Ciel! pourquoi cette couronne sur ma tête, & que m'a servi de consulter l'Oracle? ouvrés vous autres (*à sa suite*,) ouvrés ces portes, que je voye du moins pour la derniere fois le corps d'une épouse dont le destin m'accable. (*On ouvre les portes du Palais, mais on ne voit le corps de Phedre que voilé.*)

LE CHOEUR.

Trop malheureuse Reine, qu'avés-vous fait? quel trouble vous jettés dans votre maison! ô désespoir inoui! ô mort cruelle! Pourquoi vos mains ont-elles attenté sur votre vie? quel malheur en a fixé le cours?

THESE'E.

Ah Ciel! que mon cœur souffre! ô déplorable épouse! ô maux intolerables! ô fortune ennemie, que ton bras s'est appesanti sur ma famille & sur moi! oui, je reconnois la main; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un ocean de maux

* Voilà un mensonge bien formel, & cela pour sauver le serment fait à la Reine, & son honneur.

maux dont je ne pourrai sortir désormais. Non je ne sortirai point de l'abîme où me plonge cette fatale mort. Tirés ce voile. Je veux répaître mes yeux de ce triste spectable. (*On voit le corps de Phedre.*)

Que dois-je te dire à mon retour, épouse infortunée? en quel état je te retrouve en t'abordant? semblable à un oiseau qui s'échappe, tu fuis d'un vol rapide vers le Dieu des morts. Helas, que je suis à plaindre! Dieux, quel crime passé, quelle impieté de mes peres punissés-vous dans Thesée?

LE CHOEUR.

Songés, Seigneur, que cette disgrace ne vous est pas particuliere. Combien d'épouses la mort n'enleve-t'elle pas à leurs époux!

THESÉE.

C'en en fait, ma chere Phedre, privé pour toujours de tes charmes, je veux t'accompagner au tombeau. Oui, je veux m'ensevelir avec toi dans les ténebres épaisses qui vont te couvrir. Ta mort m'est plus funeste qu'à toi-même. Mais, helas, qui m'apprendra quel désespoir t'a fait périr? quoi, personne ne répond! est-ce donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service? ah, malheureux que je suis, je retrouve ma maison remplie de deuil, & pour qui! puis-je le dire? puis-je y penser? helas, je vois mon épouse morte, & mes enfans orphelins....

LE CHOEUR.

Vous nous avés donc abandonnées, ô la meilleure de toutes les femmes qui jouissent

N'en accomplis qu'un, & perds aujourd'hui mon coupable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connoîtrai la sincerité de tes promesses.

LE CHOEUR.

Ah, Seigneur, rétractés promptement un voeu téméraire. Croyés-moi, vous dis-je. Vous connoîtrés, & peut-être trop tard, que cette imprécation vous est échappée sans fondement.

THESE'E.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chassons le traître loin de ces climats. Il sera la victime, ou de Neptune, ou de mon courroux. Oui, ce Dieu sensible à mes priéres les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide exilé de cette terre, & contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie miserable.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

* Au son de votre voix redoutable, je suis accouru, Seigneur. Helas, confus d'ignorer la cause de vos soupirs, ne puis-je la

* Cette Scene de Thesée & d'Hippolyte, ornée du spectacle de Phedre, dont la mort paroît déposer contre ce jeune Prince qui l'ignoroit, est sans contredit plus interessante que celle de M. RACINE, qui est la deuxiéme de l'Acte IV. toute tirée de celle d'EURIPIDE.

la sçavoir de votre bouche? parlés... mais que vois-je! Phedre morte & étenduë à vos pieds! quel étonnement est le mien! je viens de la laisser pleine de vie. Que lui est-il arrivé? comment a-t'elle expiré? * ô mon pere, daignés me dévoiler cet étrange mystere... vous vous taisés; foible ressource dans les maux que le silence! je sçai quelle est la curiosité naturelle d'apprendre les maux d'autrui: mais enfin est-il juste qu'un pere cache sa douleur à ses amis, que dis-je? au fils le plus tendre?

THESE'E.

O vaines recherches des humains! ô mortels si sçavans & si ingenieux à inventer toujours de nouveaux arts, vous à la sagacité de qui rien n'échappe, pourquoi ignorés-vous encore l'art utile d'inspirer la sagesse à ceux qu'elle n'éclaire pas?

HIPPOLYTE.

L'heureux maître que celui qui forceroit les hommes d'être sages! mais, mon pere, ce n'est pas ici le lieu de pénétrer les secrets de la morale. Je crains que votre douleur ne vous trouble.

THE-

Imitations de RACINE.

* Puis-je vous demander quel funeste nuage
Seigneur, a pû troubler votre auguste visage?
N'osés-vous confier ce secret à ma foi?

RAC. *Sc. II. Act. IV.*

THESE'E.

* Que les hommes n'ont-ils une marque sensible pour discerner les cœurs, & pour distinguer les vrais amis d'avec les faux? que n'ont-ils tous du moins une double langue, dont l'une équitable & sincere malgré-eux servît à démentir les impostures de l'autre, pour nous empêcher d'être séduits!

HIPPOLYTE.

† Je l'entrevois, Seigneur, quelqu'un m'a noirci dans votre esprit. Je suis innocent, & je souffre. Non, je ne puis revenir de ma surprise, tant vos discours entrecouppés me saisissent de frayeur!

THESE'E.

Ciel! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain? quel sera le terme de son audace & de sa témerité? si la race mortelle croît toujours en vices, & que les enfans soient pires que leurs peres, il faudra que les Dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyés-vous ce fils perfide qui m'a deshonoré? ce traître est convaincu par la Reine toute morte qu'el-

Imitations de RACINE.

*Faut il que sur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains?
RAC. *Sc. II. Act. IV.*

† Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix. *ibid.*

qu'elle eſt. * Malheureux, après un crime ſi noir, comment oſes-tu te montrer devant moi. Elevé au deſſus des foibleſſes communes, tu n'as, à t'entendre, de commerce qu'avec les Dieux. Ta vertu pure & irréprochable ne s'eſt jamais démentie. Non, non, je ne ſuis point aſſés crédule pour me laiſſer ſurprendre à tes frivoles diſcours. Je reſpecte trop les Dieux, pour penſer qu'ils cheriſſent un méchant tel que toi. † Fais parade maintenant de ta frugalité; abſtiens-toi de la chair des animaux; repais ton eſprit, ſur les traces d'Orphée, d'une vaine fumée de ſcience; & ſous le voîle d'une philoſophie affectée, pratique le ſordide interêt des prétendus ſages. Secte pernicieu-

ſe

Imitations de RACINE.

* Perfide, oſes-tu bien te montrer devant moi;
Monſtre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre, &c. *ibid.*

Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne, &c. *ibid.*

† Il y a ici deux traits de ſatyre, l'un contre les Pythagoriciens, qui s'abſtenoient de manger la chair des animaux, dans l'idée de la metempſicoſe, c'eſt-à-dire de la tranſmigration des ames au corps des bêtes; l'autre contre les Philoſophes de profeſſion qui inondoient Athenes, & qui n'étoient au fonds que de vrais Tartuffes. LUCIEN l'a bien fait voir depuis. Orphée, comme l'on voit, paſſe chés EURIPIDE pour le pere des Philoſophes. Il eſt pourtant vrai-ſemblable que cette raillerie ſur les Philoſophes eſt plus artificieuſe que ſerieuſe. EURIPIDE ami de SOCRATE, & élevé dans le ſein de la Philoſophie, avoit interêt à faire taire ARISTOPHANE & ſes ennemis ſur cet article.

ſe! ah, qu'on ſe défie, ſi l'on m'en croit, de ces ſéducteurs dangereux, qui ſous des paroles flatteuſes, cachent le poiſon d'un cœur pervers & corrompu. * Phedre eſt morte: mais ſa mort ne te ſauvera pas; ceſſe de l'eſperer. Cette mort même acheve de te confondre, miſerable: car quels ſermens, quels diſcours pourroient démentir, pour te juſtifier, cet irrécuſable témoin? (*il montre la lettre ou le corps de Phedre*) diras-tu que le fils de l'étrangere étoit odieux à la Reine. † Ah! il faut qu'elle ait été bien prodigue de ſes jours, ſi par haine pour toi elle a ſacrifié ce qu'elle avoit de plus cher. Peut-être allegueroîs-tu la foibleſſe attachée au ſexe: mais je ſçai trop que la jeuneſſe livrée aux fureurs de l'amour, eſt pire encore que le ſexe. Dans elle l'audace ſeconde la foibleſſe du cœur. Mais que ſert de te confondre par mes diſcours? ce cadavre dépoſe aſſés contre toi. ‡ Sors promptement

Imitations de RACINE.

* Traître tu prétendois qu'en un lâche ſilence
Phedre enſeveliroit ta brutale inſolence.

† C'eſt la penſée de Didon à Enée chés OVIDE. *Heroid.* 7. *S.* 47.

Exerces pretioſa odia & conſtantia magna,
Si dum me careas eſt tibi vile mori.

Votre haine vous coute bien cher, ſi la mort ne vous eſt rien, pourvû que vous m'abandonniés.

‡ Fuis & ſi tu ne veux qu'un chatiment ſoudain
T'ajoute aux ſcelerats qu'a punis cette main,
Prends

ment de cette terre, miserable, je t'interdis les murs * bâtis par Minerve, & tout ce qui obéït à mes loix. Ah ! si Thesée si cruellement outragé par un fils n'étoit pas vengé, † Sinis, ce fameux brigand de Corinthe, pourroit s'élever contre moi, me disputer sa mort, & me reprocher un vain triomphe ; les rochers que la mer vit naître des os de Sciron ne témoigneroient plus à l'Univers que je suis le fléau des méchans.

LE CHOEUR.

Qui des mortels peut-on appeller heureux,

Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied témeraire.
Fuis, dis je, & sans retour précipitant tes pas
De ton horrible aspect purge tous mes Etats,

RAC. Sc. II. Act. IV.

* Athenes.

† Sinis & Sciron étoient deux insignes brigands, dont Thesée délivra la Grece. Le premier habitoit proche de Corinthe. Il faisoit souffrir un supplice cruel à ceux qu'il surprenoit par la ruse, ou qu'il domptoit par la force. Il plioit le trône de deux arbres voisins jusqu'à terre, & y attachoit sa victime, qui étoit déchirée en pieces, lorsque les deux arbres retournoient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avoit un lit fort court, & qu'après y avoir étendu les voyageurs, il leur coupoit l'extrémité des pieds ou des jambes qui excedoit. Thesée lui fit souffrir le même supplice. L'autre voleur (Sciron) demeuroit près de Megare, & précipitoit les passans dans la mer Thésée l'y précipita lui-même à son tour, & ses os, dit la fable, furent changés en rochers. Après la premiere expedition Thesée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avoient été institués par Sisyphe Roi de Corinthe, puis interrompus.

ce Ciel & cette Terre. Ils sçavent, quoi-que vous puissiés dire, qu'il n'est point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne sçai qu'honorer les Dieux & cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni servir le crime, ni exiger qu'on le serve à son tour. Toujours égal envers eux, soit absent, soit présent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Hé, comment voulés-vous que je sois capable de la noirceur que vous m'imputés? mon cœur insensible jusqu'à présent aux traits de Venus, ne connoît l'amour que de nom, & qu'en peinture: encore mes yeux aussi chastes que mon cœur évitent-t'ils les profanes tableaux. Si ma conduite passée ne me justifie pas à vos yeux, c'est à vous de montrer comment il m'a été possible de la démentir, quels attraits souverains dans l'épouse d'un pere auroient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel interêt auroit forcé Hippolyte de trahir Thesée. Hé n'aurois-je pas été le plus insensé de tous les hommes de prétendre par un forfait succéder à un pere vivant? seroit-ce que le sceptre a des charmes pour ceux qui font profession de sagesse? non, non; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux à qui elle peut plaire. On le sçait assés: je n'aime que celle

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur;
Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon cœur,
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane, . .

RAC. Sc. II. Act. IV.

le qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Grece. Content de vivre heureux & tranquille avec de vertueux amis, je ne veux ici que le premier rang après vous. La possession d'une douce félicité, & l'absence des perils attachés au thrône, sont à mon gré un bien plus précieux que le thrône même. Il me reste un mot à vous dire, Seigneur; si Phedre pouvoit déclarer quel je suis, si j'avois à me défendre en sa présence, il ne tiendroit qu'à vous, j'ose en répondre, de trouver quel est le coupable. * Mais enfin pour derniere ressource, j'en atteste Jupiter redoutable aux parjures, & cette terre qui me soutient, loin d'avoir commis le crime dont vous me soupçonnés, je n'en ai eû ni le désir, ni même la pensée. Oui, si je suis coupable, puisse-je expirer dans la honte & dans l'infamie! puisse-je condamné à errer sur la terre, ne trouver ni azile ni retraite! puissent enfin la mer & la terre me refuser un tombeau! quant à la Reine, si la crainte l'a déterminée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore; il ne m'est pas permis d'en dire plus. † Chose étrange? elle passe pour inno-

Imitations de RACINE.

* Hé quoi, de votre erreur rien ne peut vous tirer?
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature. . . *ibid.*

† Vous me parlés toujours d'inceste & d'adultere;
Je me tais; cependant Phedre sort d'une mére,

innocente dans votre esprit, malgré la foiblesse ordinaire à son sexe ; & moi qui vis exempt de toute foiblesse, je parois criminel à vos yeux !

LE CHOEUR à *Hippolyte.*

Vous en avés assés dit, Seigneur. On n'atteste point les Dieux en vain, & votre serment vous absout.

THESE'E.

* Quoi, cet enchanteur se flatteroit de m'éblouir par ses vains prestiges ? & quel fonds puis-je faire sur les sermens d'un traître qui m'a deshonoré ?

HIPPOLYTE.

Le dirai-je, ô mon Pere ? votre procedé me surprend. Hippolyte dans votre situation auroit, sans balancer, plongé le poignard dans le sein d'un fils adultere & incestueux. L'exil est un supplice trop leger pour un si abominable forfait.

THESE'E.

Tu prononces contre toi-même. Mais non : le piége est grossier. La mort que tu t'im-

Phedre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavés trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien. *ibid.*

Cela est bien fort pour un fils qui parle à son pere. Hippolyte est bien plus respectueux chés le Poëte Grec.

Imitation de RACINE.

* Toujours les scelerats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, & m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours. *ibid.*

t'imposes te seroit trop douce. C'est le terme où aspirent les malheureux. Tu mourras d'un supplice plus lent. Exilé de ta patrie, tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangere. Voilà la peine réservée à l'impieté.

HIPPOLYTE.

* Helas! qu'allés-vous faire? vous n'attendrés donc point que le tems dépose en ma faveur? vous m'exilerés?

THESÉE.

Fusses-tu au-de-là de l'Ocean & du mont Atlas, ma haine ne seroit pas satisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi, sans vouloir en croire, ni mes moeurs, ni mes sermens, sans interroger le Sort & les Oracles, enfin sans me convaincre vous me condamnés à ne vous plus revoir!

THESÉE.

Cette lettre n'a pas besoin d'interpréte; voilà mon Oracle, voilà le témoin qui te convainc. † Quant au vol des oiseaux, je récuse ce témoignage trompeur.

HIP-

Imitations de RACINE.

HIPPOLYTE.

*Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivés-vous?

THESÉE.

Fusses-tu par de-là les Colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide. *ibid.*

† On voit par-là ce que pensoient les Anciens eux-mêmes de ces superstitions, sur tout quand il étoit question de justifier ou de condamner quelqu'un, ou enfin d'une affaire interessante. On les employoit rarement.

HIPPOLYTE.

O Dieux, pourquoi me taire plus longtems? je suis innocent, je vous honore, & vous me perdés! mais non; gardons un profond silence. Aussi-bien mes discours ne persuaderoient pas un pere, & mon serment seroit violé sans effet.

THESE'E.

* Ah, jusqu'à quand ta feinte vertu m'irritera-t'elle? sors promptement, sors de ma presence, & de ces climats.

HIPPOLYTE.

† Helas, accablé sous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas? quel ami voudra me donner un azile?

THESE'E.

‡ Ce sera quiconque se plaît à recevoir les adulteres & les complices des méchans.

Hip-

tefois avec respect, & ce n'est qu'au dépit de Thesée qu'on pardonne cette espece d'impieté, comme on le verra à la fin.

Imitations de RACINE.

THESE'E.

* Ah, que ton impudence excite mon courroux! *ibid.*

HIPPOLYTE.

† Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnés.
Quels amis me plaindront si vous m'abandonnés.

THESE'E.

‡ Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur & sans loi,
Dignes de proteger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Hé, n'eſt-ce pas un ſupplice aſſés grand pour moi, ne ſuis-je pas déja trop à plaindre de paroître criminel à vos yeux?

THESE'E.

Tu pleures, perfide; ah, tu devois pleurer, & prévoir les ſuites de ton fatal amour, lorſque tu conçûs l'horrible deſſein d'outrager un pere.

HIPPOLYTE.

O murs, ô Palais, que ne rendés-vous témoignage en faveur de mon innocence! que ne déclarés-vous ſi je ſuis tel que me croit Theſée!

THESE'E.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens, en voilà un, (*il montre Phedre,*) qui tout muet qu'il eſt ne te confond que trop.

HIPPOLYTE.

Ah, que ne puis-je voir un autre moi-même dans la ſituation où je me trouve! que je ſerois touché de ſes malheurs!

THESE'E.

Oui, malheureux, tu en ſerois touché. C'eſt que ta prétenduë équité te porte à t'épargner plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçû le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mere, ô mere infortunée! ô infortuné fils! que je plains le ſort de quiconque, ainſi que moi, a le malheur d'être né fils de l'étrangere!

THESE'E.

* Gardes, qu'on l'arrache de ces lieux. N'avés-vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé?

HIPPOLYTE.

Helas, ce ne sera qu'en pleurant qu'ils oseront porter sur moi leurs mains. Osés me chasser vous-même, si votre cœur est devenu insensible aux cris de l'innocence.

THESE'E.

Oui, traître, je le serai, si tu n'obéïs. Mon cœur est fermé désormais pour toi. (*Il rentre dans le Palais.*)

SCENE VI.

HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

HIPPOLYTE.

Je le vois, l'arrêt est irrévocable. Malheureux que je suis, je sçai la preuve de mon innocence, & je n'ose la réveler! Hébien, ô la plus chere des Divinités que j'adore, ô fille de Latone, ô ma douce consolation, ô la compagne des seuls plaisirs que je me permettois, il faut donc me résoudre à ne plus revoir Athenes.

Mais

Imitations de RACINE.

* Quoi ta rage à mes yeux perd toute retenuë!
Pour la derniere fois ôte-toi de ma vûë.
Sors traître, n'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux. *ibid.*

Mais ce n'est point Athenes ni la terre * d'Erecthée que je regrette. O Trézene, cher objet des amusemens vertueux de mon innocente jeunesse, c'est toi que je quitte à regret. Reçois mes adieux; je te parle pour la derniere fois. Pour vous, amis précieux, qui me fîtes trouver ce séjour si charmant, venés me consoler, conduisés mes pas hors de cette région, & sçachés, quoi qu'en dise mon pere, que vous n'y trouverés jamais un cœur plus vertueux ni plus chaste que le mien.

SCENE VII.

LE CHOEUR *seul.*

Quand je songe qu'il est des Dieux qui nous gouvernent, je vis sans inquiétude; mais quand je jette les yeux sur les fortunes, sur les actions humaines, sur leurs vicissitudes, & sur leurs erreurs éternelles, ma prudence m'abandonne, & mon espérance disparoît. *STROPHE I.*

Daigne le Ciel accorder à mes vœux un bonheur constant, une fortune rangée, un esprit libre de soins, & un nom sans tache, mais aussi sans éclat! qu'avons-nous besoin de plus pour passer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre. *ANTISTR. I.*

Mais

* Erecthée VI Roi d'Athénes. Ce fut sous son regne que Cerés apprit aux Athéniens à semer le bled, & que les Ceremonies & les jeux en l'honneur de cette Déesse furent établis.

TRO-PHE II. Mais helas, nos cœurs ne jouïssent pas de cette heureuse serenité. Tout espoir nous est ravi, depuis que nous avons vû un jeune Prince, l'astre brillant d'Athenes, exilé par l'ordre d'un pere en courroux. O rivage de Trézene, ô forêts, ô montagnes que frequentoit Hippolyte en la compagnie de Diane, vainement vous le redemandés!

NTIS-R. II. O Hippolyte, on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux coursiers dans la carriere de Limné. Votre lut désormais inutile dans la maison paternelle, ne tirera plus de son sein des airs enchanteurs. Les autels de Diane seront sans couronnes, sans fleurs, & ensevelis sous l'herbe. Votre funeste exil enleve aux Nymphes d'alentour le plaisir de se disputer votre cœur. L'espoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

PODE. Pour nous, plus sensibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triste fardeau. Malheureuse Amazone, c'est bien en vain que vous êtes devenuë mere d'un Prince si accompli. Puis-je ne pas éclatter contre les Dieux! helas, divines Graces, vous qui avés l'art de concilier les cœurs, pourquoi souffrés-vous qu'un Prince innocent soit chassé de son Palais, & exilé de sa terre natale?

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Un Officier D'Hippolyte, *deux personnes du* Choeur.

Une personne du Choeur.

Que vois-je ? un Officier d'Hippolyte tout effrayé ! il précipite ſes pas vers le Palais.

L'Officier.

Où pourrai-je trouver Theſée ? daignés me le dire, je vous conjure. Seroit-il en ces lieux ?

Une personne du Choeur.

Le voici lui-même qui ſort.

SCENE II.

Theſe'e, L'Officier, Le Choeur.

L'Officier.

Je viens, Seigneur, vous annoncer une nouvelle qui intereſſe Athénes & tout ce peuple.

Theſe'e.

Que pourroit-ce être ? quel nouveau malheur menace ces deux villes ?

L'Of-

L'OFFICIER.

Disons-le sans détour. Hippolyte ne vit plus; ou du moins à peine lui reste-t'il un souffle de vie.

THESE'E.

Quel coup l'a frappé? sans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura deshonoré comme son pere.

L'OFFICIER.

Son char & vos imprécations, que votre pere Neptune a trop écoutées, ont causé sa perte.

THESE'E.

Juste Ciel! ô favorable Neptune! oui, je reconnois à ce service que tu es véritablement * mon pere. Hé-bien, (*à l'Officier*) raconte moi cette histoire. Comment † Nemesis a-t'elle puni ce fils incestueux?

L'OFFICIER.

Nous étions près du rivage occupés du soin de ses coursiers, & nous fondions en larmes: car déja on nous avoit appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverroit plus ces bords, & qu'il s'en écartoit par l'ordre même d'un pere. Hippolyte arrive aussi-tôt vers nous, & confirme par ses larmes ce triste langage. Il traînoit à sa suite

* C'étoit le Patron d'Athénes, & Thesée institua en son honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avoit institués Hercule en l'honneur de Jupiter. Thesée étoit fils d'Æthra & de Neptune ou d'Egée.

† Déesse de la Vengeance, ou la Justice. Voyés les pensées de M. l'Abbé FRAGUIER sur les imprécations mêmes injustes. Tom. V. de *l'Histoire de l'Acad. des Inscrip. & belles Lettres p. 23.*

ſuite une foule innombrable de jeunes amis touchés de ſa deſtinée. Il ſuſpend enfin ſa douleur. „ Hé pourquoi, dit-il, déplorer „ mon exil? un pere l'ordonne, obéiſſons. „ Qu'on attelle ces courſiers à mon char; „ il n'eſt plus de Trézene pour moi". On accomplit ſes ordres, on s'empreſſe, & ſoudain nous lui amenons ſon char préparé. D'abord * équippé en voyageur, il ſaiſit les rênes attachées au ſiege; puis élevant les mains au Ciel, „ Jupiter, s'écrie-t'il, écra- „ ſe-moi ſi je ſuis coupable: mais quel que „ ſoit le ſort que tu me gardes, ſoit que „ je vive ou que je meure, fais ſentir à mon „ pere, qu'il m'a puni ſans que je l'aye mé- „ rité". A l'inſtant il preſſe ſes courſiers. Nous ſuivons le char, ſans nous écarter beaucoup des rênes, & nous prenons le chemin d'Argos & † d'Epidaure. A peine étions-nous entrés dans le deſert qu'un rivage s'offre à nos yeux vis-à-vis de cette Trézene ‡ & près du Golphe Saronique. En

* Gr. Botté.

† Epidaure ville du Peloponneſe dans l'Argolide ſur le Golphe Saronique, aujourd'hui d'Engia. Il y avoit un Temple celebre dédié à Eſculape Dieu de la medecine.

‡ C'eſt que Trézene s'avance dans la mer, comme on le peut voir ſur les cartes. Comme pluſieurs perſonnes ſeront peut-être bien aiſe de comparer la narration de RACINE avec celle-ci, j'ai crû devoir la mettre ici en entier, plûtôt que les ſimples imitations, qu'on diſcernera aiſément.

Imitations de RACINE.

A peine nous ſortions des portes de Trézene,
Il étoit ſur ſon char. Ses gardes affligés

Imi-

En ce lieu un bruit épouvantable ſort tout à coup du ſein de la terre. Moins terrible eſt la voix même du Souverain des Dieux. Les chevaux dreſſent les crins & les oreilles. Saiſis d'une frayeur mêlée de curioſité nous cherchions la cauſe de ce bruit: mais notre incertitude a duré peu. Nous tournons la vûë ſur le rivage, & là nous voyons s'élever une vague ſi haute, qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron, Corinthe, Epidaure, & le Temple d'Eſculape. Elle s'enfle, touche le Ciel, & s'avance vers les bords, qu'elle couvre d'écume; là en ſe briſant elle creve comme un orage, & laiſſe ſur le ſable un monſtre furieux, Taureau énorme dont les affreux mugiſſemens font retentir tout les lieux d'alentour; ſpectacle ſi effrayant, qu'il nous paroiſſoit au deſſus des regards humains. L'épouvante s'empare auſſi-tôt des courſiers. Le jeune Prince ha-

Imitoient ſon ſilence autour de lui rangés.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes;
Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes.
Ses ſuperbes courſiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéïr à ſa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baiſſée
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri ſorti du fonds des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond en gemiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé,
Des courſiers attentifs le crin s'eſt heriſſé.
Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'eleve à gros bouillons une montagne humide.
L'on-

habile dans l'art de conduire un char, saisit soudain les rênes, les tire à lui, comme un pilote fait le timon, & penche son corps en arriere: mais les chevaux effrayés mordent

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Indomptable Taureau, Dragon impetueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux:
Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit & sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un azile.
Hippolyte lui seul digne fils d'un héros
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule & leur presente une geule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée:
La frayeur les emporte, & sourds à cette fois
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume:
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vû même en ce désordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons perçoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite:
L'essieu crie & se rompt. L'intrepide Hippolyte

dent leur frein, s'emportent, & ne connoissent plus, ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le char. Quand il prenoit la route d'une plaine unie, le monstre se presentoit brusquement devant les chevaux qu'il forçoit de reculer en les remplissant d'effroi.

Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui même il tombe embarrassé.
Excusés ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris:
Il veût les rappeller, & sa voix les effraye:
Ils courent: tout son corps n'est bien-tôt qu'une playe:
De nos cris douloureux la plaine retentit:
Leur fougue impetueuse enfin se rallentit:
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois vos Ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, & sa garde me suit:
De son genereux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints: les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une mourante vie*
Prens soin après ma mort de la triste Aricie,
Cher ami; si mon pere un jour desabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang, & mon ombre plaintive,
Dis lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende. . . à ces mots ce heros expiré
Ne laisse dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

d'effroi. S'ils tournoient vers les rochers, il se glissoit le long du char, pour précipiter leur course. Enfin les roues heurtent contre le roc, le char se brise, & Hippolyte est renversé. On ne voit plus qu'un débris confus de rayons & d'éclats *. Cependant ce malheureux Prince embarrassé dans les rênes, & lié d'une façon que je ne puis exprimer, étoit traîné à travers les rochers qui lui brisoient la tête, & déchiroient son corps. „ Arrêtés, s'écrioit-il, „ d'un ton de voix pitoyable, arrêtés, ô „ coursiers que j'ai nourris avec tant de „ soin, reconnoissés votre maître, & ne „ devenés pas ses bourreaux. O funeste „ imprécation de mon pere ! approchés, „ vous autres, & secourés un fils innocent". Helas, empressés à le faire nous n'attendions pas ses cris. Mais nos pieds trop lents secondoient mal notre zéle. Enfin, débarrassé de ses liens, qu'un heureux hazard avoit rompus, Hippolyte reste étendu par terre, & respirant à peine. A l'instant les chevaux & le monstre ont disparu derriere les montagnes. Pour moi, Seigneur, qui vous fais ce triste récit, je vous suis dévoué, comme à mon maître, & comme à mon Roi; mais j'oserai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me sont tellement connuës, que quand toutes les femmes du monde se donneroient la mort, ainsi que Phedre ; quand elles rempliroient la forêt

d'Ida

* Gr. De l'essieu & des chevilles.

d'Ida de Lettres pareilles à la sienne, je ne pourrois me persuader qu'un tel fils pût être criminel.

LE CHOEUR.

Helas, helas. Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O destin inévitable!

THESE'E.

Je l'avourai, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque sorte de satisfaction. Mais enfin je sens que la pieté envers les Dieux, & la tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se reveillent dans mon coeur. Ainsi sans joye & sans douleur sur cet évenement, je demeure dans l'indifférence.

L'OFFICIER.

Dans l'indifférence! que faire donc de cet infortuné Prince pour satisfaire votre courroux? ah, Seigneur, croyés-moi, cessés de haïr un fils déja trop malheureux.

THESE'E.

Qu'on le transporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher son crime, & achever de le convaincre par son supplice même. (*L'Officier s'en va.*)

SCENE III.

THESE'E, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

C'est vous, Venus, qui rendés les hommes & les Dieux impitoyables; c'est vous, dis-je, & votre cruel fils. Ce Dieu aîlé par-

parcourt en un inſtant la terre & les mers. Par tout éblouiſſant, mais Tyran, il ſe plaît à dompter les cœurs, ſoit des hôtes des forêts, ſoit des habitans de la mer, ſoit de tout ce qui reſpire ſur la terre, & de la race humaine: car tel eſt le vaſte empire ſur qui Venus ſeule étend ſon pouvoir ſouverain.

SCENE IV.

Les mêmes, DIANE.

DIANE.

Fils d'Egée, prêtés l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adreſſer à vous. Malheureux Theſée, quel plaiſir barbare goûtes-tu dans le trouble de ta maiſon? tu as fait mourir injuſtement ton fils. Ton épouſe t'a ſéduit par des diſcours ambigus, & ton malheur eſt certain. Pere inéxorable, que ne peux-tu cacher ta honte dans les enfers, ou changé en oiſeau te dérober à la vûë de ces lieux, qui crient vengeance contre toi. Non, il ne t'eſt plus permis d'habiter avec les hommes juſtes. Ecoute-moi; je vais te faire voir le nœud de ton infortune, & quoique ce ſoit ſans fruit, j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regret. Approche donc, que je te faſſe connoître d'un côté l'innocence d'un fils, & la vertu qu'il emporte au tombeau, de l'autre, les fureurs & les combats de Phedre. Oui, la Reine victime d'une Déeſſe ennemie de Diane, & de quiconque a les

mœurs pures, sentit malgré elle les étincelles d'une coupable flamme. Elle arma sa raison contre l'amour. Sa Confidente a conduit le reste à son insçû. Dépositaire du secret de Phedre, elle va trouver Hippolyte, l'engage au silence par serment, & lui découvre ces détestables feux. Ce Prince frémit à ce discours; & sa vertu, loin d'être ternie, a porté le scrupule, lors même que tu prononçois l'arrêt de sa mort, jusqu'à respecter la foi d'un serment surpris. Pour Phedre, la crainte de voir son secret trahi, lui a dicté cet horrible stratagême, & ces lettres pleines d'impostures, qui ont perdu ton fils, & que tu as malheureusement cruës.

THESE'E.

Ah Ciel!

DIANE.

Ce discours te désespere: mais écoute mes reproches jusqu'au bout, & meurs de dépit. Tu sçais que ton pere Neptune t'avoit accordé l'accomplissement de trois imprécations. Miserable, celle qui devoit tomber sur un ennemi a eû pour objet & pour victime un fils innocent. Ce n'étoit pas pour cet usage que le trop favorable Neptune te prévenoit de ses faveurs. Pour prix de ces bienfaits tu as offensé ton bienfacteur & Diane, toi qui as dédaigné le secours des Oracles, & qui loin de laisser du moins au tems le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance, & lancé d'inévitables imprécations, dont la mort de ton fils est le fruit.

THESE'E.

Déesse, donnés-moi la mort.

DIANE.

Ton crime est indigne de grace; toutefois il en est tems encore, tu peux en obtenir le pardon: car helas, il faut en convenir, c'est Venus dont la colere a ourdi cette fatale trâme, & telle est la loi établie parmi nous; par une complaisance mutuelle un Dieu ne s'oppose point aux desseins d'un autre. Sans le respect dû au Pere des Dieux, sçache que je n'aurois pas vû mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainsi, Thesée, l'ignorance diminuë votre forfait; la feinte lettre d'une épouse qui meurt pour perdre Hippolyte a pû séduire votre esprit; enfin tous ces maux retombent sur vous. Croyés-moi, ma douleur n'est pas moindre; les Dieux prompts à exterminer les méchans & leur race, ne se plaisent point à faire périr les justes.

LE CHOEUR.

Voici ce déplorable Prince qu'on amene. Que sont devenus ses charmes! ses blonds cheveux sont défigurés, & son corps est ensanglanté. O double calamité! ô malheureuse maison, je reconnois à ces traits la main divine qui t'a porté de si funestes coups.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE, suite.

HIPPOLYTE.

O douleur! ô tourment! Ciel! je meurs cruellement déchiré, & par ordre d'un pere. C'en est fait. Ah! . . quelles pointes aiguës me percent la tête! quelles convulsions m'agitent! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de répos. (*On l'étend sur un lit.*) O char, ô coursiers, que j'avois moi-même élevés & nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnés la mort. . . (*à sa suite*) au nom des Dieux, vous autres, prenés garde de renouveller mes blessures. N'augmentés pas mon supplice par vos cruels secours. Ah! quelle main vient de me toucher? qu'on me leve lentement; qu'on m'ôte de la présence d'un pere dont l'erreur m'a perdu. O Jupiter, vous le voyés, cet Hippolyte si distingué par sa pieté & son innocence se voit réservé à une mort certaine! que lui a donc servi d'être humain & vertueux? aye. Mes maux s'aigrissent de nouveau. Laissés-moi; je ne veux d'autre secours que la mort. . . ah, que vous me faites souffrir! qui me donnera un fer pour me percer! que ne puis-je couper la trâme de mes tristes jours! malheureuse imprécation! ô crimes de mes peres, qui ont trempé leurs mains dans le sang! les supplices qui leur étoient dûs n'ont pas

tardé

tardé à se réunir sur un malheureux: mais pourquoi sur un innocent? ah Dieux, que ferai-je? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence passe jusqu'à mon esprit? nuit éternelle, doux sommeil de la mort, viens promptement terminer mes douleurs.

DIANE.

Miserable Hippolyte, en quel état je te revois? ta vertu trop genereuse t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Quelle odeur céleste se fait sentir en ces lieux? elle réjouit mon cœur, tout mourant que je suis. Mon corps même en est soulagé. N'est-ce point la divine Diane que j'entens?

DIANE.

C'est-elle, oui, c'est la Déesse que tu cheris, trop infortuné Prince.

HIPPOLYTE.

O ma Souveraine, voyés quel est mon malheur.

DIANE.

Je ne le vois que trop; & malheureuse d'être immortelle, je gémis de ne pouvoir verser des larmes sur ton sort.

HIPPOLYTE.

Le ministre & le compagnon de vos doux amusemens n'est plus.

DIANE.

Helas, il est trop vrai, puisque vous mourés.

HIPPOLYTE.

Vous ne le verrés plus dompter les coursiers, ni parer vos autels.

DIANE.

Triste effet des intrigues de l'impitoyable Venus!

HIPPOLYTE.

Helas, à quels traits j'ai connu enfin la cruelle Déesse qui me perd!

DIANE.

Elle s'est cruë dédaignée. La pureté de votre cœur a blessé sa fierté.

HIPPOLYTE.

C'est donc elle qui s'est immolé trois victimes en un jour!

DIANE.

Elle n'a épargné ni votre pere, ni Phedre, ni vous.

HIPPOLYTE.

Je suis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un pere!

DIANE.

C'est Venus qui l'a trompé.

HIPPOLYTE.

O pere infortuné!

THESE'E.

Je suis perdu mon fils. La vie m'est insupportable.

HIPPOLYTE.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

THESE'E.

Que n'ai-je subi moi-même la destinée que je te réservois!

HIPPOLYTE.

Funeste faveur de votre pere Neptune!

THESE'E.

Insensé, c'est moi qui l'ai demandée!

HIPPOLYTE.

Que voulés-vous? la colere vous transportoit. Je n'en aurois pas moins été puni.

THESE'E.

Ah, j'étois privé de ma raison. Les Dieux m'en avoient ravi l'usage.

HIPPOLYTE.

Que n'est-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les Dieux!..

DIANE.

Arrêtés, Hippolyte; votre piété vous coute la vie: mais vous ne mourrés pas sans vengeance, & la colere de Venus ne demeurera pas impunie. Cette main sçaura percer de traits le cœur de * son favori. J'ordonne qu'en recompense de votre vertu malheureuse, Trézene vous comble d'honneurs. † On verra long-tems les jeunes filles, avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, & le tribut de leurs larmes. Vous serés le sujet éternel de leurs agréables chansons; & l'amour de Phedre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siecles futurs. Pour vous, Thesée, embrassés

* Elle entend Adonis, que Venus aimoit. Il étoit fils de Cyniras Roi de Chypre, qui avoit eu un commerce inceftueux avec sa fille Myrrha.

† Ceci fait allusion aux coutumes & aux cérémonies de l'ancienne Grece. L'on en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avancera. Ces allusions rendoient les Tragédies anciennes plus interessantes aux spectateurs qui voyoient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies, & de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits interessans pour nous.

sés un fils expirant. Car c'est malgré-vous que vous l'avés condamné. * Peut-on n'être pas criminel quand les Dieux permettent le crime? aimés votre pere, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonne. Votre destinée va finir. Adieu, je me retire. † Il ne m'est pas permis de souiller mes regards de la vûë d'un mort, ou d'être témoin des derniers soupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

HIPPOLYTE.

Recevés mes adieux, chaste Diane, soyés toujours heureuse, & consolés-vous de mon trépas. J'oublie que mon pere m'a condamné, puisque vous l'ordonnés. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas souscrire encore sur ce point.

* Maxime conforme aux sentimens des Anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale si saine quelquefois n'étoit pourtant pas aussi pure que le prétend le P. THOMASSIN.

† On remarquera encore plus d'une fois cette superstition antique. C'étoit se souiller que d'approcher des mourans & des morts. On voiloit même les premiers pour ne les pas voir expirer.

SCENE VI.

THESE'E, HIPPOLYTE, LE CHOEUR, suite.

HIPPOLYTE.

Les ténébres de la mort s'élevent déja sur mes yeux; recevés-moi entre vos bras, ô mon pere, & soutenés-moi.

THESE'E.

Ah, mon fils, mon cher fils, que décidés-vous de votre malheureux pere?

HIPPOLYTE.

J'expire, & déja je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THESE'E.

* Me laisserés-vous en mourant le cœur souillé d'un forfait?

HIPPOLYTE.

Non: je vous absous de ma mort.

THESE'E.

Quoi? vous avés la generosité de me délivrer d'un crime si affreux?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THESE'E.

O fils trop généreux d'un pere trop criminel!

HIP-

* Les payens de l'antiquité se croyoient exposés aux traits de Nemesis, c'est-à-dire de la Déesse vengeresse du crime, si l'innocent qu'ils avoient opprimé ne les délivroit du forfait & de la peine dûë au forfait, en leur pardonnant.

HIPPOLYTE.

Adieu, mon cher pere, pour la derniere fois, adieu.

THESE'E.

O vertu! ô tendresse!

HIPPOLYTE.

Priés les Dieux qu'ils vous donnent des fils qui me ressemblent.

THESE'E.

Ah, ne m'abandonnés-pas. Vivés, Hippolyte, vivés.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie & de force me quitte: J'expire, ô mon pere,* voilés-moi promptement la tête.

THESE'E.

O Athénes, ô peuples de Pallas, quel Prince vous perdés! ô pere encore plus à plaindre!... ah cruelle Venus, que le souvenir de ta vengeance demeurera profondement gravé dans mon cœur!

LE CHOEUR.

Quel deuil inopiné pour les peuples! que de larmes vont couler! non, il n'est point de cœur insensible à la mort d'un Prince qui mérite d'etre pleuré.

* Suivant l'usage dont on vient de parler ci-dessus.

REFLEXIONS
SUR
L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE,
ET SUR LA
PHEDRE
DE RACINE.

MONSIEUR Racine dans sa Phedre a pris une route un peu différente d'Euripide. Car 1o. Pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre Théatre, & dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand Poëte déguise presqu'entierement Hippolyte, & loin de le supposer Philosophe & insensible aux traits de l'amour, comme il l'étoit, il le fait amoureux, & amoureux d'Aricie fille de ce Pallas, que Thesée avoit fait mourir par politique; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la passion de la Reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale.

2o. Il met sur le compte de la confidente de Phedre le dessein d'accuser Hippolyte. Cela

Cela lui a paru trop bas pour une Princesse, suivant nos manières;

Act. III. Sc. III. Moi, *dit-elle*, que j'ose opprimer & noircir l'innocence!

Cependant la chose revient presqu'au même, puisque chés lui Phedre permet & authorise dans l'esprit de Thesée cette horrible accusation.

Ibid. Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi:
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

Et cela sur le principe d'Oenone sa confidente.

Ibid. Le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point notre honneur menacé?
C'est un thresor trop cher pour oser le commettre:
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame, & pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.

Il s'ensuit seulement qu'Euripide fait agir Phedre, moins en Princesse qu'en femme, & que Racine sauve les dehors de l'une, sans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du

Du reste il convient, & il est vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ses piéces. On le reconnoîtra assés par la comparaison. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation aussi-loin qu'il le pouvoit, sur tout quant au désordre de Phedre, qui n'ose dire son secret, & qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a suivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le Poëte Grec a sçû mettre en œuvre avec beaucoup d'art, comme sont les regrets que Thesée témoigne à la mort de Phedre, & la Scene d'Hippolyte mourant.

Je sçai que cette peinture exacte de la nature qui va jusqu'à mettre sous les yeux des spectateurs une Princesse morte, & un Prince défiguré par des blessures, ne seroit pas de notre goût. Aussi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû se conformer à nos idées: mais enfin, je le répéte, & l'on ne sçauroit trop le répéter, il faut se transporter à Athénes, & oublier les mœurs & la maniere de penser de Paris, si l'on veut faire justice aux Anciens.

Une chose bien singuliere, c'est que la Tragédie d'Euripide & celle de Racine roulent entierement sur un point un peu délicat, & qui a paru à bien des personnes éclairées, être un fonds tout à fait défectueux, & même d'une consequence dangereuse pour les mœurs: mais d'un autre côté cet article si scabreux, ce défaut, s'il faut l'appeller ainsi, fait l'ame de l'une & de l'autre piéce, & il y produit tellement ce trouble interessant, & cette agitation ma-

jestueuse de la Tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grace. Quoique j'aye taché d'en démêler la raison au sujet de l'Oedipe, où l'objection a également lieu, je crois devoir ajuster plus au long ma réponse à la Tragédie de Phedre & d'Hippolyte, pour justifier les applaudissemens de la Grece & de la France. Voici donc la question.

Comment présenter de sang froid à des hommes raisonnables, à plus forte raison à des chrêtiens, une personne agitée malgré elle d'un amour non-seulement involontaire, mais qui n'est qu'un pur effet de la colere des Dieux? cela ne paroît-il pas choquer en même tems, & la Divinité devenuë autheur du crime, & la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle? A cela Racine, loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, & sa conformité aux régles d'Aristote. „ Ce sujet a, dit-il, tou- „ tes les qualités qu'Aristote demande dans „ le héros de la Tragédie, & qui sont propres à exciter la compassion & la terreur. „ En effet Phedre n'est, ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle est „ engagée par sa destinée & par la colere „ des Dieux dans une passion illégitime, „ dont elle a horreur toute la premiere. „ Elle fait tous ses efforts pour la surmonter: elle aime mieux se laisser mourir que „ de la déclarer à personne, & lorsqu'elle „ est forcée de la découvrir, elle en parle „ avec une confusion qui fait bien voir que

Préface de Phedre.

„ son crime est plûtôt une punition des „ Dieux, qu'un mouvement de sa vo- „ lonté".

On voit par ces paroles de Racine, que la difficulté subsiste toujours: car enfin cette punition convient-elle, & aux Dieux qui la procurent, & à la personne vertueuse qui en est l'innocente victime? on pourroit dire avec Stiblinus, que tout ceci chés les Anciens mêmes n'étoit qu'une fable allégorique, pour nous montrer que l'oisiveté & la mollesse figurées par Venus sont la cause des honteux égaremens des hommes; mais après tout, l'allégorie péche toujours en elle-même faute de vrai-semblance; & c'est à cette enveloppe que les spectateurs s'arrêtent, comme le lecteur dans les fables d'Esope s'arrête à l'image, aussi-bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il est necessaire de convenir que le systême fabuleux des Anciens admettoit dans leurs Dieux de véritables indécences, pour favoriser leurs propres penchans, & qu'il faisoit un accord monstrueux d'une sorte de fatalité inconcevable, avec un usage tel quel de la droite raison, ensorte que suivant cette double idée, Phedre leur paroissoit coupable & malheureuse; malheureuse de se voir la proye de Venus, coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une passion qu'elle ne devoit songer qu'à éteindre, puisque la Divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoi qu'en dise Racine, de céder à cet amour, ni de se deshonorer par un aveu qui la rendoit plus criminelle. . . . .

Or

Or dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les Dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les fables d'Esope, où les bêtes parlent & agissent comme animaux raisonnables) le lecteur, sans examiner si les Anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le systême de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paroisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangeres; & le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connuë que certains usages étrangers. S'aviseroit-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre répresentât Hippolyte traîné sur la poussiere à la vûë du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, & la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connuë, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on seroit peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des Philosophes de son tems, plûtôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune Prince est moins connu en qualité de Philosophe, qu'en qualité de chasseur.

Sur ce principe, qui me semble vrai, je ne suis plus surpris de l'impression étonnante que Phedre a faite sur les esprits de tous les tems, aussi-bien qu'Oedipe, & je ne vois pas que cela puisse tirer à conséquence pour la morale & la vertu, puisqu'après tout Oedipe & Phedre sont punis, & de leurs fautes véritables, & de leurs crimes involontaires; outre que le spectateur qui s'accommode

mode à la fable pour le ſpectacle, n'eſt pas aſſés peu ſenſé pour en faire la régle de ſes penſées & de ſa conduite. Il faut même que les critiques de Phedre & d'Oedipe ayent fait un effort d'eſprit pour trouver à redire qu'on adoptât un ſyſtême, qui tout faux qu'il eſt, a été reçû dans l'antiquité, & d'où reſultent de ſi grandes beautés.

On ſçait bien que ces deux perſonnages devroient parler & agir autrement, s'ils étoient chrêtiens: mais ce n'eſt pas la queſtion. Il eſt naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été; & pour n'y pas prendre plaiſir, il faut recourir à ſes réflexions, & vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; choſe qui fait le malheur des Tragiques Grecs, que l'on condamne ſouvent avec auſſi peu de raiſon, qu'ils en auroient à nous condamner ſur le même pied s'ils revenoient au monde. Voilà, ſi je ne me trompe, le dénouement de la difficulté propoſée, dénouement conforme au principe ſi ſimple que j'ai taché d'établir, à ſçavoir qu'il faut, pour juger ſainement des ouvrages anciens & modernes, enviſager la nature telle que les autheurs l'ont peinte, c'eſt-à-dire, avec les appanages acceſſoires des idées & des manieres de leur ſiecle, bonnes ou mauvaiſes, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, & que M. Racine a prévenuë avec ſoin; c'eſt qu'on ne ſçait ce que devient la Confidente de Phedre après qu'elle a été chaſſée honteuſement de la préſence de ſa Souveraine. Il eſt croyable qu'elle s'exile ou ſe tue; mais

le Poëte n'en dit mot, & il ne vient pas même à l'esprit de Thesée, quoique très inquiet sur la cause qui a porté son épouse à se donner la mort, d'interroger cette Confidente, ou de demander du moins ce qu'elle est devenuë. Il se contente d'une interrogation vague; & sur le silence glaçant de sa maison réünie autour de lui, il dit, *quoi, personne ne repond? c'est donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service!* puis il en revient aux regrets, sans songer à la Confidente, qui devoit être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne dise, qu'en effet on voit assés que cette femme éperduë & frappée de sa disgrace, comme d'un coup de foudre, s'est éclipsée ou s'est tuée, sur tout après ces effrayantes paroles de Phedre, *tais-toi, j'ai trop écouté tes perfides conseils; j'en suis la victime, garde-toi de reparoître à mes yeux, songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne.* La chose est d'autant plus naturelle, que c'est sur un pareil adieu, que M. Racine suppose qu'Oenone désesperée s'est précipitée dans la mer.

Je ne t'écoute plus, va-t'en monstre exécrable,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer, &c.

Après tout un petit mot dans la piéce d'Euripide n'auroit rien gâté pour lever ce scrupule qui paroît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue de Venus, qui prévient la plûpart des principaux évenemens. C'est le défaut perpetuel d'Euripide, que Sophocle a soigneusement évité.

Aristophane l'a fait sentir dans ses Grenouilles.

Il y a peut-être outre cela quelque chose à redire au Chœur, qui promet à Phedre un secret coupable, & qui laisse mourir Hippolyte faute de révéler la vérité. Il est vrai que ce Chœur est composé de femmes attachées aux interêts de la Reine, & engagées au silence par un serment. Aussi cela ne peut-il s'excuser que sur la délicatesse scrupuleuse des Grecs à l'égard des sermens même témeraires; & Hippolyte en est une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un serment sorti de sa bouche par surprise, & prononcé sans raison. Euripide lui-même, au sujet de cette Tragédie, n'éprouva que trop cette délicatesse de ses spectateurs, puisqu'on voulut, dit * Aristote, & après lui † Ciceron, lui susciter une affaire très sérieuse sur ce vers de son Hippolyte,

Ma langue a prononce le serment: mais mon
cœur l'a désavoué.

Act. III. Sc. II.

Quoique ce même Hippolyte meure plûtôt que de manquer à ce serment. Ce n'est pas que dans la pratique les Grecs en fussent plus

* Arist. Reth. l. 3. c. 15.
† Ciceր. de off. l. 3. §. 29.

plus religieux obſervateurs de leur parole. On ſçait que la foi Grecque a paſſé en proverbe ; mais leur morale étoit ſevere, ſi leurs mœurs ne l'étoient pas, & c'eſt aſſés le train des hommes dans tous les lieux & dans tous les tems.

Autre défaut apparent ou réel du Chœur, ou plûtôt de Phedre par rapport au Chœur. Comment cette Princeſſe, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de ſa flamme à une Confidente qui l'a élevée, peut-elle ſe déterminer à rendre dépoſitaire d'un ſecret ſi délicat, une troupe de femmes qui devoient lui être plus étrangeres que ſa Confidente, & devant qui elle avoit rougi elle-même de laiſſer entrevoir quelques ſignes obſcurs de ſa paſſion? vaincuë par les importunités de ſa nourrice, & prête à mettre en plein jour *l'affreuſe vérité*, comme parle Racine, ne pouvoit-elle pas, ne devoit-elle pas même écarter des témoins incommodes, peut-être malveillans & indiſcrets, (c'étoient des femmes, & elles ne s'épargnent gueres,) des témoins en un mot qui pouvoient plus lui nuire que lui ſervir, & tout au moins inutiles à ſes deſſeins?

On peut répondre qu'il n'eſt pas ſurprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle paſſion, qui ne connoît ni prudence ni bornes, faſſe une action imprudente ſans en conſiderer les dangereuſes ſuites: que Phedre, qui a lutté ſi long-tems contre elle-même, doit aſſés naturellement ceder à la curioſité peu ſuſpecte des femmes de ſa Cour qui plaignent ſes maux, auſſi-bien qu'aux priéres importunes de ſa Confidente:

dente: que son secret semblable à un pesant fardeau lui échape plûtôt qu'elle ne le dit: qu'enfin le trouble où elle est l'empêche de voir qu'elle peut se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour: sa longue résistance, & son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource pour sauver son honneur & sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déja condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paroît si glorieux, qu'elle ne fait point difficulté d'en avouer le motif, & de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire. Son secret déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa Confidente le lui avoit prédit. Enfin elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir, & de mourir vertueuse: raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens; mais ce sont justement celles que la passion long-tems combattuë adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, & que la vertu elle-même se lasse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fonds même d'Euripide, paroissent trop tirées & ne satisfont pas les critiques du Théatre ancien, ils conviendront au moins que par-là le Poëte a diminué avec assés d'adresse le dé-

défaut presque inséparable des Choeurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs principaux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut, & conserver le Choeur: car si ce personnage, à plusieurs têtes, avoit ignoré l'amour de Phedre, il auroit été muet & sans action. Il devenoit inutile, & privoit la Scene d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts si l'on veut; mais outre qu'ils sont plus legers, les partisans outrés des Anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, & ceux qui se déclarent trop par inclination pour les Modernes, remarqueront assés ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns & les autres de relire à ce sujet la Phedre de M. Racine. *Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que* ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modele, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui.

Comme Seneque a traité aussi le même sujet en latin, peut-être ne sera-t'on pas fâché de voir d'un coup d'œil sa maniere d'y procéder; & l'on remarquera que Racine, sans en dire un seul mot, dans sa préface, (ce qui me surprend,) a puisé dans ce Poëte plusieurs belles choses qu'il a sçû rendre encore plus belles, & entr'autres un grand morceau qu'il s'est presque contenté de traduire. Quant au reste, il l'a laissé pour ce qu'il vaut, & il a eû raison.

RE-

REFLEXIONS
SUR
L'HIPPOLYTE DE SENEQUE.

LE premier Acte de Seneque contient trois Scenes. Hippolyte suivi de quantité de chasseurs ouvre le Théatre, & fait le personnage de chasseur en chef: car il distribue ses troupes comme un général d'armée, en leur assignant leurs postes d'une façon tout-à-fait géografique, après quoi il va lui-même prendre le sien. Phedre survient avec sa Confidente, sans qu'on sçache pourquoi. Cette Reine bien différente de celle d'Euripide, commence par exhaler sa passion pour Hippolyte avec la derniere fureur, de maniere que c'est Euripide & Racine renversés. Chés ceux-ci Phedre est dans un embarras continuel, causé par le combat du devoir & d'un amour involontaire, tandis que sa Confidente, qui la voit dessécher & mourir d'un mal qu'elle ignore, fait tous ses efforts pour découvrir ce secret, que la Reine laisse à la fin surprendre. Dans Seneque c'est tout le contraire: Phedre est une emportée qui veut suivre Hippolyte par mer & par terre, dût-elle en être rebutée, dussent son pere & son époux le sçavoir & l'en punir: pour la Confidente c'est une vieille douégne, une prude par crainte plûtôt

tôt que par vertu. Celle-ci tache de ramener sa maîtresse au devoir par les plus fortes raisons; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle cede toutefois & rappelle enfin sa raison. Sur quoi? sur les avis sensés de sa Confidente? point du tout: mais sur une simple priére, & cela sans laisser le moindre intervalle entre des emportemens forcenés, & l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la Confidente effrayée de cette résolution épouse à son tour, & dans le moment, les premiers sentimens de la Reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira flechir Hippolyte, à condition que Phedre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien differente de celle de M. Racine, & plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phedre *jusques dans* ses écarts, & la rappelle sans cesse à la vertu. Le second noue tellement l'intrigue de la Confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la passion de Phedre, qu'à l'insçû de cette Princesse, & contre sa défense expresse.

Le Chœur de Seneque ensuite de tout ce bel entretien dont il avoit été témoin, s'amuse à ennuyer le spectateur en fort beaux vers sur la puissance de l'amour, & comme il voit revenir la vieille Confidente au second Acte, il lui demande tranquillement comment tout se passe, sans s'interesser autrement à toute l'action. La Confidente répond que Phedre est bien malade. On ouvre le Palais & elle paroît à sa toilette,

où

où elle s'habille en amazone en parlant toilette & parures à la façon de Seneque. La Suivante après avoir invoqué Diane voit paroître Hippolyte, & s'enhardit à lui faire sa harangue telle à peu près que celle de Linço au Pastor Fido,

* Deh, Lascia hormai le selve,
Folle Garzon, Lascia le fere, ed ama.

† *Urbem frequenta, civium cœtus cole.*

Quittés, quittés le séjour des forêts, & livrés-vous aux amusemens des villes. Le Prince Philosophe, qui ne sçait pas encore où la Vieille en veut venir, lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne sur le tumulte des villes, morale perdue; il conclut enfin par une violente satyre des femmes, ce qui donne lieu à la Confidente de justifier son sexe, & au Prince de redoubler ses traits de satyre. Enfin Phedre arrive, & fait elle-même à Hippolyte sa déclaration d'amour, qu'on peut lire dans Racine, puisque c'est précisément la même. Ce morceau est assurement très-bien imaginé. Aussi le Poëte François n'a-t'il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette Scene, & d'en traduire une partie, sur tout depuis cet endroit,

* *Il Past. fido Atto I. Sc. I.*
† SENEC. *Hip. Act. II.*

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur.

Regni tenacis Dominus & tacita stygis
Nullam relictos fecit ad superos viam, &c.

jusqu'à cet autre,

Magne, Regnator Deûm, &c.

Dieux, qu'est-ce que j'entens? Madame, oubliés-vous
Que Thesée est mon pere, & qu'il est votre époux?

Sans compter l'offre que fait la Reine à Hippolyte de son sceptre & de ses états; trait inimitable dont M. Racine a formé une Scene entiere, à sçavoir la premiere de l'Acte III. où Phedre dit,

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Oenone: fais briller la couronne à ses yeux,
Qu'il mette sur son front le sacré diadême:
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même, *&c.*

Pour revenir à Seneque, Hippolyte en fuyant laisse son épée entre les mains de Phedre, qui veut s'en percer, (chose contre les mœurs des Grecs, qui n'étoient armés qu'en voyage ou à la guerre,) & la Confidente en prend occasion d'engager Phedre à se tirer d'intrigue, en accusant le Prince. Le Chœur ferme cet Acte par des louan-

louanges assés froides, des graces & du procedé d'Hippolyte.

Thesée arrive à l'Acte troisiéme, & se félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fabuleux au royaume de Pluton. La Confidente de Phedre accourt toute éperduë pour annoncer au Roi que son épouse veut se donner la mort. *Quoi*, dit Thesée, *son époux revient, & elle veut mourir ! c'est cela même*, (*répond-t-on*,) *qui accélere sa mort*. Réponse assés singuliere, comme l'on voit. Le Palais s'ouvre incontinent, & la Reine paroît une épée à la main dans l'attitude d'une femme désesperée. Elle demande à son époux la permission de mourir : il la refuse. Elle persiste à cacher la cause de son désespoir. Mais Thesée veut extorquer par les tourmens la vérité, de la bouche de la Suivante; ce qui détermine Phedre à parler & à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide & à Seneque, (quoiqu'ils ne soient que dans le dernier,) *vim corpus tulit*. Euripide en a usé bien autrement, & Racine encore mieux, eû égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Thesée la honte de se voir déshonoré; & celui-là par le moyen d'une lettre supposée, dont même on ne sçait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros : mais Seneque le fait rougir aux yeux des spectateurs par une imposture qui passe pour une confession en face, & qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me souvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le Roman de la Prin-

cesse de Cleves un aveu bien différent qu'elle fait à son époux ; c'est d'avoir eû à prévenir plûtôt qu'à étouffer des soupirs qui n'auroient pas été pour lui.

Thesée étonné, (comme on peut croire,) veut sçavoir quel est celui qui l'a outragé. Phedre lui montre l'épée fatale, qu'il ne reconnoît que trop bien : puis elle le laisse écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourroit trouver belles si elles ne sentoient le déclamateur, & si elles étoient mieux placées, ainsi qu'elles le sont dans les deux Tragédies, la Greque & la Françoise. Le Chœur finit l'Acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les Dieux, qu'il accuse de laisser triompher le vice, & perir la vertu.

Un porteur de mauvaises nouvelles commence l'Acte IV. & se plaint du destin qui le contraint de raconter des malheurs. Thesée lui répond par ces beaux vers,

Ne metue clades fortiter fari asperas ;
Non imparatum pectus ærumnis gero.

„ Parle, dit-il, ne crains point de m'an-
„ noncer les plus terribles infortunes : ce
„ n'est pas d'aujourd'hui que mon cœur est
„ preparé aux revers". Les sentences dont cette piéce est semée sont la plûpart dans ce goût, témoin celle-ci.

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

„ Les peines legeres sont éloquentes,
„ mais les maux accablans ne s'expriment

„ que

„ que par l'accablement". C'est Phedre qui parle ainsi à Hippolyte dans la belle Scene où elle lui fait un aveu de sa flame. Et j'ai oublié d'observer, au sujet de cette entrevuë, que le commencement en paroît plus interessant que dans celle de Racine, toute belle qu'elle est. En effet Phedre sur notre Théatre en appercevant Hippolyte dit seulement,

> Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire; *Scene V. Act. II.*
> J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

Oenone la rassure par l'interêt de ses enfans; de sorte que la Reine saisit cette occasion de justifier ses anciens dédains pour ce Prince, & de l'implorer en faveur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a essuyés de sa part; puis elle ajoute,

> Si pourtant à l'offense on mesure la peine, *Ibid.*
> Si la haine peut seule attirer votre haine,
> Jamais femme ne fut plus digne de pitié
> Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

Tout cela est très naturellement pensé: mais je ne sçai si le commencement de la même Scene chés le Poëte Latin, ne prépare pas mieux l'aveu d'une passion aussi étrange que celle de Phedre. Du moins il paroît jetter plus d'interêt dans cette entrevuë: car d'abord Phedre confuse à la vuë d'Hippolyte s'évanouit, & tombe entre ses

bras. Revenuë à elle-même, elle a honte de revoir la lumiere; puis la passion reprenant le dessus, elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne sçait par où commencer, elle s'exprime d'une maniere ambigue & embarrassée. Hippolyte l'appelle sa mere, elle rejette ce nom, nom trop odieux, dit-elle, & qui ne convient plus à ma situation. Elle n'ambitionne que le titre de sœur, ou plûtôt d'esclave du Prince. Elle lui remet sa couronne entre les mains, elle le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Thesée, & c'est ici que le Poëte François & le Poëte Latin se réunissent pour produire comme de concert ce magnifique contraste d'une Princesse artificieuse & passionnée avec un Prince justement étonné de ce qu'il vient d'entendre, & qui ne peut revenir de son étonnement. L'invention & l'art de cette Scene sont entierement dûs à Seneque, puisqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais en recompense il semble avoir pris une voye plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phedre, quand il lui donne des sentimens si vertueux qu'elle ne craint rien tant que de voir sa passion découverte à celui qui en est l'objet. Sa Confidente a beau la sonder sur ce sujet, elle la trouve inflexible; elle se croit obligée de la tromper, & de supposer un Philtre imaginaire pour saisir le moment de voir & de gagner Hippolyte. Il n'en est pas de même chés Seneque & Racine. L'un & l'autre rendent Phedre très docile aux conseils empoisonnés d'Oenone. Dans l'un & l'autre ce n'est pas la

Con-

Confidente qui trahit Phedre; c'est Phedre elle-même qui déclare son amour à Hippolyte. A la vérité l'un & l'autre sauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on seme de la mort de Thesée, chose que ne suppose pas Euripide: mais après tout ce bruit est subit & confus, & la déclaration de Phedre est bien prompte & bien claire; outre que chés Racine elle se plaint d'avoir trouvé une rivale, & cela dans le tems même que son époux est arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'observe ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui est de faire sentir la différence des mœurs, & par consequent des goûts de Paris & d'Athénes. Là on n'auroit pû souffrir les écarts de Phedre Françoise, tout ménagés qu'ils sont, & quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par represailles la retenuë de cette Princesse & les emportemens de l'Hippolyte Grec, moins galant assurément que le François, ne déplaisent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre siecle, sans égard à la différence des tems.

La narration que fait Seneque de la mort du jeune Prince est en partie copiée d'après Euripide, & en partie née de l'imagination du Poëte Latin, particuliérement dans la description qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reste elle est magnifique: celle d'Euripide n'est qu'ornée; mais celle de M. Racine, qui a voulu encherir sur toutes les deux, est peut-être

un peu trop pompeuse ; du moins a-t'elle donné lieu de le penser ainsi à quelques personnes, qui trouvent que les ornemens en sont un peu trop recherchés pour un homme aussi touché que l'étoit le Gouverneur d'Hippolyte. Il est certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui en peignant Helene l'avoit chargée de pierreries pour rehausser sa beauté, *tu l'as faite plus riche que belle* ; car cette narration unie à ce qui a précédé est si touchante, que les richesses poëtiques dont elle est parée n'étouffent point le sentiment de tristesse qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paroît pas moins certain que celle d'Euripide, quoique remplie d'images sublimes a quelque chose de plus naturel & de plus interessant, sur tout si l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à sa patrie, du discours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorsqu'il est sur le point de partir. C'est ce qui me fait croire que, (si l'acteur François a fait répandre tant de pleurs en recitant le morceau de Theramene, jusques-là que les spectateurs souvent peu attentifs au reste de la piece tant de fois répétée, se disoient, *voyons pleurer le bon homme Guerin*,) le Theramene Athénien n'a pas dû moins réussir à l'égard des Grecs. Enfin on voit par le soin qu'a pris M. Racine d'embellir sa narration, qu'il a voulu suppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparoître Hippolyte sur la Scene tout déchiré qu'il est ; spectacle qui n'auroit pû se supporter sur notre Théatre, à moins que de l'affoiblir aux dépens de la vérité.

ne VI.
te IV.
scrip.

vérité. J'avouë qu'il a encheri sur son modele en deux points qui marquent beaucoup de pénétration & de délicatesse d'esprit. C'est premierement que le Poëte Grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monstre : il ne lui laisse pas même le loisir de se reconnoître : le Poëte Latin lui donne un air intrepide, & le met, pour ainsi dire, en attitude de combattre. Mais le Poëte François lui fait lancer son javelot sur le monstre d'une main si sûre, qu'il en est blessé ; en quoi l'on voit le progrès de l'esprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, M. Racine qui ne vouloit pas que Thesée, en écoutant le récit de la mort de son fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché sans être détrompé, comme le suppose Seneque, bien qu'avec assés d'artifice, prend un milieu & conduit les choses de maniere que Thesée a conçû déja quelques soupçons de Phedre, quand il demande à Theramene, *qu'as-tu fait de mon fils ? que fait mon fils ?* cette disposition d'esprit qui amene ces trois vers,

> O mon fils, cher espoir que je me suis ravi !
> Inexorables Dieux, qui m'avés trop servi !
> A quels mortels regrets ma vie est reservée,
> *&c.*

Nous paroîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un Prince qui ne peut être pere & vengeur du crime qu'à demi, quoique cette derniere situation soit souvent la plus vraye dans un pere offensé. Mais souvent aussi les senti-

mens les plus vrais nous révoltent ſur le Théatre, où nous aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils ſont en effet. D'un autre côté M. Racine eſt tombé, ce ſemble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui bleſſe le monſtre, il fait de ſes officiers des lâches qui fuyent dans un Temple prochain; & cela ſur la foi de Seneque, qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine.

> Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile
> Dans le Temple voiſin chacun cherche un azile.
> Hippolyte lui ſeul, *&c.*

J'ajoute enfin que dans ce vers,

> A ces mots le héros *expiré*

Le terme *expiré* n'eſt pas François, nonplus que bien d'autres qu'on a juſtement repris dans ſes piéces.

Pour finir le détail de la Tragédie de Seneque, après le Chœur du quatriéme Acte, qui ne dit pas grand' choſe, le cinquiéme nous montre Phedre livrée à ſes remords en preſence de ſon époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte: elle lui dit des choſes fort pathetiques; elle s'accuſe enfin, & s'enfonce dans le ſein un poignard qu'elle preſente enſuite à ſon mari.

Quid

Quid facere rapto debeas nato parens
Disce ex noverca: condere Acherontis plagis.

„ Thesée, dit-elle, apprends d'une marâtre „ le devoir d'un pere en faveur d'un fils „ qu'il a perdu: meurs". Cette invitation a quelque rapport, mais dans un sens différent, à celle d'Arria à Pétus. Cette Dame Romaine se frappe; puis elle offre l'épée toute ensanglantée à son époux, qui étoit condamné à mort: & cela pour l'engager à prévenir le dernier supplice par une mort volontaire. „ Prens, lui dit-elle, mon cher „ Pétus; cela ne fait point de mal" *accipe, Pæte; non dolet.* Sentiment véritablement Romain, que Martial a subtilisé pour substituer de l'esprit à la tendresse, & de l'antithese à l'héroïsme,

* *Vulnus quod feci, non dolet, inquit;*
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet.

„ Cher époux, la blessure que je me suis „ faite ne me fait pas de douleur. Ce qui „ m'en cause, c'est celle que tu vas te „ faire".

Thesée désabusé dans Seneque donne presque dans les fureurs d'Oreste, & seme çà & là d'assés beaux vers, par exemple ceux-ci,

Sidera,

* MART. ep. l. 1. ep. 14.

Sidera, & manes, & undas scelere complevi
meo:
Amplius sors nulla restat: regna me norunt
tria.

„ J'ai rempli de mes forfaits les Cieux, les
„ ondes & les enfers. Il ne me reste plus
„ d'azile. Je me suis fait connoître dans
„ les trois royaumes des Dieux".

Racine a profité de cette pensée en habile maître. Il la met non pas dans la bouche de Thesée, mais dans celle de Phedre. C'est à la Scene VI. du IV. Acte, où cette Reine s'abandonnant au desespoir dit ces magnifiques vers.

Que fais-je? où ma raison va t'elle s'égarer?
Moi jalouse! & Thesée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore!
Pour qui? quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes desormais ont comblé la mesure;
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture;
Mes homicides mains promptes à me vanger
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Miserable! & je vis! & je soutiens la vûë
De ce sacré Soleil dont je suis descenduë!
J'ai pour aïeul le pere & le maître des Dieux;

Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale:
Mais que dis-je? mon pere y tient l'urne fatale:
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah, combien fremira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers, *&c.*

Enfin la piéce de Seneque finit par le spectacle le plus horrible qu'on puisse imaginer. On apporte à ce Prince furieux les membres dispersés de son fils, dont il recompose, pour ainsi dire, le corps de la même façon à la lettre que les Dieux rassemblerent les membres de Pélops. Tantale les leur avoit fait servir à table. Cerés affamée en dévora une épaule, & les Dieux y en substituerent une d'ivoire. Thesée auroit besoin d'un pareil prodige pour retrouver Hippolyte en son entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert, & place le reste au hazard. La derniere Scene de Racine, qui conclut le dénoument, montre Thesée & Phedre dans une situation bien plus judicieuse. La Reine s'est empoisonnée, & ne s'est réservée qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour justifier Hippolyte, & venger incontinent Thesée. Le peu de vers que cet infortuné Roi recite après ce dernier éclaircissement, sont d'un maître

qui

qui sçait finir où il sied de le faire; & la Tirade de Seneque est d'un déclamateur qui ne sçauroit ni commencer, ni finir avec décence.

Ce seroit ici le lieu de dire un mot de la Tragédie de Pradon sur Phedre & Hippolyte. Mais en vérité ce seroit trop dégrader les autheurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallele avec eux. Il est bon toutefois de se souvenir que ce Poëte flatté par le succès trop avantageux de Pirame & Thisbé, peu rebuté par la chute de son Tamerlan, & de plus engagé sous main par des personnes de la premiere qualité à traiter en trois mois le même sujet que M. Racine polissoit & retouchoit depuis deux ans, osa entreprendre de lutter avec un Génie qu'Andromaque, Britannicus, Mithridate, & Iphigenie avoient déja rendu infiniment superieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui seroit incroyable, si le même siecle n'en avoit souvent renouvellé les exemples, c'est qu'on vit un Poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque tems avec avantage contre un des chef-d'œuvres du Théatre François. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire: le bon goût reprit le dessus malgré la cabale & les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même & s'évanouit enfin dans l'oubli. Cependant cette audace de Pradon, qu'on appelloit alors émulation, produisit un combat presque plus que litteraire. Car il falut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme

me Madame Deshoulieres prenoit interêt à Pradon, bien qu'il fût moins Poëte qu'elle, sa plume enfanta ce fameux Sonnet qui fut tourné & retourné sur les mêmes rimes, & qui devint une affaire serieuse. Pour surcroît on vit des critiques & des dissertations sur les deux Phedres, sorte de Phenomenes qu'on aime à voir paroître en France, & qui disparoissent bien vîte, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces dissertations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans M. Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déja observés, & la premiere Scene dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison un gouverneur qui leve les scrupules de son éleve, & qui le porte, non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thesée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Theramene dit,

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t'elle aux complots de ses freres perfides?
Et devés-vous haïr ses innocens appas?

Quant à Pradon il a tellement eu peur de blesser les mœurs de notre siecle en suivant Euripide & Seneque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thesée, Phedre, Hippolyte entierement méconnoissables. Il n'auroit pû mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'auroit égard qu'à la versification,

tion, il paroît inconcevable que Paris ait pû balancer un moment entre le mauvais & l'exquis. C'est-là un de ces prodiges assés communs, & qui paroissent toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des Tragédies d'Euripide, de Seneque, & de Racine, il est aisé de conclure que Seneque a gâté celle d'Euripide, & que Racine a fondu dans la sienne ce que l'une & l'autre avoit de meilleur; qu'il a pris d'Euripide le caractere entier de Phedre, le désordre de son esprit & de ses paroles, cette lutte éternelle de la pudeur & de la passion qui jette un si grand interêt dans toute la piéce, cette maniere adroite de laisser échapper un secret qui en fait le fonds, & que Seneque a manquée, les emportemens de Thesée contre son fils, la timide défense de l'innocent faussement accusé, le récit de sa mort, sans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurois pû faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Seneque la Scene tant applaudie où Phedre vient elle-même déclarer sa passion à Hippolyte, l'épée d'Hippolyte laissée dans les mains de Phedre, ce beau désespoir dont j'ai parlé, une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune Prince, l'aveu que la Reine vient faire de son crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin plusieurs beaux vers heureusement imités, ou mieux placés que dans l'autheur, & sur tout l'artificieux détour d'une Amante insensée pour dire qu'elle aime, en ne le disant pas. Voici une partie de cette dé-

déclaration, sur laquelle le Poëte François a travaillé.

PHEDRE. Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Thesée, mais pour Thesée dans la fleur de l'âge, tel qu'il étoit lorsqu'il attaqua le monstre de Crete, lorsque guidé par un fil, il éluda les vains détours du Labyrinthe. Ciel! quel étoit son éclat! ses cheveux étoient noués décemment: une pudeur noble coloroit son visage: la force de ses bras nerveux n'alteroit point les traits de la jeunesse. Il avoit l'air de votre Diane, ou de mon Apollon, ou plûtôt votre air. Tel il parut sans doute quand il devint le vainqueur d'Antiope son ennemie. C'est avec ce port qu'il se présenta à ses yeux. Une aimable négligence releve la beauté. Oui, votre Pere revit tout entier en vous, mais avec un mêlange des graces un peu sauvages d'une Amazone. Où étiés-vous, Seigneur, quand Thesée aborda en Crete? Ariadne ma sœur auroit formé pour vous le fil fatal, &c.

Il ne reste donc presque plus à Racine que l'Episode d'Aricie, qui est tout entier de lui, puisque les Anciens n'avoient point de ces Episodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de sa gloire; & s'il a surpassé de beaucoup Seneque, & en quelques endroits Euripide, en se servant de leurs pensées, ce bel art de bien choisir ce qu'on imite, ne peut, comme j'ai dit, tourner qu'au profit du Poëte Grec, sans préjudice du François, dont M. Boileau a dit avec tant de justice,

Et qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné
Ne benira d'abord le siécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles!



IPHI-

IPHIGENIE
EN AULIDE,
TRAGEDIE
D'EURIPIDE.



SUJET.

IL eſt trop connu pour s'y arrêter. C'eſt le fameux Sacrifice d'Iphigenie, dont tant de Poëtes ont parlé ſi différemment. Euripide ſuppoſe que cette jeune Princeſſe fut ſauvée par Diane même à qui on la ſacrifioit, & tranſportée en Tauride, tandis qu'une autre Victime tomboit ſous le couteau ſacré. Idée qui paroît tirée du Sacrifice d'Abraham confondu avec celui de Jephté.



PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

UN VIEILLARD Officier de la Maison d'Agamemnon *.

LE CHOEUR composé de femmes de Chalcis.

MENELAS.

CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

UN ENVOYÉ.

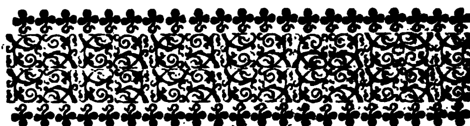
SOLDATS.

SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La Scene est en Aulide † Ville & Port de la Béotie.

* Cet Acteur fait deux rôles, celui de Confident d'Agamemnon, & celui d'Homme dévoüé aux interêts de Clytemnestre. Voilà pourquoi il a deux titres differens dans les éditions Grecques, quoique ce soit le même personnage.

† Aulide & Chalcis étoient deux Villes séparées par l'Euripe, aujourd'hui Detroit de Negrepont. La premiere est dans la Béotie, & la seconde dans l'Eubée.

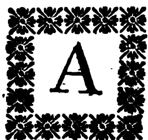


IPHIGENIE EN AULIDE, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE UNIQUE.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD Officier de sa Maison.



AGAMEMNON.

AMY, suis moi devant ce Portail.

LE VIEILLARD.

Je vous suis; mais, Seigneur, quel nouveau projet vous réveille?

AGAMEMNON.

Tu le ſçauras.

LE VIEILLARD.

La vieilleſſe dérobe le ſommeil à mes yeux: mais vous....

AGAMEMNON.

Quel Aſtre s'éleve ſur nos têtes?

LE VIEILLARD.

C'eſt l'étoile brillante du Chien celeſte *. A peine eſt-elle au milieu de ſa courſe; cependant......

AGAMEMNON.

Les flots, les oiſeaux, les vents, l'Euripe, tout eſt encore dans le ſilence.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc, ô Agamemnon, ſortir ſi-tôt

* Le Grec ajoûte, *Voiſin des ſept Pleïades.* Ces ſortes d'Epithetes ne doivent point entrer dans le texte François. Cela le rend languiſſant.

Imitations de RACINE. *Iphigenie, Acte I. Scene I.*

ARCAS.

C'eſt vous-même Seigneur! Quel important beſoin
Vous a fait devancer l'Aurore de ſi loin?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide;
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide.
Avés-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché.

fi-tôt de vôtre tente, tandis que le repos regne dans l'Aulide, & que tout jusqu'aux Sentinelles paroît endormi? Retirons-nous, croyés-moi.

AGAMEMNON.

Heureux Vieillard que je suis jaloux de ton sort! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du Monde, sans gloire & sans souci! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs!

LE VIEILLARD.

Quoi donc? est-il rien de plus éclattant?

AGAMEMNON.

Eclat trompeur, vains honneurs! quand on les désire, ils semblent doux & charmans. Les possede-t'on? on les trouve remplis d'amertume. * Dans un rang tel que le mien, si vous n'accomplissés les ordres cruels des Dieux, si vous ne cedés aux caprices des hommes, vous êtes malheureux.

LE VIEILLARD.

Prince, j'ose le dire, ces plaintes ne sont pas justes, ni dignes d'un grand Roi. † Pensés-

* Agamemnon indique en general le sujet de sa douleur qu'il va développer à son Confident.

Imitations de RACINE.

† Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrés le sort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bien-tôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versés?
Votre Oreste au berceau va-t'il finir sa vie?

sés-vous donc qu'Atrée vous ait donné le jour pour posseder seul des biens purs & sans mélange. Mortel, la joye & la douleur sont votre partage. Tel est l'ordre du Destin. Il faut s'y soumettre. Cependant que faites-vous ? rongé d'inquietude vous passés la nuit à la lueur d'une foible lumiere, tantôt à tracer une Lettre, tantôt à rayer ce que vous avés écrit. Vous la fermés, vous la rouvrés, vous jettés de dépit le flambeau, & vous versés un torrent de larmes. Voici, voici encore cette fatale Lettre entre vos mains. Enfin la douleur & l'irrésolution vous mettent hors de vous. Quelle est votre peine ? qu'est-il arrivé de nouveau ? Au nom des Dieux daignés m'en instruire. Que ma vertu, que ma fidelité vous touchent ? * Avés-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouse ?

AGAMEMNON.

† Ecoute mes malheurs. Tu sçais que des

Pleurés-vous Clytemnestre ou bien Iphigenie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? daignés m'en avertir. *ibid.*

AGAMEMNON.

La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi. *ibid.*

* Mot à mot *Tyndare m'a donné à votre épouse comme une partie de sa dot, pour être attaché à son service.*

Imitations de RACINE.

† Tu vois mon trouble : apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est tems, ami, que je repose.

Tu

des trois filles de Leda, Phœbé, la Reine Clytemnestre, & Helene, celle-ci s'attira les vœux de tous les Princes Grecs; source de menaces, & de discordes sanglantes entre les amans qui seroient rebutés. Tyndare le prévit, & balança long-tems à se déterminer. Enfin il imagina un expedient; il engagea les rivaux à s'embrasser, à faire des libations sur les victimes brûlantes, & à * s'obliger par les sermens les plus saints de prêter main-forte à l'époux d'Helene, quel qu'il fût, si on venoit à lui enlever son épouse. On devoit poursuivre le ravisseur Grec ou Barbare, entrer à main armée dans ses états & renverser sa Ville † capitale. Tous se liérent par un serment mutuel. Tyndare après cet engagement usa de ruse; car au lieu de choisir l'époux, il en laissa le choix à l'inclination de sa fille. Elle en choisit un. . . . Plût aux Dieux qu'il ne l'eût jamais épousée! ce fut Menelas. Cependant le jeune Prince qu'on dit avoir decidé de la beauté de trois Déesses, Paris vint à Lacedemone avec un train & ‡ une magni-

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos Vaisseaux par les vents sembloient être appellés.
Nous partions; & déja par mille cris de joye
Nous menacions de loin les rivages de Troye.
Un prodige étonnant fit taire ce transport, &c. *ibid.*

* PAUSANIAS dit que Tyndare sacrifia un cheval en exigeant ce serment des amans d'Helene.

† Le siege de Troye fait entendre que le serment regardoit la Ville capitale, ou du moins celle qui servoit d'asyle au ravisseur.

‡ Le Grec porte βαρβάρῳ χλιδήματι. *Barbarico luxu.*

magnificence de Phrygien. Il aima Helene : l'Amant enleva bien-tôt l'Amante, & la conduisit vers le mont Ida *. Menelas outré de cet affront atteste les anciens sermens de ses rivaux. Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide, avec des vaisseaux, des chars, des boucliers & tout l'appareil d'une guerre formidable : ils épousent la querelle de mon frere, & en sa faveur ils m'élisent pour leur Chef. Funeste dignité que n'es-tu tombée en d'autres mains ! L'impossibilité de naviger retient long-tems l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, & répond enfin qu'il faut immoler à la Divinité tutélaire de ces lieux.... ma fille Iphigenie; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables & l'avantage de renverser Troye. † Frappé de cet Oracle accablant &

Les Grecs & les Phrygiens se traitoient mutuellement de Barbares.

* Ida montagne de l'Asie mineure, la plus haute de celles de l'Hellespont. Elle occupe par ses diverses branches une partie de la Troade.

Imitations de RACINE.

† Surpris comme tu peux penser
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage, &c.
De ma fille en pleurant j'ordonnai le supplice :
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,

Que

& résolu de ne pas souffrir qu'on immolât une victime si chere, j'ordonne à Talthybie de congedier l'armée, jusqu'à ce qu'enfin gagné par les raisons de Menelas je signai l'arrêt barbare. J'écrivis à la Reine, & lui commandai d'envoyer au plûtôt sa fille en Aulide pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le merite de ce Héros, & j'ajoûtai pour presser Clytemnestre, qu'il ne vouloit partir qu'en qualité d'époux d'Iphigenie. C'est ainsi que je déguisai à une mere le sacrifice de sa fille, sous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reste le secret fatal n'est encore qu'entre Calchas, Ulisse, Menelas & moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vû fermer & rouvrir cette nuit. Va donc, prens ce billet & cours à Argos. . . . Arrête, je

Que ce Guerrier pressé de partir avec nous
Vouloit revoir ma fille, & partir son époux. *ibid.*

Acte I. Scene III.

ULYSSE.

N'est ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante,
Et qui de ville en ville attestiés les sermens
Que d'Helene autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs rivaux de votre frere
La demandoient en foule à Tyndare son pere?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits,
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

je connois ta fidelité, & ton dévouëment pour mon épouse & ma maison ; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

* *Recevés de votre époux, ô Clytemnestre, cet ordre bien différent du premier....*

LE VIEILLARD.

Continués, Seigneur, & ne me cachés rien, afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivés.

AGAMEMNON.

Gardes-vous bien d'envoyer votre fille en Aulide. Son hymen est remis à un tems plus commode...

LE VIEILLARD.

† Mais quoi? croyés-vous que le boüillant Achille frustré d'un doux espoir ne courra pas à la vengeance. L'entreprise est délicate. Qu'en pensés-vous, Seigneur?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le sçavoir. Il ignore le prétexte de l'hymen & le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable.

LE

Imitations de RACINE.

* Pour renvoyer la fille & la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

† Et ne craignés-vous point l'impatient Achille?
Avés vous prétendu que muet & tranquille
Ce Héros qu'armera l'amour & la raison
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t'il à ses yeux son amante immolée?

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paroît bien hardie, Seigneur: Comment donc avés-vous pû livrer à la Déesse & aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, & l'épouse d'Achille?

AGAMEMNON.

Que veux-tu? je suis tombé dans un abîme de malheurs qui m'a troublé l'esprit. Ah, pere infortuné! . . . * Mais cours vers la Reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vole, Seigneur.

AGAMEMNON.

Que la fatigue ou le sommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou sur le bord d'un ruisseau.

LE VIEILLARD.

Jugés mieux de ma promptitude à servir vos desirs.

AGAMEMNON.

Observe sur tout, à l'entrée des routes qui se divisent, si le char où est ma fille n'aura point passé vers les vaisseaux des Grecs:

Imitations de RACINE.

* Prens cette lettre. Cours au devant de la Reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycene.
Dès que tu la verras défends lui d'avancer,
Et rends lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prens un fidele guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte, *&c. ibid.*

Grecs: considere jusqu'aux vestiges des rouës.

LE VIEILLARD.

Comptés sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus; pars promptement: & si tu rencontres le char, détourne toi-même les coursiers vers le chemin * d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la Reine?

AGAMEMNON.

Voici le sceau dont † j'ai scellé la lettre que tu portes. Cet indice suffira. Adieu. L'aurore commence à paroître, & le char du soleil s'avance. Va soulager mes peines. (*en s'en allant*) Ah! que j'éprouve bien que nul mortel ici bas n'est heureux jusqu'à la mort!

* EURIPIDE dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes. Il entend Argos, ou Mycenes, & il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans Electre. Elles étoient en effet très distinguées. Agamemnon fut le premier qui les réunit sous son empire.

† Les cachets des anciens étoient figurés. PLINE dit que Cesar portoit un Sphinx sur le sien.



INTERMEDE.

LE CHOEUR.

* J'ai quitté Chalcis ma patrie qu'arrose la celebre Aréthuse; j'ai traversé le passage étroit de l'Euripe pour venir voir en ces lieux la florissante armée des Grecs & leurs mille vaisseaux. Quelle joye de voir nos maris sur une si belle flotte servir la vengeance de Menelas & d'Agamemnon! ils feront repentir Paris d'avoir ravi Helene au rives d'Eurotas †. Ce fier Berger se vantera en vain de l'avoir reçuë en don de Venus, lorsqu'assise au bord d'une onde pure cette Déesse disputoit à Junon & à Pallas le prix de la beauté. *STROPHE I.*

J'ai passé par les bois consacrés à Diane. La vénération s'est peinte sur mon front; j'ai voulu satisfaire une innocente curiosité, & *ANTISTR. I.*

* Le sujet de l'Intermede qui separe chaque Acte, naît du fonds de la Tragedie même, & chacun en particulier de l'Acte qui le precede. Ils augmentent l'impression, & tiennent le spectateur en haleine. Celui-ci qui fait voir comme en perspective vingt Rois à la tête d'une armée formidable & mille vaisseaux rangés dans le Port d'Aulide, à l'imitation d'HOMERE, produit un plus bel effet que dans l'Iliade. Car il prévient le spectateur par le grand interêt du sacrifice d'Iphigenie, de qui seule dépend le sort de la Grece assemblée.

† Fleuve de Lacedemone qui va se jetter dans le Golphe de la Laconie.

& contempler à loisir les tentes, les armes, & la cavalerie des Grecs. J'ai vû les deux * Ajax, dont l'un fait la gloire de Salamine, goûter avec Protesilas le doux plaisir † des paisibles jeux. J'ai vû ‡ Palamedes petit-fils de Neptune, & § Diomedes occupé des divertissemens du Disque, & Merion ce favori de Mars, ce prodige de valeur, & le fils de Laërte parti de ses rochers insulaires, & Nirée le Prince le mieux fait de la Grece.

EPODE I. J'ai vû le fils de Thetis, l'éleve de Chiron, Achille dont la vitesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vû courir tout armé sur le rivage, & prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avoient les freins dorés; les deux qu'on avoit attachés au timon étoient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissoient au gré du conducteur avoient les crins de couleur Isabelle, la peau tachetée, & la jambe admirable. Il me semble encore voir Eumelus Roi de ¶ Phéres

* L'un étoit fils d'Oïlée, l'autre de Telamon. Le dernier étoit Roi de l'Isle & ville de Salamine dans le Golphe Saronique. Ce fut lui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse.

† Le Poëte appelle ces jeux *πεσσῶν μορφὰς πολυπλόκους tesserarum formas multiplices:* cela justifie les Autheurs, qui disent que c'étoit un jeu de Dés à plusieurs faces ornées de diverses figures de Divinités.

‡ Palamedes fils de Nauplius Prince de l'Eubée.

§ Diomedes fils de Tydee, Roi d'Etolie, & le plus brave des Grecs après Achille, & Ajax.

¶ Pheres ville & petit état de Thessalie près du lac Bebie qui les sépare de la Magnesie.

res animer de la voix & de l'éguillon ſes courſiers fougueux ; cependant le fils de Pelée, quoique chargé de ſes armes & à pied, paroiſſoit toujours voltiger proche les roues.

De là ma curioſité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaiſſeaux qui préſentent à l'œil le plus beau ſpectacle du monde. On voit à droite la flotte des Myrmidons * compoſée de cinquante navires. Sur la poupe paroiſſent les ſtatuës d'or des Nereïdes: elles ſervent à diſtinguer l'armée d'Achille. *STROPHE II.*

Peu loin ſe voit la flotte des Argiens avec égal nombre de voiles. Elle eſt commandée par Euryale fils de Meciſtée, & par Sthenelus fils de Capanée. Paroît enſuite celle du fils de Theſée venu d'Attique avec ſoixante vaiſſeaux, portant pour ſymbole la ſtatuë de Pallas, ſigne favorable *ANTISTR. II.*

* Le Chœur parcourt ici tous les armemens des differentes parties de la Grece. Si l'on jette un coup d'œil ſur la Carte l'on trouvera d'abord les Myrmidons Peuples de la Theſſalie, que la Fable dit avoir été Fourmis; puis les Argiens dans le Peloponneſe: enſuite les Béotiens au Nord de l'Attique: Dela on verra en tirant toujours vers le Nord, la Phocide, les Locriens, les Eniens. On repaſſera enſuite au Peloponneſe pour trouver Mycenes dans l'Argolide, puis Pylos ou Pyle de Neſtor peu éloignée du Golphe Chelonites, mais différente d'une autre Pyle qui eſt dans la Meſſenie ſur la même côte de la mer Ionienne, & qui fut le ſujet d'une longue conteſtation entre Athénes & Lacédémone (comme nous le verrons au ſujet d'ARISTOPHANE dans la troiſiéme Partie.) Un coup d'œil ſur la Carte vaut mieux que les définitions Geographiques.

ble pour lui sur terre & sur mer, & qu'il porte sur ses chars & sur ses vaisseaux.

STROPHE III. J'ai vû ensuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur symbole particulier. C'est Cadmus * tenant en main un serpent d'or. Leitus issu des enfans de la Terre est chef de cette armée de mer. Il est parti de la Phocide. Le fils d'Oilée parti de la ville de Thronie commande pour les Locriens pareil nombre de vaisseaux.

ANTISTR. III. Agamemnon fils d'Atrée a fait venir cent vaisseaux de Mycenes. Le vaillant † Adraste commande sous lui, comme un ami qui s'interesse à l'affaire de son ami devenuë celle de toute la Grece, depuis que la perfide Helene a quitté Menelas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor Roi de Pyle. On y voit pour symbole une figure aux pieds de

* Cadmus Fondateur de Thébes, changé en serpent.

† JOSUE' BARNE's croit que le mot Ἄδραστε n'est pas un nom d'homme, mais une Epithete à Menelas qu'on sous-entend. Le sens fait voir qu'il se trompe. Il ajoûte qu'Euripide pourroit bien s'être mepris, vû qu'Adraste Roi de Sicyone étoit mort avant la guerre de Troye. Cela est plus vrai-semblable. Car EURIPIDE s'est en effet trompé, dit il, en donnant Eurytus pour Chef aux Epeens dans l'Epode II. du même Chœur; HOMERE en nomme quatre autres, dont l'un est fils de cet Eurytus. Apres tout, les traditions sur la guerre de Troye étoient differentes, & cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'HOMERE & celui d'EURIPIDE, pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

de Taureau. C'est Alphée Dieu du fleuve de ce nom.

Les Eniens ont douze vaisseaux sous la conduite du Roi Goneus. Suivent les Princes d'Elide qu'on nomme Epéens. Euryte est leur chef. Megès fils de Phylée conduit la flotte des Taphiens * aux rames blanches. Il a quitté volontiers les Echinades Isles inaccessibles aux Nautonniers. Ajax de Salamine rapproche l'aîle droite de l'aîle gauche, & ferme la flotte entiere par douze vaisseaux si bien équippés à entendre & à voir ceux qui les montent, que les vaisseaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vû & entendu, bien sûre de ne perdre jamais le souvenir d'un si bel armement. EPODE II.

* Taphiens habitans de Taphie Isle de la mer Ionienne, ainsi nommée à cause de Taphus issu de Neptune & d'Hippothoé fille de Nestor. Cette Isle étoit une des Echinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Acheloüs. Voyés la Carte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MENELAS, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ah Menelas, ce que vous osés faire sied-t-il à un Roi & au frere d'Agamemnon?

MENELAS.

Va, tu portes trop loin la fidelité.

LE VIEILLARD.

Vos reproches me sont glorieux.

MENELAS.

Je te ferai repentir de ton insolence.

LE VIEILLARD.

Dois-je souffrir que vous ouvriés les lettres dont je suis chargé?

MENELAS.

* Dois-tu porter dans ce funeste écrit, tous les malheurs des Grecs.

LE VIEILLARD.

C'est vainement disputer, Seigneur; rendés-moi ce billet.

ME-

* Quelques-uns croyent que Menelas reproche dans ce vers au vieil Officier quelque trame secrette contre les Grecs, & que l'accusé répond, *c'est une affaire à part, il n'en est pas question maintenant*. Ce rafinement ne vaut rien. Il obscurcit le texte qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

MENELAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MENELAS.

* Prens garde qu'une mort prompte ne punisse ton audace.

LE VIEILLARD.

Il est beau de mourir pour ses maîtres.

MENELAS.

Laisse-moi miserable, c'est trop parler pour un esclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître, ô Agamemnon, où êtes-vous? nous sommes trahis; Menelas ferme l'oreille à la voix de l'équité, & me ravit votre secret.

SCENE II.

AGAMEMNON, MENELAS, LE VIEILLARD, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu? d'où viennent ces cris & ce désordre?

LE VIEILLARD.

† C'est moi, Seigneur, & non Menelas que vous devés écouter.

AGA-

* Il y a dans le Grec, *je te briserai la tête de mon sceptre.* C'est la menace faite à Thersite dans HOMERE.

† Le Vieillard se retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querélle de deux Rois: il

AGAMEMNON *renvoyant le Vieillard.*

Quelle raiſon avés-vous, Menelas, d'entrer en querelle avec cet homme, & de lui faire violence ?

MENELAS.

Tournés les yeux ſur moi, ſi vous l'oſés; je parlerai enſuite.

AGAMEMNON.

Roi & fils d'Atrée, je tremblerai devant vous! je n'oſerai ſoutenir vos regards ?

MENELAS.

Reconnoiſſés-vous cette lettre qui recéle un myſtere affreux ?

AGAMEMNON.

Commencés par la rendre, & je vous écouterai.

MENELAS.

Oui, je la rendrai, mais ce ſera quand j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc ? vous oſés l'ouvrir, & lire ce que vous deviés ignorer!

MENELAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avés commis en ſecret.

AGAMEMNON.

Où avés-vous pris cette lettre ? (*à part*,) ah Dieux ?... mais d'où vous eſt venue cette audace ?

ME-

il faut ſuppoſer la même choſe de cet Acteur, quand il a revelé ſon ſecret à Clytemneſtre dans la Scene III. du IV. Acte.

MENELAS.

Du désir de voir arriver votre fille en ces lieux.

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrés-vous dans mes secrets sans mon aveu?

MENELAS.

Ma volonté est mon droit. Est-ce à vous à me donner la loi?

AGAMEMNON.

Est-il un outrage plus cruel? ne suis-je donc plus le maître de ma famille, & le Roi des Grecs?

MENELAS.

Ecoutés, Agamemnon: parlons de sang froid. Vos sentimens ne sont point stables. Vous changés d'un jour à l'autre; votre irrésolution nous perd.

AGAMEMNON.

Et votre indiscretion me pese. Une langue indiscrette est un mal bien dangereux.

MENELAS.

Un esprit indeterminé est pire. Il est injuste, il est dissimulé. Que la colere ne vous fasse point haïr la vérité. Je veux l'exposer toute nuë à vos yeux. * Rappellés-vous le tems où vous désirâtes d'être élû chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye.

Imitations de RACINE.

* Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur,)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois & de Chef de la Grece
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
ibid.

Troye. Vos refus apparens cachoient une ambition véritable. Que vous êtiés populaire alors! prodigue de caresses vous donniés un libre accès à quiconque le souhaitoit, ou ne le souhaitoit pas; votre Palais étoit ouvert à tout le monde. C'est ainsi qu'à prix de douceur & d'affabilité vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la recompense? parvenu au comble de vos vœux vous changés tout à coup de conduite, vous devenés méconnoissable à vos amis, d'un abord difficile, * invisible & relegué dans votre Palais. Un pareil changement sied-t-il à un homme équitable? Sied-t-il à un Roi chargé de la dignité suprême? n'est-il pas plus raisonnable d'être d'autant-plus constant envers ses amis, que la fortune nous met plus en état de leur être utile? voilà mon premier sujet de plainte, & votre premiere faute. Vous arrivés en Aulide, & toute l'armée avec vous; les Dieux irrités nous refusent les vents: les Grecs lassés d'attendre vous pressent de renvoyer la flotte, & de ne plus demeurer inutile en Aulide. Que deveniés-vous alors? quel titre vous restoit après celui de Roi des Rois, privé de vos mille vaisseaux, & d'une armée prête à inonder les champs Troyens? que faire, me disiés-vous? quel parti prendre? avoués-le, vous trembliés de perdre le haut rang qui vous flatte.

* Le texte porte *ἔσω κλείθρων σπάνιος rarus intrà claustra.* Il faut ἔξω. Æ M I L. P O R T U S a raison. C'est-à-dire, *rarement hors de votre Palais, caché comme un Tyran.*

flatte. Calchas dans un ſacrifice annonce une heureuſe navigation, pourvû qu'on immole Iphigenie à Diane ; vous promettés d'y conſentir. Vous envoyés de vous-même, & ſans y être forcé, (n'allegués point la violence,) un ordre précis à la Reine de faire partir ſa fille. Vous prétextés l'hymen d'Achille. * J'en atteſte Jupiter & cet air même témoin de vos paroles: & quand il eſt queſtion d'accomplir vos promeſſes, vous changés de penſée, vous tracés une lettre clandeſtine, & vous ne pouvés vous réſoudre à ſacrifier Iphigenie. † Tel eſt le train ordinaire. On oſe tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient ſouvent d'une multitude aveugle ; puis on recule honteuſement, non pourtant ſans raiſon, puiſqu'on ſe ſent incapable de ſoutenir le poids de ſon rang, & de ſervir la République. Car pour moi ce qui me touche en ceci c'eſt l'interêt de la Grece. Je la plains dans ſon malheur. Elle veut ſe venger glorieuſement d'une nation barbare ; puis elle ſe voit contrainte de la laiſſer échapper, & d'en devenir la fable à cauſe de votre fille & de vous. La richeſſe ne feroit pas pour moi une raiſon de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée. La

ſer-

* J'ai joint à l'*air* qui ſeul eſt dans le Grec, le Dieu même de l'*air*. C'eſt la penſée du Poëte. Nous verrons dans la troiſiéme Partie, qu'ARISTOPHANE faiſoit un crime à EURIPIDE de ces ſermens par l'*air*.

† Cet endroit embarraſſe fort les Interpretes ; je crois avoir attrappé le vrai ſens, par une legere transpoſition.

fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme est capable de gouverner, s'il est constant.

LE CHOEUR.

Que les querelles sont terribles, quand elles naissent entre deux freres !

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juste titre & en peu de mots, plus moderé envers un frere que vous ne l'avés été envers moi. La moderation est compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait respirer le sang & le carnage ? qui vous a offensé ? que prétendés-vous ? jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer ? si vous avés mal conservé votre conquête, dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent ? est-ce mon rang qui blesse vos regards ? voulés-vous racheter une ingrate Beauté aux dépens de la raison & de l'honneur ? un plaisir si cherement vendu est indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement, si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste, suis-je condamnable ? ou plûtôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie, & qui voulés la réprendre, quelque prix qu'il en doive couter ? des amans aveugles firent un voeu témeraire ; * l'Amour fut le Dieu qui vous le dicta aussi-bien qu'à eux.

* Ἐλπὶς Θεός, dit le Grec, *Spes Dea.* Cela revient au mot que j'ai substitué.

Imi-

eux. Qu'ils l'accompliſſent donc avec vous. Un jour viendra, (je l'eſpere,) que vous reconnoîtrés combien ce ſerment fut frivole & forcé. Je déclare pour moi que je ne ſerai point le bourreau de mes enfans. Pourſuivés, tant qu'il vous plaira, la vengeance inique d'une perfide épouſe. C'eſt votre paſſion. Mais il m'en couteroit trop de larmes, ſi j'étois aſſés injuſte pour livrer mon ſang aux Grecs. Voilà nettement & en un mot ma penſée. Si vous ne voulés vous rendre à la raiſon, je ſçaurai ſoutenir mes droits.

LE CHOEUR.

Ce diſcours d'Agamemnon eſt bien différent de ſes promeſſes paſſées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner ſon ſang?

MENELAS.

Malheureux que je ſuis! helas, il ne me reſte donc plus d'amis.

AGAMEMNON.

Ne les forcés pas à ſe perdre, & ils vous ſerviront.

MENELAS.

Comment puis-je en vous reconnoître mon frere?

AGAMEMNON.

J'épouſe vos ſentimens juſtes, & non-pas vos fureurs.

ME-

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

ULYSSE.

Mais ſans vous ce ſerment que l'Amour a dicté
Libres de cet amour, l'aurions-nous reſpecté?

MENELAS.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de son ami?

AGAMEMNON.

Mettés-moi à l'épreuve quand il s'agira de vous servir, & non quand il faudra m'accabler de douleur.

MENELAS.

L'interêt de la Grece ne vous touche donc plus?

AGAMEMNON.

La Grece est troublée comme vous par quelque noire Divinité.

MENELAS.

Je le voi, l'éclat du sceptre vous éblouit, & vous fait trahir sans pitié votre frere; hé-bien, je trouverai d'autres ressources, & j'employerai d'autres amis.

SCENE III.

Les mêmes, Un ENVOYE'.

L'ENVOYE'.

* Je viens, ô Roi des Grecs, heureux Aga-

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

EURYBATE.

* La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras. . .
Déja de leur abord la nouvelle est semée;
Et déja de soldats une foule charmée
Sur tout d'Iphigenie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille voeux pour sa félicité,

Les

Agamemnon, je viens d'amener votre fille Iphigenie; la Reine votre épouse l'accompagne avec le petit Oreste. Absent depuis un tems si long, vous allés jouir à loisir d'une si chere vûë. La fatigue du voyage les retient sur les bords d'une fontaine pure, où elles se reposent. Nos coursiers paissent dans la prairie. J'ai couru tout préparer & vous annonçer cette nouvelle déja répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvoit-elle se cacher? toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. Les Grands & les Heureux attirent les regards & la vénération des hommes. „ Quel hymen, disoient-ils à l'envi, ou „ quelle fête lui prépare-t'on? seroit-ce „ qu'Agamemnon a souhaité de la revoir „ après une si longue absence? sans dou- „ te, disoient d'autres, qu'on veut * la „ présenter à Diane Déesse tutelaire de „ l'Aulide. Quelle heureuse main doit la „ conduire à l'autel?" mais pourquoi vous arrêter par ces discours? préparés le sacrifice,

Les uns avec respect environnoient la Reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'améne.
Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le Thrône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrettes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvés nous laisser,
Le reste me regarde, & je vais y penser.

* Pour la disposer à son hymen, suivant la coutume.

ce, ornés vos têtes de fleurs, & vous ô Menelas, difpofés tout pour les réjouiffances de l'hymen. Que le bruit de la danfe, & le doux fon des inftrumens raniment le Palais! voici un jour fortuné pour Iphigenie.

AGAMEMNON.

C'eft affés: retirés-vous. La fortune favorable aura foin du refte.

SCENE IV.

AGAMEMNON, * MENELAS.

AGAMEMNON.

† Infortuné pere, que dis-tu? qui dois-tu plaindre d'abord? ah, c'eft par toi-même que tu dois commencer. Dans quels pieges

* Il y a des Commentateurs qui prétendent que Menelas fe retire, & revient incontinent après. Ils ont tort, la fuite montre qu'il doit demeurer fur la Scene, outre que les Anciens étoient fort attentifs à ne faire entrer ou fortir leurs Acteurs qu'avec légitime raifon.

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. V.*

AGAMEMNON.

† Jufte Ciel, c'eft ainfi qu'affurant ta vengeance
Tu romps tous les reffors de ma vaine prudence.
Encor fi je pouvois libre dans mon malheur
Par des larmes au moins foulager ma douleur!
Trifte deftin des Rois! efclaves que nous fommes
Et des rigueurs du fort, & des difcours des hommes,
Nous nous voyons fans ceffe affiegés de témoins,
Et les plus malheureux ofent pleurer le moins.

pieges le destin t'a jetté! la cruelle fortune, plus vigilante que toi, a rompu toutes tes mesures; & tu n'oses pleurer! heureux ceux qu'elle a fait naître dans l'obscurité! elle leur laisse du moins la ressource de la plainte & des larmes. * Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour Tyrans. Roi, je rougis de verser des pleurs, & pere déplorable j'ai honte de n'en pas répandre. C'est peu: Comment aborder mon épouse? que lui dire? quel accueil lui ferai-je? elle m'a perdu en arrivant en Aulide sans mon aveu: mais enfin une mere n'a-t'elle pas droit de conduire sa fille à un hymen préparé? helas, en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien servi ma perfidie. D'autre part quel retour de tendresse quand je songe à cette infortunée fille destinée, non-plus à Achille, mais à Pluton? je crois déja la voir à mes pieds m'accabler de reproches, & me dire, „ Pere barbare, est-ce là l'hymen que vous „ me prépariés? puissiés-vous, puissent tous „ ceux qui vous sont chers en célébrer un „ pareil!" je crois voir à ses côtés Oreste s'écrier en bégayant, „ ah, Paris pourquoi „ enlevois-tu Helene? c'est toi qui m'as „ causé tous ces maux".

LE CHOEUR.

Mon coeur est attendri, & je prens au mal-

* Il faut ἄποντα ταῦτα dans le texte. *Hæc absunt à nobis*, au lieu de ἄπαντα qui ne fait aucun sens raisonnable, quoi qu'en dise BARNE'S.

malheur de ces Princes toute la part qu'une étrangere y doit prendre.

MENELAS.

* Souffrés, mon frere, que je touche votre main en signe de paix.

AGAMEMNON.

J'y consens; vous êtes le vainqueur, & je suis le malheureux.

MENELAS.

Je jure par Pelops votre ayeul & le mien, que je vous parlerai à cœur ouvert & sans artifice. Quand j'ai vû les larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se sont émuës, je n'ai pû retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel Menelas qui vouloit vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiés point à mes interêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, & que vous soyés malheureux. Que pretends-je en effet? un doux hymen! ne puis-je pas me le procurer, si je le veux? mais en vous perdant, je ne retrouve qu'une ingratte, & je perds un frere. J'étois aveugle, j'ai ouvert les yeux, & je vois qu'il est atroce à un pere d'immoler ses enfans. † La pitié est entrée dans

* Coutume Grecque pour marquer qu'on se réconcilioit. On touchoit le menton pour supplier, comme Iphigenie le fait dans la suite en se jettant aux pieds d'Agamemnon.

Imitations de RACINE.

† ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur: & foible comme un autre
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre,

Et

dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frere égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette Princesse à démêler avec Helene? congédions l'armée: qu'elle parte d'Aulide. Cessés donc, ô mon frere, cessés de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel Oracle menace votre fille, cela ne me regarde plus, & je déclare que je n'y prens nulle part. C'en est fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raison. Je dois ce changement à ma tendresse pour un frere. C'est le propre du sage de s'en tenir au plus juste parti.

LE CHOEUR.

Généreux sentimens, & dignes de la race de Tantale! ô Menelas, vous ne dégénérés point de vos ancêtres.

AGAMEMNON.

Oui, un changement si peu attendu me touche; je reconnois mon frere.

MENELAS.

L'interêt divise trop ceux que le sang unit. J'abhorre une liaison que les dissensions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il est vrai. Mais helas, votre changement ne me rend point ma fille. J'en suis venu à la cruelle nécessité de tremper mes mains dans son sang.

MENELAS.

Comment? qui vous force à la faire périr?

AGA-

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blamer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
ibid.

AGAMEMNON.

Les Grecs, toute l'armée.

MENELAS.

Nullement, si vous renvoyés Iphigenie.

AGAMEMNON.

J'ai pû cacher le reste aux Grecs, puis-je leur celer son départ?

MENELAS.

Devés-vous craindre une multitude aveugle?

AGAMEMNON.

Calchas lui découvrira le funeste Oracle.

MENELAS.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé?

AGAMEMNON.

Tout Pontife est avide de gloire, & respecté, quelque méchant qu'il soit.

MENELAS.

Tout Pontife est utile & nuisible; * *On peut s'en servir, ou s'en défaire à son gré.*

AGAMEMNON.

Mais vous ne touchés pas le véritable sujet de crainte qui me vient à l'esprit.

MENELAS.

Je ne puis le deviner, si vous ne l'exposés.

AGAMEMNON.

Le voici, Ulysse sçait tout.

MENELAS.

Ulysse ne peut nous nuire en rien.

AGA-

* Ce vers & le précédent en Grec signifient ce que je leur fais signifier, où bien ils sont froids. La traduction Latine, trop exactement litterale, ne les rend point.

AGAMEMNON.

Vous connoissés sa souplesse, ses manieres insinuantes & populaires.

MENELAS.

Et de plus son ambition démesurée.

AGAMEMNON.

* Figurés-vous donc Ulysse qui harangue au milieu des Grecs, qui leur révele l'Oracle dicté à Calchas; qui leur dit que j'ai promis le sacrifice de ma fille, & que j'ai refusé d'accomplir ma promesse. Il entraînera toute l'armée par son éloquence: il la contraindra de nous égorger, & ma fille après nous. Si je fuis en Argos, les Grecs réunis fondront sur moi, & renverseront mes Etats. Voilà tous mes malheurs. O Dieux,

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

* ULYSSE.

Pensés-vous que Calchas continue à se taire,
Que ses plaintes qu'en vain vous voudrés appaiser
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser?
Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime,
Gardés-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.

Acte I. Scene V.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance;
Je cede, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas;
Allés: mais cependant faites taire Calchas,
Et m'aidant à cacher ce funeste mystere
Laissés moi de l'Autel écarter une mere.

Dieux, où me reduisés-vous dans ces tristes conjonctures! cher Menelas; vous le voyés, vos conseils ne sont plus de saison. Je ne vous demande qu'une grace: en passant par le camp faites ensorte que Clytemnestre ignore mon fatal secret jusqu'à ce que j'aye immolé sa fille à Pluton. Par-là j'aurai la foible consolation d'être moins malheureux: & vous, ô étrangeres, gardés sur tout ceci un silence inviolable.



INTERMEDE.

LE CHOEUR.

STROPHE. Suites affreuses d'un fol amour! heureux ceux qu'unit un chaste & tranquille hymen sous les loix de la sage Déesse Venus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a blessés de ses fléches. Ce Dieu aux tresses blondes a deux sortes de traits. Par l'une il fait le bonheur de la vie, par l'autre il y jette le trouble & la confusion. Ecartés, charmante Venus, écartés de nos cœurs ces traits empoisonnés. Quelque beauté & de chastes amours, voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs, & garantissés-moi de votre yvresse.

ANTISTROPHE. * Les mœurs des hommes sont bien différen-

* Cette Antistrophe n'est pas le morceau le moins diffi-

férentes, ainsi que leurs caracteres. Les bonnes mœurs sont en tout tems un thrésor inestimable. L'éducation les polit, & contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs a encore une autre qualité quand elle est jointe à la sagesse : elle apprend à connoître les bienséances, & répand sur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'est-il pas glorieux en effet d'aspirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un saint nœud, & qui plus variée dans les hommes rend par eux les villes florissantes?

O berger Paris, vous parûtes dans les paturages d'Ida, le lieu de votre naissance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe vous chantés des airs étrangers sur la flute Phrygienne, à l'imitation des chalumeaux * d'Olympus. Les Déesses vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grece en est le prix. Vous entrés dans le Palais d'Helene, vous donnés & vous prenés de l'amour. Amour fatal, qui jette le désordre dans la Grece, & qui l'entraîne toute entiere sur des vaisseaux à la perte de Pergame! EPODE.

difficile de la piéce. Tous les Commentateurs l'ont senti, car ils en ont dit peu de chose. Après l'avoir souvent remaniée, je crois avoir saisi à peu près le sens. C'est une morale. EURIPIDE moralise souvent.

* Olympus excellent joueur de flute & disciple de Marsyas, inventa, dit le Scholiaste d'ARISTOPHANE, une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flute & du lut.



ACTE III.

* SCENE PREMIERE.

Le Choeur.

Que la fortune des Grands eſt riante! jettés les yeux ſur la Princeſſe Iphigenie, & ſur Clytemneſtre; admirés l'éclat de leur naiſſance & de leur fortune. Il faut l'avouer, ce ſont les Dieux qui communiquent une partie de leur grandeur aux foibles mortels. Arrêtés, femmes de Chalcis, recevons la Reine qui va déſcendre de ſon char. Soutenons-là de nos mains, & préſentons-lui nos reſpects. Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon, ne l'affligeons point par un triſte préſage, & n'inſpirons

* J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux qui ont diſtribué les Actes & les Scenes de cette piece. Ils croyent que le Chœur finit par ce morceau, l'intermede précedent, & que Clytemneſtre commence le troiſiéme Acte. Mais l'interruption du chant, & la maniere dont Clytemneſtre repond en entrant aux civilités des femmes de Chalcis, marquent évidemment que ces femmes apperçoivent de loin le char de la Reine, & commencent l'Acte en ſe diſpoſant à la recevoir. Quand on fait réflexion à la grandeur des Théatres antiques, on ne doit plus être ſurpris d'y voir paroître un équipage complet. Les Anciens s'appliquoient à rendre l'action théatrale toute ſemblable à l'action réelle. Les machines des Anciens étoient plus variées & plus ingénieuſes que les nôtres.

ſpirons ni chagrin ni crainte à des Princeſſes étrangeres comme nous en Aulide.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, ORESTE, ſuite.

CLYTEMNESTRE *dans ſon char.*

Vos manieres & vos paroles ſont pour nous un préſage heureux, & le gage d'un doux hymen pour lequel j'amene ma fille... qu'on tire du char les préſens que je lui deſtine, & qu'on les faſſe tranſporter au Palais... ça deſcendés, ma fille; & vous recevés-là doucement dans vos bras, & la conduiſés... que quelqu'une me donne la main... vous autres placés-vous devant ces chevaux au regard terrible, de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant. Prenés le petit Oreſte... * quoi, cher enfant, tu dors? l'ébranlement du char t'a donc aſſoupi? reveille-toi, pour être témoin de l'hymenée de ta ſœur. Déja conſiderable par ta naiſſance, tu vas le devenir encore plus par l'alliance du fils de Thetis égal aux Dieux... demeurés à mes côtés, ma fille; & faites dire, en vous montrant à ces femmes étran-

* Ce détail eſt d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs, on doit le paſſer du moins à un ſiecle où l'on ne rougiſſoit point encore parmi les Grands, des noms de mere & de pere, d'épouſe, & d'époux, enfin où les ſentimens de la nature oſoient encore éclater avec nobleſſe.

trangeres, que je suis une mere fortunée... voici votre pere, allons à sa rencontre.

SCENE III.

Les mêmes, AGAMEMNON.

IPHIGENIE.

Madame, me seroit-il permis de l'embrasser après une si longue absence?

CLYTEMNESTRE.

O mon époux & mon Roi, * époux si juste.

* Ainsi parloient à leurs maris les femmes d'autrefois.

Imitations de RACINE. *Act. II. Sc. II.*

IPHIGENIE.

Seigneur, où courés-vous, & quels empressemens
Vous derobent sitôt à mes embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joye à vos yeux n'ose-telle éclatter?
Ne puis je. . .

AGAMEMNON.

Hé-bien, ma fille, embrassés votre pere.
Il vous aime toujours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere!
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller?
Quels honneurs! quel pouvoir! déja la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.

Mais

justement reveré, vous nous voyés renduës à vos ordres.

IPHIGENIE.

O mon pere, ne vous offensés pas de ma har-

Mais que voyant de près ce spectacle charmant
Je sens croître ma joye & mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grece vous revere!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere!

AGAMEMNON.

Vous méritiés, ma fille, un pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle felicité peut manquer à vos voeux?
A de plus grands honneurs un Roi peut il prétendre?
J'ai crû n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands Dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGENIE.

Vous vous cachés, Seigneur, & semblés soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycene?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux:
Mais les tems sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joye est ici combattuë.

IPHIGENIE.

Hé, mon pere, oubliés votre rang à ma vûë;
Je prévoi la rigueur d'un long éloignement,
N'osés-vous sans rougir être pere un moment? . . .
N'éclaircirés-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah ma fille!

IPHIGENIE.

Seigneur, poursuivés.

AGAMEMNON.

Je ne puis, &c.

hardiesse: une longue absence me donne droit à vos embrassemens.

AGAMEMNON.

Embrassés-moi, ma fille; je connois votre tendresse pour un pere; elle passe celle de mes autres enfans.

IPHIGENIE.

O mon pere, quelle est ma joye de vous revoir après un tems si long!

AGAMEMNON.

Je puis vous dire la même chose. La mienne n'est pas moindre.

IPHIGENIE.

Que votre tendresse vous a inspiré à propos le dessein de m'appeller en Aulide!

AGAMEMNON.

Ah, ma fille, j'ignore si je dois m'en feliciter ou non.

IPHIGENIE.

Hé, mon pere, d'où vient cette froideur après avoir parû me voir si volontiers.

AGAMEMNON.

Accusés-en les soucis inséparables du rang que je tiens de Général & de Roi.

IPHIGENIE.

Ne pouvés-vous, helas, vous dérober un moment à ces soucis, pour vous prêter à ma tendresse?

AGAMEMNON.

Ne suis-je pas avec vous, ma fille? vous m'occupés tout entier.

IPHIGENIE.

Déposés donc cet air de majesté qui me glace, & prenés un front serein.

AGAMEMNON.

Je le prens, ma fille, mais ce n'est que

pour

pour un moment, & quand je vous vois.

IPHIGENIE.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré-vous.

AGAMEMNON.

Que l'absence qui va nous séparer sera longue!

IPHIGENIE.

Quoi? mon pere; que dites-vous? je ne comprens point ce discours; * mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets.

AGAMEMNON.

Cette discrétion & cette prudence redoublent mes chagrins.

IPHIGENIE.

Hé, comment donc voulés-vous que je parle pour ranimer votre joye?

AGAMEMNON (*à part.*)

Ah! je ne puis plus me contraindre. . ! c'est assés, ma fille; encore une fois je loue votre discrétion.

IPHIGENIE.

Laissés la guerre de Troye, & demeurés avec vos enfans.

AGAMEMNON.

Plût aux Dieux!.. mais non, je ne puis ce que je veux; & c'est-là ma douleur.

IPHIGENIE.

Périssent les guerres, & tous les maux que produit Menelas!

AGAMEMNON.

Ils en perdront d'autres après m'avoir perdu.

IPHI-

* J'ai ajouté ce mot: c'est la pensée d'EURIPIDE: voyés la réponse d'Agamemnon.

IPHIGENIE.

Quelle raison vous arrêtoit si long-tems en Aulide, Seigneur?

AGAMEMNON.

La même qui m'empêche encore d'en faire sortir l'armée.

IPHIGENIE.

* Où donc vous faudra-t'il chercher les Phrygiens?

AGAMEMNON.

En des lieux où plût au Ciel que Paris ne fût jamais né.

IPHIGENIE.

Vous allés donc traverser les *mers* & m'abandonner.

AGAMEMNON.

Non, ma fille, vous m'accompagnerés.

IPHIGENIE.

† Ah que je me croirois heureuse, si la bienseance me permettoit de m'embarquer avec vous!

AGA-

* Mot à mot, *où dit-on qu'habitent les Phrygiens?* Iphigenie ne devoit pas, ce semble, ignorer leur païs; mais elle pouvoit ignorer en quel lieu il faudroit les chercher & les combattre. Et voilà au fonds ce que signifie le texte, *où sont à present les Phrygiens?*

† Il est bon de prier le lecteur une fois pour toutes de vouloir bien oublier un moment notre siecle, & se transporter à celui d'EURIPIDE. Je n'examine point si les Anciens faisoient mieux que nous de porter si loin la délicatesse sur les bienseances à l'égard du sexe. Mais enfin il n'étoit pas permis aux Dames de paroître dans les lieux où se trouvoient les armées, ni même de s'entretenir avec des hommes sans des raisons très-particulieres. On verra dans la suite combien ces bienseances ont gêné notre Poëte, & de quelles precautions il a usé quand il a été besoin de passer par dessus.

AGAMEMNON.

Quel souhait formés-vous... oui, ma fille, * vous passerés les eaux, n'en doutés point ; alors vous pourrés vous souvenir d'un pere.

IPHIGENIE.

M'embarquerai-je seule, ou avec la Reine.

AGAMEMNON.

Seule, sans votre pere, ni votre mere?

IPHIGENIE.

J'entens votre pensée ; vous me destinés un hymen ailleurs.

AGAMEMNON.

N'en demandés pas plus. La bienseance veut que vous ignoriés mes desseins.

IPHIGENIE.

Revenés donc au plûtôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Certain sacrifice differera mon départ.

IPHIGENIE.

Le secret de ce spectacle sacré est réservé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'est.

AGAMEMNON.

Vous le sçaurés, ma fille. Vous y serés, & peu loin de l'autel.

IPHIGENIE.

Y chanterons nous des hymnes?

AGAMEMNON *à part.*

Elle est heureuse au moins de ne pas m'entendre, & j'envie son bonheur... retirés-

* Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque est plus agréable dans le Grec.

tirés-vous Iphigenie, allés vous renfermer avec vos femmes. Le plaisir de vous embrasser me coute bien cher, puisqu'il doit être suivi d'une triste & longue séparation. (*à part.*) O jeunesse, ô beauté, dignes d'un meilleur sort! ô Troye, ô Helene, quels maux avés-vous enfantés! c'en est trop: je me tais. Mes yeux se remplissent de pleurs malgré moi, quand je t'embrasse. Adieu, retire-toi.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Pardonnés, Madame, ces larmes, & cette pitié à la douleur de voir ma fille se séparer de moi pour suivre Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai; mais il en coute toujours à un pere, quand il livre à des mains étrangeres des enfans élevés avec tant de soin sous ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai point cette foiblesse. Sçachés que ma douleur ne sera pas moindre quand il faudra me séparer d'Iphigenie. Mais enfin il le faut. Son âge & la loi commune l'éxigent. Venons à l'époux destiné. Vous me l'avés nommé. Apprenés-moi sa naissance & son païs.

AGAMEMNON.

* Ægine étoit fille d'Asopus...

CLY-

* Ce détail généalogique étoit nécessaire pour faire, con-

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu, ou quel mortel l'épousa?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils Eaque Roi de l'Isle Oenone *.

CLYTEMNESTRE.

Quelle posterité laissa ce Roi?

AGAMEMNON.

Pelée, celui-là même qui épousa la fille de Nerée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des Dieux, ou contre leur gré?

AGAMEMNON.

Jupiter la promit, & Nerée agréa cet hymen.

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célebré? dans les abîmes profonds de la mer?

AGAMEMNON.

Non, la fête se passa sur le mont Pelion † où demeuroit Chiron.

CLY-

connoître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise, il ne sied pas mal dans EURIPIDE, non plus que dans HOMERE. On le fait à Clytemnestre qui n'en étoit pas instruite. Chose peu étonnante. Les femmes des Anciens se piquoient peu d'être sçavantes; elles ignoroient jusqu'au nom des hommes qui n'étoient pas leurs époux.

* Oenone ou Oenopie, Isle du Golphe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Eaque la nomma Egine du nom de sa mere.

Æacus Æginam genitricis nomine dixit. OVID. Metam. l. 7.

† Mont entre le Golphe Pelasgique & la mer Egée.

CLYTEMNESTRE.

Quoi? dans le païs qu'on dit être habité par les Centaures?

AGAMEMNON.

Là-même. Les Dieux s'y trouveront pour célebrer cette fête.

CLYTEMNESTRE.

* Achille fut-il élevé par Pelée, *ou bien* par Thetis?

AGAMEMNON.

Le pere confia à Chiron l'éducation de son fils, de peur que le commerce des méchans ne corrompît ses mœurs.

CLYTEMNESTRE.

J'admire la sagesse de Chiron qui *l'éleva*, & plus encore celle de Pelée, qui choisit un si sage gouverneur.

AGAMEMNON.

Voilà l'époux que je destine à votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'est point à dédaigner. Dites-moi présentement quel climat de la Grece il habite.

AGAMEMNON.

Vers le fleuve Apidanus dans les confins de la Phthie †.

CLYTEMNESTRE.

Amenera-t'il si loin Iphigenie?

AGAMEMNON.

C'est à son époux à décider.

CLY-

* Les Anciens s'informoient de l'éducation autant que de la naissance pour juger des hommes.

† Phthie capitale de la Phthiotide en Thessalie, entre le Golphe Pélasgique & le Golphe Maliaque.

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils vivent heureux! je consens à cet hymen. Mais quand se fera-t'il?

AGAMEMNON.

Quand l'astre de la nuit aura rempli tout son disque *.

CLYTEMNESTRE.

Avés-vous eu soin d'immoler les victimes ordinaires à la Déesse qui préside aux mariages?

AGAMEMNON.

J'en prendrai soin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferés-vous pas ensuite le banquet nuptial?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où préparera-t'on le festin pour les dames & pour moi?

AGAMEMNON.

Ici proche les vaisseaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela est juste. † Si pourtant vous y consentés, je ferai...

AGA-

* A la pleine lune.

† Le Grec met *συνένεγκαι δ' ὅμως*; CANTERUS traduit *confer tamen aliquid*. Que veut dire cela? j'ai suivi BRODEAU qui traduit plus sensément *consentiens modò*, & j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire Agamemnon. Cela me paroît plus heureux & plus naturel. Ma hardiesse à employer quelquefois ces sens suspendus est certainement justifiée par le texte même.

AGAMEMNON.

Madame, sçavés-vous ce que vous devés faire? je vous conjure de ne me pas réfuser.

CLYTEMNESTRE.

Parlés. * Ma complaisance vous est assés connuë.

AGAMEMNON.

† C'est à moi de paroître dans les lieux où Achille se trouvera; mais vous. . .

CLY-

* Je n'ai osé traduire *Obéissance*; le terme est trop fort & trop choquant pour notre siecle.

Imitations de RACINE.

† AGAMEMNON.

Vous voyés en quels lieux vous l'avés amenée;
Tout y ressent la guerre & non-point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, Soldats, & matelots,
Un Autel herissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assés tranquille,
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirés-vous? laissés de vos femmes suivie
A cet hymen sans vous marcher Iphigenie.

CLYTEMNESTRE.

Qui moi? que remettant ma fille en d'autres bras
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas?
Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide?
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée. . .

AGAMEMNON.

J'avois plus esperé de votre complaisance,

Mais

CLYTEMNESTRE.

Quoi, vous ferés sans moi ce que ma qualité de mere exige que je fasse?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paroître.

CLYTEMNESTRE.

Où voulés-vous donc que soit alors la mere d'Iphigenie?

AGAMEMNON.

A Argos. Partés, retournés vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte! que j'abandonne Iphigenie? & qui donc portera la torche nuptiale.

AGAMEMNON.

Moi.

CLYTEMNESTRE.

Vous! la bienséance le deffend, & vous ne l'ignorés pas.

AGAMEMNON.

La bienséance deffend aussi que vous paroissiés au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mere présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui sont à Argos

Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priére a si peu de pouvoir,
Vous avés entendu ce que je vous demande;
Madame, je le veux, & je vous le commande.
Obéïssés.

gos ne demeurent pas plus long-tems sans vous.

CLYTEMNESTRE.

Beau sujet de précipiter mon retour! ne sont-elles pas renfermées dans le Palais?

AGAMEMNON.

Madame, c'en est trop. Je le veux, partés, obéissés.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la Déesse d'Argos. * Les soins d'un pere vous regardent, laissés-moi en partage ceux d'une mere. Adieu.

SCENE VI.

AGAMEMNON seul.

Helas! j'esperois écarter une mere. Vains efforts! frivole espoir! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je sois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, & sans pouvoir y réussir! allons trouver Calchas, & conférons avec lui sur le remede qu'on doit apporter aux calamités de la Grece, sur les désirs de Diane, & sur mes malheurs. † Tout homme sensé doit choisir une épouse docile, ou n'en point avoir.

* Junon.

† La maxime est un peu crue. Mais elle est d'un Grec, & d'EURIPIDE.



INTERMEDE.

Le Choeur.

C'en est fait, l'armée Grecque verra les ondes du fleuve Simoïs: nos mille vaisseaux iront à Ilion; & nos armes puniront cette superbe Troye bâtie par Appllon, cette Troye où l'on dit que Cassandre paroît les cheveux épars & couronnée de laurier, quand elle souffre les impressions du Dieu qui l'inspire.

Il me semble déja voir les Troyens répandus sur Pergame & sur leurs murs s'épouvanter à la vûë de Mars & de son terrible équipage porté sur nos mille vaisseaux. Il va s'approcher du Simoïs pour enlever à Priam la sœur de Castor & de Pollux, & la ramener en Grece entre les piques & les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage environner Pergame & ses tours, égorger les habitans, & causer bien des sujets de larmes aux Troyennes, & à l'épouse de Priam. Que la fiere Helene regrettera pour lors son époux trahi! Dieux, éloignés de moi & de ma posterité de pareils * malheurs.

* Le Grec met ἰλεαὶς, il signifie ici accident, malheur, infortune, ou du moins crainte, comme en Latin.

heurs. Ils serviront long-tems d'un funeste entretien aux riches Lydiennes & aux femmes des Phrygiens, qui se diront mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine: „ helas, qui ne s'arrachera les che„ veux de douleur en apprenant le déplo„ rable renversement de notre mourante „ patrie! elle périt, & pour qui? *pour* „ vous cruelle Helene, qu'on dit être fil„ le de Jupiter, qui sous la forme d'un „ Cygne eut commerce avec Leda, si „ pourtant les écrits des Poëtes ne sont pas „ fabuleux ".



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE *seul.*

Où est le Général des Grecs? qui de vous ira l'avertir qu'Achille fils de Pelée l'attend?... nous sommes rassemblés & retenus malheureusement sur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ses différens interêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie & leurs maisons; les autres ont quitté leurs femmes & leurs enfans: tant est forte la passion de renverser Troye, qui réunit toute la Grece sur ce rivage! ce n'est pas certes sans une inspiration particuliere des

Dieux.

Dieux. Après tout, je veux entretenir Agamemnon sur ce qui me touche; que chacun parle pour soi. J'ai quitté Pharsale * & mon pere Pelée. Pourquoi? pour être arrêté par les foibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes Thessaliens qui me pressent sans relache, & me disent, „ Achille, qu'attendons-nous? quel terme „ prescrit-on à notre départ? faites promptement ce que vous avés à faire, ou ramenés votre armée sans vous laisser désormais abuser par les délais des Atrides".

SCENE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Généreux fils de Thetis, votre voix a passé jusqu'à moi dans ce Palais, & je suis sortie pour venir à votre rencontre.

ACHILLE.

† O saintes loix de la pudeur! une femme

* Ville de Thessalie peu éloignée de Larisse. Elle devint depuis célébre par la défaite de Pompée.

† Je demande encore une fois quelque grace pour un siecle aussi scrupuleux que celui d'EURIPIDE. Nos idées plus libres sur l'article des bienséances seront sans doute choquées de cette Scene. Qui le croiroit? Achille porte la délicatesse jusqu'à s'étonner de voir une femme en Aulide où étoit l'armée, jusqu'à n'oser s'entretenir avec elle, jusqu'à refuser le gage ordinaire des meres qui marioient leurs filles, cérémonie qui consistoit à présenter la main à l'époux choisi! telle étoit la retenuë du vieux tems.

me d'une si rare beauté en ces lieux! que vois-je?

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connuë d'Achille, qui ne m'a point encore vûë, & je lui sçai gré de prendre les interêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, Madame, qui êtes-vous? pourquoi venir en des lieux où l'on ne voit que des gens armés?

CLYTEMNESTRE.

Apprenés, pour vous rassurer sur mon arrivée en Aulide, que je suis Clytemnestre fille de Leda, & femme d'Agamemnon.

ACHILLE.

Pardonnés, Madame, à mon respect. Vous sçavés qu'il ne m'est pas permis de vous entretenir ici; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc? qui vous oblige à m'éviter? recevés, en touchant cette main, *le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.*

ACHILLE.

Que dites-vous, Madame? je respecte trop Agamemnon votre époux...

CLYTEMNESTRE.

Que voulés-vous dire? la coutume n'autorise-t'elle pas cette cérémonie & ce gage, puisque vous devés épouser ma fille?

ACHILLE.

Que parlés-vous d'hymen? certes ma surprise est grande ... mais non; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

CLY-

CLYTEMNESTRE.

Votre ſurpriſe eſt excuſable. La nature inſpire à tous les hommes je ne ſçai quelle deffiance des amis qu'on n'a point encore pratiqués, ſur tout quand ils parlent d'hymen.

ACHILLE.

Mais, Madame, encore une fois, je ne comprens pas votre penſée. Je n'ai point recherché cet honneur, & les Atrides ne s'en ſont point ouverts à moi.

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt donc ce myſtere? ſi mes diſcours vous étonnent, les vôtres ne me ſurprennent pas moins.

ACHILLE.

Je vous laiſſe à juger, Madame, qui de nous deux eſt dans l'erreur. C'eſt à chacun de nous à le voir: car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

CLYTEMNESTRE.

Ah, cela eſt indigne! on m'engage à nouer un hymen chimerique. Quelle confuſion!

ACHILLE.

Quelqu'un, ſans doute, nous joue vous & moi. Mais, Madame, ne vous affligés point, & mépriſés tout ceci.

CLYTEMNESTRE.

Je me retire, Seigneur. Je ne puis déſormais ſoutenir votre préſence après une mépriſe pareille, & un contre-tems qui me couvre de honte.

ACHILLE.

C'eſt plûtôt à moi, Madame, à vous parler

ler ainsi. Je vais trouver votre époux dans le Palais.

SCENE III.

Les mêmes, un VIEILLARD *à la porte du Palais.*

LE VIEILLARD.

* Arrêtés, illustre rejetton d'Eaque, & fils d'une Déesse. J'ai bien des choses à vous dire, aussi-bien qu'à vous, Madame.

ACHILLE.

Qui m'appelle d'une si étrange *maniere?*

LE VIEILLARD.

C'est un esclave. Ce titre ne me permet pas de m'enorgueillir jusqu'au point...

ACHILLE.

A qui êtes-vous?.. Cet homme n'est pas à moi. Agamemnon & moi n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon, à qui Tyndare m'a donné.

ACHILLE.

Parle: dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainsi?

LE VIEILLARD.

Etes vous seuls? n'y-a-t'il aucun témoin?

CLY-

* Ces cris & cette suspension du Confident, qui va révéler le secret de son maître, font un effet admirable, & disposent Clytemnestre à croire une chose qui paroîtroit d'ailleurs incroyable.

CLYTEMNESTRE.

Parle hardiment, & fors de ce Palais; nous fommes feuls.

LE VIEILLARD.

O fortune, favorife mes foins, & fauve ceux que je veux fauver.

ACHILLE.

Où aboutira un fi étrange difcours? quel fujet important le fait parler de la forte?

CLYTEMNESTRE.

Ah, je te conjure, ne différe plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zele pour vous & pour vos enfans vous eft-il bien connu, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Oui, je rends juftice à ta fidelité. Je fçai que tu m'es attaché depuis long-tems.

LE VIEILLARD.

Vous fouvient-il, Madame, qu'Agamemnon m'a reçû comme un homme à vous.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en fouviens, te dis-je; je t'amenai à Argos, & tu m'as toujours fervie.

LE VIEILLARD.

Il eft donc jufte que ma fidelité pour vous l'emporte fur celle que je dois à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le myftere que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un pere... doit tremper fes mains... dans le fang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu ? va malheureux Vieillard, tes discours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah, Princesse infortunée, tu porteras donc ta tête sous le couteau fatal.

CLYTEMNESTRE.

(*à part.*) O plus malheureuse mere! . . quoi donc, Agamemnon a-t'il l'esprit troublé ?

LE VIEILLARD.

Non, si ce n'est sur ce qui touche Iphigenie; il n'écoute plus la raison.

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite ?

LE VIEILLARD.

Il suit l'Oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuse navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où ?.... (*à part*,) déplorable mere! fille plus déplorable dont un pere veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troye, pour recouvrer Helene.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Helene seroit donc payé du sang d'Iphigenie!

LE VIEILLARD.

Voilà le mystere dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos ?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même

votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, je t'ai donc amenée pour mourir!

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jettées l'une & l'autre dans ces malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Je suis perduë : je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triste ressource que celle des larmes pour une mere qui perd ses enfans!

CLYTEMNESTRE.

Mais, dis-moi, d'où sçais-tu cela? qui te l'a dit?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une seconde lettre;...

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner, ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort?

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le Roi étoit redevenu pere.

CLYTEMNESTRE.

Ah, malheureux, d'où vient ne m'as-tu pas rendu cette lettre?

LE VIEILLARD.

Menelas me l'a enlevée. Il est l'autheur de tous vos maux. *

CLY-

* Le Vieillard se retire.

CLYTEMNESTRE.

Fils de Pelée, fils de Thetis, vous entendés; & vous gardés le ſilence!

ACHILLE.

J'entends, Madame. Ce qui vous touche m'afflige, & ce qui me regarde m'indigne.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille ſous le prétexte trompeur de votre hymen!

ACHILLE.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

CLYTEMNESTRE.

* Et moi je ne rougirai point d'*embraſſer* vos genoux; mortelle, je puis *implorer* le fils d'une Divinité. Non, (ſouffrés-le, Seigneur,) je ſuis mere, & je parle en faveur d'une fille, Laiſſés-vous toucher par des

Imitations de RACINE. *Acte III. Scene V.*

* CLYTEMNESTRE.

Oubliés une gloire importune:
Ce triſte abbaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mere à vos pieds peut tomber ſans rougir.
C'eſt votre épouſe, helas! qui vous eſt enlevée:
Dans cet heureux eſpoir je l'avois élevée.
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t'elle des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer les Autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul. Vous êtes en ces lieux,
Son pere, ſon époux, ſon azile, ſes Dieux, &c.

des noms ſi chers. C'eſt votre épouſe; helas, elle a dû l'être, & vainement je m'en ſuis flattée: mais enfin c'eſt pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs; triſte effet de mes ſoins! j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refuſoit ſon ſecours! ah, Seigneur, vous ne l'avés point épouſée; mais vous avés du moins été appellé l'époux de cette déplorable Princeſſe. Par cette main que je touche, par le doux nom de mere, (car je n'oſe implorer votre nom qui m'a perduë,) je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes ſeul en ces lieux notre azile, notre ami, & le Dieu que j'implore. Il ne nous reſte que vous. Que peut une femme ſeule contre un Roi barbare, & contre une armée féroce & intraitable? pardonnés ce terme à mon déſeſpoir; * je rends d'ailleurs juſtice à ſa valeur. Oſés nous prêter une main ſecourable, & nous ſommes ſauvées; mais ſi vous nous abandonnés, c'en eſt fait d'Iphigenie & de moi.

LE CHOEUR.

Choſe étrange qu'une mere! à quelles extré-

* Clytemneſtre appelle l'armée des Grecs féroce & intraitable: elle ajoûte, *χρήσιμον δ' ὅταν θέλωσιν*, *utile pourtant quand elle veut*, ſans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée: autrement ce ſeroit une fadeur qui gâteroit cet excellent morceau. Cela étant on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la penſée plûtôt que l'expreſſion: *traduttore traditore*, dit le proverbe Italien; je crains de n'avoir été que trop fidelle à mon original à ſes dépens & aux miens.

extrémités ne la porte point sa tendresse? c'est un instinct commun à toutes les meres que celui de secourir leurs enfans.

ACHILLE.

Mon courage ira plus loin. Modeste dans la prosperité, je sçais m'attendrir sur les malheurs d'autrui.

LE CHOEUR.

Tel est le caractere des Héros & des Sages. La prudence est leur guide.

ACHILLE.

* Il est des conjonctures où il siéroit mal d'être trop moderé: il en est d'autres où l'on ne sçauroit l'être trop. Elevé *dans le* sein du respectable Chiron, j'ai *puisé dans* ses leçons une humeur libre & *sincere*. Prêt d'obéir aux Atrides quand leurs commandemens seront justes, je sçaurai leur tenir tête quand

Imitations de RACINE. *Acte III. Scene VI.*

* ACHILLE à IPHIGENIE.

Madame, je me tais & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle & connoît-on Achille.
Une mere pour vous croit devoir me prier:
Une Reine à mes pieds se vient humilier,
Et me déshonorant par d'injustes allarmes
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'interêt que moi?
Ah! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde, & quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagême,
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même, &c.

quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté, que je signalerai par mes exploits, je porterai à Troye, comme en Aulide, un cœur indépendant. Comptés, Madame, comptés sur mon secours. C'est trop souffrir d'un époux & de ceux qui vous sont unis par le sang. Attendés de moi tout ce qu'on peut attendre d'un Prince, jeune à la vérité, mais trop sensible à vos malheurs pour ne s'y pas interesser. Non, non, votre fille ne mourra point; le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une Princesse qui a dû être à moi. Je ne souffrirai pas que le barbare abuse plus long-tems de mon nom pour voiler une perfidie. Quoi le nom d'Achille trancheroit les jours d'Iphigenie! helas! j'ai levé le fer sur sa tête: non. Son pere seul est son bourreau. Mais je ne croirois pas mes mains innocentes, si le prétexte de mon hymen faisoit périr une Princesse opprimée qui mérite un sort plus heureux. Je serois le plus méchant des Grecs, & le dernier des hommes, sans en excepter Menelas; enfin je ne serois plus le fils de Thetis, mais d'une Furie, si je devenois le ministre de la barbarie d'Agamemnon. Rassurés-vous, Madame, & comptés que * Sipyle, d'où les Atrides tirent leur origine, sera tou-

* Sipyle étoit une ville de Lydie où demeuroit Tantale pere de Niobe, de qui Agamemnon & Menelas tiroient leur origine. Je dois à BARNE's l'interprétation de cette pensée, c'est-à-dire la comparaison de Sipyle avec la patrie d'Achille. Les autres Commentateurs n'ont pas pris le sens.

toujours célébre, & que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacrileges sur votre fille. Il n'en sera rien. J'en jure par le Dieu Nerée qui vit sous les eaux, par cet illustre pere de la Déesse dont je tiens le jour. Que le Devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces Prophetes audacieux? des gens vils, qui disent par conjecture & par hazard le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des évenemens. Au reste, Madame, ne pensés pas qu'un interêt qui m'est cher me fasse agir. *Je puis m'en flatter, plusieurs Princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul* dont me couvre Agamemnon suffiroit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler, & m'authoriser à aimer Iphigenie? j'aurois été assés heureux, Madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutoit-il la tendresse d'un époux? ah! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'interêt de la Grece l'eût demandé, j'ose le dire, Madame, * Achille auroit pû se résoudre à sacrifier son amour au bien public. Mais, je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides. Il m'est pourtant aisé de leur faire sentir que je puis les servir ou leur nuire. Cette épée que je vas teindre de sang avant que de la plonger dans le sein des Troyens, me répon-

* Cela paroîtra peu galant. Mais Achille n'est ni François, ni héros de Roman. La fierté est plus de son caractere que l'amour. Voyés le parallelle de l'Iphigenie Grecque & Françoise, vers la fin.

répondra de quiconque auroit l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyés en répos, Madame, vous m'avés imploré comme un Dieu; je ne le suis pas: * mais je sçaurai le devenir pour vous.

LE CHOEUR.

O Achille, ces généreux sentimens sont bien dignes de vous & de la Déesse qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur, que dois-je faire? je ne puis trop louer votre générosité. La reconnoissance l'exige; mais la crainte de vous déplaire me retient. Je sçai combien les louanges déplaisent aux héros. Je rougis cependant de n'avoir à vous présenter que des larmes: quel entretien pour Achille, que le triste récit des maux, qui se font sentir à moi seule, & qui ne passent point jusqu'à lui. Que dis-je? pardonnés; quand on est assés généreux pour se prêter aux afflictions des autres, on les ressent comme eux. Continués-donc, Seigneur, de vous attendrir sur le sort d'une mere indignement traitée; je m'étois flattée d'avoir un fils dans Achille. Mon esperance a été vaine: voilà mon prémier malheur. Mais d'un autre côté quel funeste préſage pour votre hymen, que la mort de l'épouse qui vous fut destinée? ce second

* CANTERUS & les autres Commentateurs traduisent ainsi, *ἀλλὰ ὅμως γενήσομαι*, *je ne suis pas Dieu, mais peut-être le deviendrai-je.* Ce qui est d'un froid à glacer. EURIPIDE n'a point dit une sottise pareille. Il a sous-entendu *σοι*, *je le deviendrai pour vous.* Le lecteur finj ugera si j'ai eû tort de penser ainsi.

second malheur interesse l'époux aussi-bien que la mere. Enfin qu'ajoûterois-je à vos paroles? votre discours comprend tout, & comme vous l'avés dit, le sort de ma fille ne dépend que de vous. Souhaités-vous, Seigneur, qu'elle vienne tomber à vos pieds? Quoique les loix de l'exacte bienséance semblent le deffendre, vous la verrés, si vous l'ordonnés, paroître en votre présence avec cette noble pudeur qui éclatte sur son front. Du moins en son absence, accordés à la mere ce que la fille obtiendroit de vous.

ACHILLE.

Qu'elle reste dans son appartement; *je* ne veux point gêner sa modestie.

CLYTEMNESTRE.

Il est juste, Seigneur, qu'elle vienne en rougissant rendre grace à son liberateur.

ACHILLE.

Gardés-vous encore une fois, Madame, de l'amener en ma présence. Evitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorés-vous les entretiens d'une armée nombreuse & oisive? je vous l'ai déja dit, Madame, sans cette inutile démarche, je n'en serai pas moins ardent à vous servir. En dût-il couter des combats pour finir vos malheurs, le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre esperance, & si je ne vous rends votre fille, * puisse-je périr!

CLY-

* Le texte ajoute, *si au contraire je la sauve, je ne perirai pas.* Cet allongement, qui est gracieux dans le Grec, seroit insupportable en François. Les autheurs Grecs ne manquent gueres ces sortes d'alternatives.

CLYTEMNESTRE.

Vivés, Seigneur, & faites toujours des heureux.

ACHILLE.

Madame, pour réussir plus sûrement dans notre dessein, daignés encore m'écouter.

CLYTEMNESTRE.

Parlés, Seigneur, je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde.

ACHILLE.

Tachons d'abord d'engager Agamemnon à reprendre des sentimens de pere.

CLYTEMNESTRE.

Nous le tenterons en vain. Il est foible; il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais enfin, on peut opposer raisons à raisons.

CLYTEMNESTRE.

Foible espoir! ordonnés cependant, Seigneur, & j'agirai.

ACHILLE.

* Je vous conseille, Madame, d'aller d'abord vous jetter à ses pieds, pour le détourner d'immoler sa fille. S'il est sourd à vos

Imitations de RACINE. *Acte III. Scene VII.*

* ACHILLE à CLYTEMNESTRE & IPHIGENIE.

Enfin vous le voulés. Il faut donc vous complaire:
Donnés-lui l'une & l'autre un conseil salutaire;
Rappellés sa raison, persuadés-le bien
Pour vous, pour mon répos, & sur tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles:
Il faut des actions & non pas des paroles.

vos cris, revenés à moi. Si au contraire il se rend à vos larmes, mon secours deviendra inutile, Iphigenie sera délivrée, j'en serai plus disposé à ne pas haïr Agamemnon, & moins blâmé des Grecs, pour avoir usé de douceur plûtôt que de violence. Enfin vous jouirés du plaisir d'être sortie de cet embarras, au contentement des personnes qui vous sont cheres, à votre satisfaction, & sans le secours de mon bras.

CLYTEMNESTRE.

* La sagesse dicte vos conseils, Seigneur: je m'y rends. Mais si je ne réussis pas, où reverrai-je Achille ? où retrouverai-je ce bras, ce ferme appui dans mes maux?

ACHILLE.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, Madame; je paroîtrai, quand il en sera tems, & je vous épargnerai le chagrin & la confusion de porter vos larmes au milieu d'une armée. Ce seroit dégrader une Reine, la fille du grand Tyndare, nom si respecté des Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Allés, Seigneur, servés-moi de guide en cette entreprise. Il est de mon interêt de vous seconder. Du reste s'il est des Dieux rémunérateurs de la justice, (& s'il n'en étoit

Imitations de RACINE. *Acte III. Scene V.*

* Seigneur, daignés m'attendre, & ne la point quitter
A mon perfide époux je cours me présenter,
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime:
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.

toit pas, que deviendroient nos laborieuses 'ertus?) puissent-ils vous combler de leurs ɔiens!



INTERMEDE.

LE CHOEUR.

* Quelle différence, grands Dieux, entre l'hymen de Thetis & celui d'Iphigenie! en faveur de la Déesse avec quelle grace ne parut pas Hymenée, si souvent chanté sur la flute Libyenne, sur le lut ami des danses, & sur les chalumeaux! Que les sons de ces instrumens furent alors gracieux, quand les Pierides aux beaux cheveux se trouverent sur le mont Pelion aux nôces de Pelée! ornées de brodequins d'or elles frappoient la terre en cadence d'un pied leger. Elles chantoient divinement, & dans leurs chants elles confondoient les noms de Pelée & de Thetis. Cette fête embellissoit la forêt de Pelion & les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganimede, favori de Jupiter, versoit le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nerée dansoient autour des époux. STROPHE.

La troupe Equestre des Centaures accou- ANTISTR.

rût

* Cette addition naît du Sujet. C'est le fonds de tout l'Intermede.

rût avec des flèches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des Dieux, & la joye que répandoit Bacchus avec le vin, les attiroit. Les filles de Thessalie éleverent au Ciel par leurs cris redoublés la Déesse Thetis comme un Astre naissant. Apollon qui voit l'avenir, & Chiron qui connoît l'origine des Muses, annoncerent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devoit un jour, avec ses Myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam; qu'il y paroîtroit revêtu des armes *fabriquées* par Vulcain, present que *doit lui* faire un jour sa divine Mere. * *Enfin* les Dieux célebrerent les louanges de l'amante & celles de l'amant.

EPODE. Pour vous, triste Iphigenie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le couteau sacré dans votre sein; votre sort sera semblable à celui d'une tendre genisse sortie du fonds d'une grotte, errante sur les montagnes, & nourrie au son des instrumens champêtres. Ainsi élevée dans les bras d'une mere qui vous destinoit un doux hymen chés les Argiens, vous serés leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les

* BARNE's donne un autre sens à cette phrase. Le πρώτας Grec veut dire, selon lui, que les Dieux *célebrerent les nôces de Thetis, comme étant la principale des Nereïdes & l'hymenée de Pelée.* J'ai trouvé un sens plus naturel & plus délicat. Thetis étoit Déesse, Pelée étoit mortel: il paroissoit juste que les louanges de l'épouse précédassent celles de l'époux.

les charmes de la pudeur & de la vertu ? helas! dans le siecle où nous sommes, l'impieté est en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu est foulée aux pieds. L'injustice triomphe de l'équité; & voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colere vengeresse des Dieux.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE seule.

Helas, je le cherche en vain. Vainement je sors du Palais pour le trouver. * Mon barbare époux ne revient point! cependant ma fille éplorée s'abandonne aux regrets & aux gémissemens depuis qu'elle a appris le sort que lui prépare son pere. Mais le voici ce pere cruel qui doit impitoyablement égorger ses enfans.

Imitations de RACINE. *Acte III. Scene VII.*

* CLYTEMNESTRE à ACHILLE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvés:
Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
Il me fait de l'Autel refuser le passage, &c.

SCE-

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Ah, Madame, je vous rencontre à propos hors du Palais & sans témoins. J'ai bien des choses à dire à une mere, qu'il est bon que votre fille n'entende pas.

CLYTEMNESTRE.

Quel est ce nouveau mystere?

AGAMEMNON.

* Envoyés votre fille seule avec moi au sacrifice. Tout est préparé, l'eau lustrale, les gâteaux d'immolation, le feu sacré où l'on doit les jetter, & les victimes, dont le sang doit couler en l'honneur de Diane, avant l'hymen d'Iphigenie.

CLYTEMNESTRE.

† Vos paroles sont justes; mais comment nom-

Imitations de RACINE. *Acte VI. Scene* III.

* AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'Autel est paré:
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

Ibid. *Scene IV.*

† CLYTEMNESTRE.

Venés, venés, ma fille; on n'attend plus que vous.
Venés remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? quel discours! ma fille vous pleurés,
Et

nommer votre conduite? sortés, ma fille, paroissés: vous sçavés les desseins d'un pere. Il suffit. Apportés sous vos voiles Oreste votre frere. La voici, Seigneur, prête à vous obéïr. Ecoutés-là. Je parlerai ensuite sur ses interêts & les miens.

SCENE III.

IPHIGENIE, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Ma fille... mais d'où viennent ces larmes & ces tristes regards? vous baissés les yeux, & vous les couvrés de vos voiles!

IPHIGENIE.

Dieux! par où commencer le récit de mes infortunes? le * present, le passé, l'avenir, tout m'accable & confond mes pensées!

AGA-

Et baissés devant moi vos yeux mal assûrés.
Quel trouble! mais tout pleure, & la fille & la mere.
Ah, malheureux, Arcas, tu m'as trahi...

‡ Voici le Grec, ἅπασι γὰρ πρώτοισι χρέεσθαι πάρα, κἂν ὑστάτοισι, κἂν Πίσοισι πανταχοῦ, c'est-à-dire, selon tous les Interprêtes: *car en tout discours il faut un commencement, un milieu, & une fin.* Ce n'est point ainsi que la dotileur parle. N'est-il pas plus sensé de croire qu'Iphigenie veut dire, *je ne sçai par où commencer le récit de mes infortunes, s'il faut les rapporter toutes, les prémieres, les dernieres, & les autres*, c'est-à-dire, *le passé, le présent, & l'avenir*? ce qui revient au tout que j'ai choisi.

AGAMEMNON.

Que vois-je? d'où viennent ce trouble & cette confusion? elles semblent s'accorder à m'effrayer: tout paroît éperdu, & la fille & la mere!

CLYTEMNESTRE.

Répondés, Agamemnon, à ce que je vais vous demander; mais répondés sans artifice.

AGAMEMNON.

Parlés, Madame; je répondrai comme je dois.

CLYTEMNESTRE.

Avés-vous résolu, cruel, d'égorger votre fille, & la mienne?

AGAMEMNON.

Ah Ciel!.. quelle affreuse parole vous est échappée! quel soupçon, Madame!

CLYTEMNESTRE.

Encore une fois, Seigneur, répondés à cette question.

AGAMEMNON.

Madame, faites des questions *moins* étranges, & je vous répondrai.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en tiens à celle-ci. Ne vous écartés point.

AGAMEMNON.

O Fortune, ô Destin, ô Génie, autheur de mes maux!

CLYTEMNESTRE.

C'est le même Génie pour ma fille & pour moi. Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame, de quoi vous plaignés-vous?

CLYTEMNESTRE.

Ah, barbare, osés-vous le demander? Votre artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON *à part.*

Malheureux, je suis trahi!

CLYTEMNESTRE.

* Que sert de feindre? je sçai tout, on m'a tout revelé. Ce silence même, ces sanglots, ces soupirs, tout avouë votre perfidie.

AGAMEMNON *à part.*

Je suis réduit à me taire. C'en est trop d'ajouter l'imposture à mes autres malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutés-moi; je vais parler à mon tour; mais sans déguisement, & sans énigme. Quel époux ai-je trouvé dans Agamemnon? un ravisseur qui m'enleve contre mon gré, après avoir tué † Tantale mon premier époux, après avoir arraché de mon sein un fils, après l'avoir écrasé en le précipitant à mes yeux. Mes freres, Castor & Pollux, vous déclarent la guerre pour me venger; vous

Imitations de RACINE. *Acte IV. Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse, &c.

† HOMERE a crû que Clytemnestre avoit été mariée en premieres nôces au Roi Agamemnon. EURIPIDE a pensé autrement, puisqu'il lui donne Tantale pour époux avant Agamemnon. EUSTATHE *sur le livre II. de l'Iliade.* BARNÉS ajoute avec raison, que ce Tantale étoit autre que le pere de Pelops, & le grand-pere d'Agamemnon. Cela est visible. C'étoit le fils de Thyeste.

vous tombés aux genoux de Tyndare: ce généreux Vieillard vous dérobe à ma vengeance; j'oublie le passé; je reviens à vous. Témoin de ma * conduite irréprochable depuis ce retour vous me rendrés justice. Mes complaisances & vos richesses accrûes par mes soins vous ont fait regarder comme le plus heureux des mortels au dedans & au dehors. Un sort tel que le vôtre est bien rare & bien digne d'envie: enfin pour couronner cette félicité, je vous donne trois filles avec cet enfant cheri; & pour recompense de tant de biens, vous m'ôtés Iphigenie. Mais si l'on vous demande pourquoi vous l'immolés, dites-moi que pourrés-vous répondre? vous gardés le silence! je vais parler pour vous. C'est afin de rendre Helene à Menelas. † Il est beau en effet de payer le retour d'une ingratte du sang

* Clytemnestre n'eût pas lieu dans la suite de se vanter ainsi de sa fidelité. Ces reproches montrent qu'elle s'en repentoit peut-être déja. L'amour d'Egisthe & le meurtre d'Agamemnon vengerent depuis les crimes qu'elle avoit reprochés à cet époux malheureux.

Imitations de RACINE, Ibid. *Scene IV.*

† CLYTEMNESTRE.

Si du crime d'Helene on punit sa famille
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissés à Menelas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imputer la peine de son crime;
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?

sang innocent de nos enfáns, & de racheter ce que nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah, cruel, si la guerre de Troye te contraint de m'abandonner, si ton absence dure, quels seront mes sentimens dans ma triste solitude, quand je redemanderai vainement Iphigenie aux lieux qu'elle habitoit autrefois, quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles privées pour jamais de la revoir! „ O ma fille, ma chere fille, m'é„ crierai-je, c'est ton pere, oui c'est ton „ pere seul qui t'a fait perir. Tel est le „ prix & l'exemple funeste qu'il laisse à sa „ famille". Non, barbare, non je ne sçai dans ma fureur, qui m'empêchera moi & mes filles de faire retomber sur toi le sort que tu nous prépares. Mais que dis-je? ah, Seigneur, n'irrités pas une mere en furie, & ne la forcés pas de vous haïr. Vous immolerés votre fille! hé, quelles prieres férés-vous aux Dieux en la sacrifiant? que leur demanderés-vous donc si vous égorgés vos enfans? sera-ce votre retour? retour aussi fatal que votre départ aura été honteux. Dois-je le souhaiter & le demander pour vous? quelle idée aurois-je des Dieux, si je les implorois pour un parricide? mais je veux que vous l'obteniés; revenu dans Argos, que ferés-vous? irés-vous embrasser vos enfans? hé, ne vous privés-vous pas de cette consolation? qui d'entr'eux osera regarder un pere qui les assassine de sang froid? vous ne répondés point... je le voi, votre silence approuve mes raisons.

Allons plus loin. * Vous sied-t-il de n'aimer que le Titre de Général & de Roi? ne deviés-vous pas parler aux Grecs en pere. Que ne leur disiés-vous. „ O Grecs, vous „ souhaités d'aller à Troye ; j'y consens. „ Que le sort décide qui de nous doit im„ moler sa fille.." l'interêt étant commun, le peril devoit l'être. Falloit-il que vous fussiés le seul à donner une victime à la Grece? n'étoit-il pas plus juste que Menelas sacrifiât Hermione pour une mere dont l'interêt le demande? quoi, ma vertu & ma fidelité seront recompensées par la perte de ma fille, tandis que la perfide, la coupable Helene, plus heureuse que moi, ramenera la sienne triomphante & adorée à Sparte? répondés à mes raisons, si vous les trouvés peu justes. Si au contraire vous en sentés la force & l'équité, revenu à vous-même, rendés-moi, rendés-vous Iphigenie.

LE CHOEUR.

Laissés-vous fléchir, ô Agamemnon. Il est beau de conserver & d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

IPHI-

Imitations de RACINE. *Ibid. Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Mais non : l'amour d'un frere, & son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de regner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiés, &c.

IPHIGENIE.

* O mon pere, si j'avois l'éloquence d'Orphée & l'art d'enchanter les rochers pour les forcer à me suivre; si j'avois le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurois recours à ce moyen pour toucher un pere. Mais helas, je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs, c'est tout ce que je puis. Suppliante à vos pieds, je n'ai pour ma deffense que le titre de votre fille. Ne me ravissés pas le jour que j'ai reçû de vous, tandis que je puis en goûter la douceur, & ne me forcés pas avant le tems de voir la region souterraine des morts. † C'est moi qui la premiere vous appellai du doux nom de pere, & que vous honorâtes du tendre nom de votre fille: c'est moi qui passant la premiere dans vos bras, épuisai la tendresse paternelle par mille caresses réciproques. Helas, vous me disiés alors, „ ô ma fille, „ aurai-je un jour le bonheur de te voir „ florissante & reverée dans la maison d'un „ époux

* Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étoient naturellement harangueurs.

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

† IPHIGENIE.

Fille d'Agamemnon c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
C'est moi, qui si long tems le plaisir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avés point du sang dédaigné les foiblesses.

„ époux heureux & digne de moi"? attachée à votre ſein, & baiſant cet auguſte viſage que je touche à préſent de mes mains, „ ah, mon pere, diſois-je à mon tour, mon „ cher pere, jouirai-je du plaiſir de vous „ recevoir un jour dans mon Palais, & de „ rendre à votre vieilleſſe la reconnoiſſance „ dûë à une pénible éducation"? *ces tendres entretiens* ſont toujours préſens à mon eſprit: helas, ils ſont ſortis de votre mémoire, & vous ne ſongés plus qu'à me donner la mort. Ah, Seigneur, quittés cette affreuſe penſée, je vous en conjure *par les* manes de Pelops & d'Atrée, par *une mere* qui m'a enfantée avec douleur, & *qui ſouffre* à mon ſujet les plus vives *douleurs* d'un ſecond enfantement. Que m'importe l'hymen de Paris & d'Helene, auquel vous me ſacrifiés? jettés du moins un regard ſur moi; pourquoi détourner les yeux? laiſſés-moi jouir de votre vûë, & de vos embraſſemens; ſi mes prieres ne vous fléchiſſent pas, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance, ô mon frere, me ſera d'un foible ſecours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un pere; ſauve moi du trépas. Oui, un âge ſi tendre eſt ſuſceptible de ſentiment & de compaſſion. Vous le voyés, mon pere, le ſilence de cet enfant parle en ma faveur. Laiſſés agir l'amour & la pitié. Nous vous en conjurons par votre auguſte viſage. Vous voyés à vos genoux deux ſupplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterés-vous? enfin pour faire évanouir

tous

tous vos prétextes, songés que rien n'est plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur seule peut rendre celle-ci souhaitable. Une vie malheureuse est même plus prisée qu'une glorieuse mort.

LE CHOEUR.

Miserable Helene, dans quelle confusion ta perfidie jette les Atrides & leurs enfans!

AGAMEMNON.

* Je serois le plus insensé des humains, si je n'aimois tendrement mes enfans. Mon cœur n'est pas insensible, vous m'en devés croire. Mais je sçai jusqu'où doit aller la pitié. Il m'est dur sans doute d'en venir à cette cruelle extrémité; mais, Madame, il est plus dangereux de m'en exempter. Tel est mon malheur; il le faut. Considerés, je vous prie, ce nombre prodigieux de vaisseaux, & ces Rois puissans à qui Troye devient inaccessible & imprenable, si Iphigenie ne meurt, suivant l'Oracle de Calchas. Le désir qui les anime à traverser au plûtôt les mers est une sorte de fureur. Ils brûlent de passer dans cette terre barbare, & d'exterminer les ravisseurs de nos femmes. Si j'élude l'Oracle, cette armée furieuse viendra, n'en doutés point, égor-

Imitations de RACINE, Ibid. *Scene IV.*

* AGAMEMNON.

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos priéres... &c.

égorger mes filles jusques dans Argos. Ni vous, ni moi, Madame, ne serons épargnés. Au reste, ma fille, ce n'est point Menelas qui m'asservit à ses projets. Ses sentimens ne sont pas la régle des miens. C'est à la Grece que je vous immole. Je le fais à regret. Mais il faut céder à la nécessité. Il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendresse & de votre sang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laissent pas les ravisseurs impunis.

* SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare! il fuit & te livre à la mort: ô ma fille, ô étrangeres, ô mere infortunée!

IPHIGENIE.

† Les mêmes plaintes conviennent à ma for-

* Euripide change dans cette Scene la mesure des vers, aussi-bien que dans la VII. & VIII. du même Acte, & dans tous les Choeurs. La cadence qu'il prend ici est plus courte, plus vive, & plus propre à exprimer la douleur. J'ai taché d'y ajuster mes expressions, autant qu'il m'a été possible. Il faut encore observer dans cette Scene la situation de Clytemnestre, qui doit être tombée entre les mains de ses femmes comme une personne pénetrée de la plus vive douleur.

† EURIPIDE dit, *la même mesure de vers convient à ma fortune.* C'est une vraye faute. L'acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage qu'il employe pour flatter plus agréablement l'oreille, passe insensi-

fortune. O ma mere, ô Clytemnestre! helas, je ne verrai plus la lumiere du Soleil. Il m'éclaire pour la derniere fois. Forêts de Phrygie, montagnes d'Ida, où Priam exposa Paris arraché du sein de sa mere, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'achevies-vous sa triste destinée! pourquoi devenu berger a-t'il pû conduire ses troupeaux sur les bords d'une claire fontaine, & dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les Déesses? helas, elles y vinrent pour mon malheur. Venus fiere de son empire sur les cœurs, Pallas & Junon, l'une comptant sur sa valeur, l'autre sur sa qualité d'épouse de Jupiter, se disputerent entr'elles le prix de la beauté en présence de Mercure. Jugement odieux de Paris, tu fais la gloire des Grecs, & tu me causes la mort.

LE CHOEUR.

Il n'est que trop vrai, aimable Iphigenie, c'est afin d'ouvrir le chemin d'Ilion que Diane vous choisit pour victime.

IPHIGENIE.

O Clytemnestre, ô ma mere, ce qui m'accable de douleur, c'est que celui qui m'a donné le jour m'abandonne & me trahit... Que je suis malheureuse d'avoir vû Helene. Pour elle je meurs, & je meurs par les cruelles mains d'un pere qui se dépouille à mon égard de tout sentiment d'humanité... Non, l'Aulide ne devoit jamais

sensiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigenie elle-même, & non pas le Poete.

mais recevoir dans ses ports les vaisseaux des Grecs. Vents, autheurs de mes maux, vous deviés porter la flotte à Troye, & non pas la retenir sur l'Euripe. . . * Mais le maître des vents, le Dieu Jupiter dispose à son gré de leur souffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns, peu propice aux autres, il donne à ceux-ci une course heureuse, il arrête ceux-là dans le port; il dispense la joye & la douleur comme il lui plaît. Que la destinée des foibles humains est déplorable! falloit-il encore ajouter la mort à leurs calamités!

LE CHOEUR.

Helas, helas, la fille de Tyndare est la source féconde des malheurs qui assiégent les Grecs. Mais je plains encore plus votre sort: vous en méritiés un plus beau.

SCENE V.

IPHIGENIE, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR, ACHILLE, SOLDATS.

IPHIGENIE.

Ah, Madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraye?

CLYTEMNESTRE.

Rassurés-vous, ma fille; voici Achille; voici

* Cette Sentence, outre son sens propre, renferme, comme on voit, un sens moral, que le Poëte a eu principalement en vûë.

voici l'époux pour lequel je vous amenois en Aulide.

IPHIGENIE.

Qu'on m'ouvre les portes du Palais pour me dérober à ses regards.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyés-vous, Iphigenie? votre liberateur?

IPHIGENIE.

Oui, cet Achille même; je rougis de lever les yeux sur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment?

IPHIGENIE.

La triste issuë de cet hymen me couvre de confusion.

CLYTEMNESTRE.

Demeurés. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur est ici hors de saison. Elle ne vous sauvera pas, si pourtant il est encore possible de vous sauver.

ACHILLE.

Que je vous plains, Madame!

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en avés que trop de lieu, Seigneur.

ACHILLE.

On n'entend que cris confus dans l'Armée.

CLYTEMNESTRE.

A quel sujet? parlés.

ACHILLE.

Au sujet d'Iphigenie.

CLYTEMNESTRE.

Quel présage! & que venés-vous de me dire!

ACHILLE.

Toute l'Armée crie qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et personne ne s'oppose à ces clameurs?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger.

CLYTEMNESTRE.

De quoi, Seigneur?

ACHILLE.

* D'être la victime de leur aveugle fureur.

CLYTEMNESTRE.

Pour avoir voulu sauver ma fille?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Quel insolent a osé attenter à votre vie?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et vos soldats n'ont pas volé à votre secours?

ACHILLE.

Ils ont été les premiers à se soulever contre moi.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ma fille, c'en est fait, nous sommes perduës.

ACHILLE.

Ils ont eu l'insolence de me nommer indigne d'un hymen que je préférois au salut de la Grece.

CLYTEMNESTRE.

Hé que leur avés-vous dit?

ACHIL-

* Grec. *D'être accablé de pierres.*

ACHILLE.

„ Epargnés du moins, leur disois-je, cel-
„ le qui devoit être mon épouse...

CLYTEMNESTRE.

Helas!

ACHILLE.

„ Celle qu'un pere m'a destinée...

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour vous.

ACHILLE.

Vains efforts! il a fallu ceder aux cris redoublés.

CLYTEMNESTRE.

Multitude cruelle & intraitable!

ACHILLE.

Cependant je sçaurai vous secourir, Madame.

CLYTEMNESTRE.

Quoi? seul contre tous?

ACHILLE *montrant ses Soldats.*

Voyés-vous ces fidelles amis sous les armes? voilà vos défenseurs.

CLYTEMNESTRE.

Puisse réussir votre valeur!

ACHILLE.

Comptés sur un heureux succès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point?

ACHILLE.

Non. Du moins tant qu'il sera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh qui viendroit vous l'enlever?

ACHILLE.

Ah, Madame, l'Armée entiere. Ulysse doit venir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui? ce Prince issu de Sisyphe?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De son propre mouvement, ou choisi par les Grecs?

ACHILLE.

Choisi par les Grecs, & de son propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche! de quel emploi il s'est chargé!

ACHILLE.

Je sçaurai l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

L'inhumain auroit-il le cœur assés dur pour m'arracher ma fille?

ACHILLE.

* Lui, Madame? il la traîneroit à vos yeux.

CLYTEMNESTRE.

Que ferai-je donc, Seigneur?

ACHILLE.

Retenés votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Pourrai-je par mes foibles efforts l'empêcher d'être immolée?

ACHIL-

* Grec. *Par les cheveux.*

ACHILLE *montrant son épée ou ses Soldats.*

* Voici qui me répondra d'elle.

IPHIGENIE.

Clytemnestre, & vous Achille, écoutés mes paroles. Je vois, Madame, que vous avés éclatté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille ; mais il faut penser aussi à ne pas soulever sans fruit toute l'Armée contre vous & contre lui. Apprenés donc, Madame, le parti que le Ciel m'a inspiré de prendre. Je suis resoluë de † mourir. C'est peu. Je veux sans murmure & sans plainte me signaler par une mort glorieuse & volontaire. Considerés, je vous prie, combien ce parti est juste. La Grece toute entiere a les yeux attachés sur moi. De moi seule dépend le départ des vaisseaux & le renversement de Troye. Ma mort vengera l'enlevement d'Helene, & empêchera les barbares d'oser porter à l'avenir leurs profanes.

* BARNE's seul, que je sçache, a bien expliqué ce mot *ἀλλὰ μὴν εἰς τοῦτόγ' ἥξει. Voici qui terminera l'affaire, elle en viendra là.* Et non pas, *Ulysse viendra pour cela même.*

† Je ne dois pas dissimuler qu'ARISTOTE (Poët. c. 16.) „ dit qu'EURIPIDE a peché contre l'égalité „ des mœurs, en ce que l'Iphigenie suppliante qu'on „ voit au commencement n'est pas la même que l'I„ phigenie courageuse qu'on voit à la fin". Sur quoi M. DACIER ne balance pas à condamner EURIPIDE. Seroit-ce un crime d'en juger autrement sur l'impression que fait cette Tragédie ? ce mélange de foiblesse & de courage n'est-il point plûtôt un coup de l'art d'un grand maître ?

ſanes mains ſur les femmes Grecques. Je les ſauverai toutes en mourant. Liberatrice de la Grece, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie. Dois-je après tout ſi fort regretter le jour? Vous me l'avés donné moins pour vous que pour la Patrie. Combien de Grecs armés ſur terre & ſur mer, touchés des malheurs de la Grece, oſeront combattre & mourir pour elle? & moi, lâchement avare de mon ſang, j'arrêterois ſeule une ſi noble entrepriſe! de quel front? & que leur répondrions-nous? De plus, dois-je permettre qu'Achille combatte ſeul contre tous, & prodigue ſa vie pour ſauver la mienne? la * vie d'un homme ſeul eſt plus précieuſe que celle d'un grand nombre de femmes. Enfin ſi Diane veut qu'on m'immole, foible mortelle pourrai-je reſiſter à une Déeſſe? ſoyons donc la victime de la Patrie. Je me dévouë. Grecs, me voici prête, ſacrifiés-moi, & renverſés Troye. Vos Trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux, & de poſterité. L'ordre veut que les Grecs commandent aux barbares, & non les barbares aux Grecs. Ceux-là ſont nés pour l'eſclavage; & ceux-ci pour la liberté.

LE

* Ce trait juſtifie les Autheurs qui diſent qu'EURIPIDE n'aimoit pas le ſexe. Il met γυναικῶν μυρίων *Une infinité de femmes*; il ſeroit très dur d'exprimer dans toute ſa force la haine d'EURIPIDE. DOLCE' Poëte Italien traduit ſans balancer,

Mille femine inſieme, e mille, e mille.

LE CHOEUR.

Iphigenie, votre dessein est bien généreux. Que celui de la Fortune & de la Déesse est différent!

ACHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les Dieux jaloux de mon bonheur me rendroient trop heureux s'ils vous donnoient à moi. J'envie le sort de la Grece, & votre destin. Vous augmentés sa gloire, elle accroît la vôtre. Vous avés parlé d'une maniere digne de la Patrie & de vous. Sans songer à résister aux Dieux, plus puissans que nous, vous avés cédé à la nécessité & à l'utilité publique: & voilà ce qui redouble mon amour. Cette grandeur d'ame, (il faut que je l'avouë,) & ce caractere aimable que je viens de connoître, me font souhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refusés donc pas de vous prêter au bras secourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs desesperé, j'en atteste Thetis, si je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Considerés donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend est affreuse, & cessés de la souhaiter.

IPHIGENIE.

J'ai parlé sans interêt & sans égard pour personne, Seigneur. Qu'Helene, qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle. Je n'ai pas cette vanité. Epargnés-moi la douleur de voir répandre votre sang, ou celui des Grecs; souffrés que je sauve ma Patrie par ma mort.

ACHILLE.

* O grandeur d'ame que j'admire malgré moi! votre courage, Iphigenie, m'oblige de me rendre. Pourquoi dissimuler? je ne puis blâmer ces nobles sentimens. Mais peut-être vous repentirés-vous de les avoir portés trop loin. Sçachés donc que pour justifier ma parole, je vais me placer avec ces soldats & ces armes proche l'autel, non pour être témoin de votre funeste mort; mais pour devenir votre *liberateur*. Peut-être alors voyant le fer menacer *votre* tête vous rendrés-vous à mes *conseils*. Ne croyés pas, Iphigenie, que *je vous* abandonne à votre projet *téméraire*. Je vais au Temple de Diane, & je vous y attends.

* On s'étonnera peut-être de voir un amant souscrire en quelque sorte à la mort volontaire de son amante. M. RACINE porte plus loin l'amour d'Achille. Chés lui ce héros jure de sauver Iphigenie malgré elle. Il brave les Dieux, & l'Armée. Le fer brille, & le sang commence à couler. Cela devoit être *ainsi pour* notre tems. Mais le respect profond des Anciens pour les sacrifices & pour les dévoumens volontaires, obligeoit EURIPIDE de rendre Achille plus moderé. Ce Prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigenie, qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer; il ne pouvoit faire plus: enfin il part resolu de la délivrer, si elle révoque son vœu. Mais tant qu'il subsiste, c'est une victime sacrée. Elle lie les mains à Achille.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE.

IPHIGENIE.

Vous vous taisés, Madame, & vos yeux sont baignés de pleurs.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse ! n'ai-je donc pas sujet de pleurer!

IPHIGENIE.

Ne m'attendrissés pas ; songés plûtôt à m'affermir... Mais, Madame, accordés-moi une grace.

CLYTEMNESTRE.

Parlés. Puis-je vous rien refuser?

IPHIGENIE.

Que ni vos cheveux indignement coupés, * ni vos voiles, ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous? helas, mere dénaturée, je ne ferois pas éclatter la douleur de vous avoir perduë!

IPHIGENIE.

Vous ne me perdés point. Je vivrai toujours, & ma gloire rejaillira sur vous.

CLYTEMNESTRE.

Je ne pleurerois pas ma fille descenduë au tombeau!

IPHIGENIE.

Il n'est point de tombeau pour moi.

CLY-

* Grec. Ni vos habits noirs.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi? ne mourrés-vous pas?

IPHIGENIE.

* L'autel de la Déesse me servira de monument.

CLYTEMNESTRE.

Hé-bien, ma fille, je ferai ce que vous souhaités.

IPHIGENIE.

Regardés-moi, Madame, comme l'heureuse liberatrice de la Grece.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je en votre nom à vos *tristes* sœurs?

IPHIGENIE.

Ne souffrés pas non-plus que leur douleur paroisse sur leurs vêtements.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous?

IPHIGENIE.

Que je les embrasse. Quant au jeune Oreste, élevés-le avec tendresse.

CLYTEMNESTRE.

Embrassés-le pour la derniere fois.

IPHIGENIE.

Cher enfant, tu m'as servie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

De retour à Argos, que ferai-je pour vous?

IPHI-

* Elle dit prophétiquement cette Enigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la Prêtresse de son Temple en Tauride.

IPHIGENIE.

Cherissés mon pere, & votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Ah! il mérite d'essuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort.

IPHIGENIE.

C'est malgré lui, & pour la Grece qu'il m'a perduë.

CLYTEMNESTRE.

Dites par artifice, dites d'une maniere indigne du sang d'Atrée.

IPHIGENIE.

Qui va me conduire à l'autel? victime volontaire, je n'attendrai pas qu'on m'y traîne *.

CLYTEMNESTRE.

Moi, ma fille, je ne vous quitte point, je m'attache à vos vêtemens.

IPHIGENIE.

Non, Madame, rentrés, je vous supplie: il le faut, & pour vous, & pour moi. † Que quelqu'un des Officiers de mon pere m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Vous partés donc, Iphigenie.

IPHIGENIE.

Pour toujours & sans retour.

CLYTEMNESTRE.

Vous abandonnés une mere!

* *Grec.* Par les cheveux.

† Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paroît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du Théatre.

IPHIGENIE.

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtés, cruelle; ne me quittés pas dans l'état où je suis.

IPHIGENIE.

Je ne veux plus prolonger vos douleurs*.

SCENE VII.

IPHIGENIE, LE CHOEUR.

IPHIGENIE.

Commencés jeunes filles à *chanter* des hymnes en l'honneur de Diane. Préludés par vos chants au sacrifice, & attirés aux Grecs un heureux présage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie sacrée. Qu'on allume le feu destiné aux gâteaux d'Immolation. Que mon pere porte sa main sur l'autel. Je vais procurer la victoire & le salut de la Grece. Conduisés-moi comme une victime victorieuse d'Ilion, & fatale aux Phrygiens. Préparés des couronnes, ornés-en ma tête. Repandés l'eau lustrale, & dans vos libations invoqués Diane, la Reine, l'heureuse Diane, autour de son Temple & de ses Au-

* Il est croyable que Clytemnestre tombe évanouie, & qu'on l'enleve dans le Palais, tandis qu'Iphigenie exhorte le Choeur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devoit voir au fonds du Théatre une partie de l'appareil du sacrifice; le Choeur semble en être témoin oculaire.

Autels. Je vais, puisqu'il le faut, accomplir l'Oracle par mon sang répandu.

LE CHOEUR.

O mere vénérable, ô Clytemnestre, nous ne pouvons plus donner de larmes à votre sort. * La cérémonie ne le permet pas.

IPHIGENIE.

Ne songés, mes filles, qu'à chanter les louanges de Diane. Elle habite dans l'Aulide: elle préside aux rivages où la Grece en armes est arrêtée pour moi... O Terre où j'ai reçû le jour, ô Argos, ô Mycene où je devois regner...

LE CHOEUR.

Pourquoi implorés-vous cette ville de Persée bâtie par les mains des Cyclopes?

IPHIGENIE.

O Mycene, tu m'as vû naître dans ton sein comme un astre brillant... Mais non, je ne refuse point de mourir.

LE CHOEUR.

La gloire qui suivra cette mort sera immortelle.

IPHIGENIE.

O jour, ô soleil, ô lumiere de Jupiter! sur le point de passer dans une autre région, prête à jouir d'une autre destinée, je vous dis un éternel adieu...

* Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-dessus au sujet du respect des Anciens pour les Sacrifices & les dévouemens volontaires.

SCENE VIII.

LE CHOEUR.

* Voyés, voyés partir la victime qui triomphe d'Ilion & des Phrygiens. La voici couronnée, prête à recevoir le bain fatal & à porter sa tête sous le couteau sacré... Dieux! elle va ensanglanter l'autel... Elle approche... Allés, aimable victime; *un pere vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'Armée*, qui ne soupire qu'*après le voyage de Troye*... Voici le *moment du sacrifice*. Invoquons Diane, & *redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable*... Vénérable Déesse, s'il vous faut des victimes humaines, conduisés du moins les Grecs dans les climats de la perfide Troye, donnés la victoire à Agamemnon, & faites qu'il revienne avec son Armée triomphante vous offrir au nom de la Grece une brillante couronne, comme un *monument* éternel de sa gloire.

* Quelques Commentateurs ont crû qu'il manquoit quelque chose entre la Scene VI. & VII. Cela peut être. Mais je penserois plûtôt que celle-ci est défectueuse, parce qu'elle est un peu courte pour le tems du Sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les Commentateurs n'en disent rien, quoi que la difficulté soit réelle. Tout consideré, il me semble vraisemblable que les instrumens de musique, pour augmenter l'agitation du spectateur, remplissoient seuls le vuide de cette Scene. Comme personne, je crois, n'a donne ses conjectures là-dessus, celle-ci peut passer pour bonne, en attendant qu'il en vienne une meilleure.

SCENE IX.

UN ENVOYE', CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

L'ENVOYE'.

Sortés, ô Clytemnestre, sortés de ce Palais, * venés entendre les prodiges que je dois vous raconter.

CLYTEMNESTRE.

Je sors tremblante & consternée. Viens-tu m'annoncer de nouveaux malheurs?

L'ENVOYE'.

Non. Je veux au contraire vous apprendre sur le sort de votre fille des prodiges étonnans.

CLYTEMNESTRE.

Ne différe donc point de satisfaire mon impatience.

L'ENVOYE'.

Vous sçaurés tout, Madame, à moins que mon récit ne soit interrompu par le trouble où m'ont jetté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille étoit conduite par toute l'Armée. Les Grecs s'assemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; il gémit, il détourne la vûë, il verse des larmes, & † se couvre

* La Reine étoit donc entrée dans le Palais à la fin de la Scene VI.

† Voilà ce qui a donné lieu au tableau si vanté de Timante; le Poëte méritoit au moins autant d'éloges que

vre le visage de sa robe. Sa fille s'approche & lui parle de cette sorte. „ Me voici prê„ te, ô mon pere; je me dévoue volontiers „ pour ma Patrie & pour toute la Grece. „ On m'a conduite à l'autel; qu'on m'im„ mole, puisque l'Oracle l'ordonne. Grecs, „ soyés heureux, si votre bonheur ne dé„ pend

que le Peintre. RACINE a voilé aussi son Agamemnon, mais d'une maniere qui n'est pas à l'abri de la critique.

Imitations de RACINE.

Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu;
Le fatal Sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court; l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon qui n'ose l'avouer,
Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage
Ou pour cacher ses pleurs s'est voilé le visage.

Comment cet Agamemnon, ce Chef des Rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher *la sédition*, se contente-t'il de se voiler le visage, lui qui peu de tems auparavant avoit dit,

Ma gloire interessée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devoit donc, (ce semble,) paroître en Général d'Armée au milieu de ce trouble, & non-pas en pere accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une personne qui a beaucoup de sagacité d'esprit. EURIPIDE n'est point dans le même cas; toute l'Armée est tranquille & prosternée au pied de l'Autel: Achille même obéit aux Dieux malgré lui, & respecte le vœu d'Iphigenie. Agamemnon a donc pû se livrer à sa douleur, & pour lors il est beau de le voir le visage voilé.

„ pend que de ma mort. Prenés votre „ victime qui vous aſſure la victoire, & re„ venés triomphans. Au reſte que perſon„ ne ne porte ſes mains ſur moi. Je préſen„ terai mon ſein". Elle dit, & tous ſont frappés d'étonnement de voir dans un âge ſi tendre un courage ſi rare joint à tant de vertu. Talthybie étoit debout au milieu de l'aſſemblée, & comme il préſidoit au ſacrifice, „ Grecs, s'écrie-t'il, gardés un reli„ gieux ſilence, & formés d'heureux préſa„ ges". Calchas tire le glaive, le met dans un vaſe d'or, & couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau ſacrée, & s'avance vers l'autel: „ ô „ Déeſſe, dit-il, fille de Jupiter, vous qui „ prenés plaiſir à la chaſſe des bêtes féro„ ces, vous qui faites briller l'aſtre de la „ nuit, acceptés cette victime, qu'Achille, „ Agamemnon, & toute l'Armée vous pré„ ſentent. Le pur ſang d'Iphigenie va cou„ ler ſur vos Autels; daignés en ſa faveur „ accorder à nos vœux une heureuſe navi„ gation, & la priſe de Pergame". Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurent triſtement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les Dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper. Je frémiſſois & baiſſois les yeux, lorſque voilà tout à coup un prodige ſurprenant. Calchas frappe: tous entendent le coup; mais la victime diſparoît, ſans qu'on apperçoive aucune trace de ſa retraite. A la vûë de ce miracle, operé ſans doute par quelque Divinité, le Pontife pouſſe un cri, l'Armée lui répond: on voit le prodige, &

l'on en croit à peine ses yeux. Une Biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté étoit étenduë à terre & encore palpitante : l'Autel étoit arrosé de son sang. Répresentés-vous, Madame, la joye de Calchas à ce spectacle. „ Braves Chefs de cet„ te Armée, s'écrie-t'il, voyés-vous cette „ nouvelle victime ? contente de notre sou„ mission Diane a substitué cette Biche à la „ place d'Iphigenie. Le sang d'une Prin„ cesse si accomplie lui a paru trop pré„ cieux pour le répandre sur ses Autels. „ C'en est fait. La Déesse éxauce nos „ voeux, elle facilite notre course, & les „ approches de Troye". A ces mots l'Armée paroît se ranimer. On court vers les vaisseaux, on se précipite, on se dispose au départ. Et si j'en crois cette ardeur, dès ce jour nous quittons l'Aulide, & nous voguons sur la mer Ægée. Enfin après que Calchas a laissé la victime se consumer dans les flammes, il a formé des voeux pour l'heureux retour de l'Armée.

Voilà, Madame, ce qu'Agamemnon m'a ordonné de vous raconter. „ Pars, m'a„ t'il dit, apprens à la Reine les nouvelles „ faveurs des Dieux, & la gloire où m'éle„ ve la Grece". Témoin de ce spectacle, vous devés m'en croire. Pardonnés à votre époux, ne pleurés plus Iphigenie: elle s'est envolée chés les Dieux. Le même jour l'a vûë mourir & revivre. Ainsi les justes Dieux jettent-ils un régard favorable sur les foibles mortels quand ils y pensent le moins; ils sauvent ceux qui leur sont chers.

LE CHOEUR.

Que je vous félicite, Madame! votre fille vit, & vit dans la compagnie des Dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, quel Dieu t'a enlevée? de quel nom désormais te dois-je appeller? mais ne me trompe-t'on point? ce prodige n'est-il point inventé pour finir mes regrets?

L'ENVOYE'.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

SCENE X.

AGAMEMNON, les mêmes.

AGAMEMNON.

Cessés d'être inquiette sur le sort de votre fille, Madame. Elle jouit, n'en doutés point, du commerce des Dieux. Prenés cet enfant, & retournés à Argos. La flotte se dispose à partir: recevés dès ce moment mes adieux. Nos entretiens seront plus longs à mon retour de Troye; partés, & vivés heureuse.

LE CHOEUR.

O fils d'Atrée, que la joye vous accompagne dans le voyage & le retour! puissiés-vous revenir vainqueur & chargé des riches dépouilles de Troye!

REFLEXIONS SUR L'IPHIGENIE EN AULIDE D'EURIPIDE, DE LODOVICO DOLCE, DE ROTROU, ET DE RACINE.

IPHIGENIE est plus connuë en France par M. Racine que par Euripide. Le Poëte Grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le François, quoique le portrait qu'a tracé l'un & l'autre soit différent. Si l'imitateur a donné des graces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'est en bâtissant avec autant d'élegance que de solidité sur le fonds des Anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau,

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Etonner, émouvoir, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Chammeslé.

Epître à M. Racine.

La nécessité de remplir une Tragédie Françoise d'évenemens, l'a pour le moins autant engagé à imaginer l'Episode d'Eriphile, que l'envie d'épargner aux spectateurs le prodige de la Biche substituée à Iphigenie. Cet Episode est véritablement tiré du Sujet, comme il l'observe, & par-là il est plus excusable que celui d'Aricie dans Phedre. Mais l'un & l'autre est toujours Episode, & par ces deux ressorts qui se ressemblent si fort, il arrive qu'Achille perd presqu'autant de son caractere dans la piéce d'Iphigenie, qu'Hippolyte dans celle de Phedre. Achille galant & François au point où il l'est, dément un peu l'Achille Grec. Mais ce Héros devenu François a laissé dans les esprits des impressions si profondes, que le Grec a besoin de quelque réflexion & de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entierement. Ainsi les vieux portraits des Ancêtres habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vûë des portraits modernes, dont la draperie est de pure imagination. Iphigenie est aussi un peu différente de part & d'autre, ainsi que Clytemnestre. Pour Agamemnon ses traits sont à peu près les mêmes. Il n'est ni moins pere ni moins

Roi dans Euripide que dans Racine, mais autrement Roi dans ce dernier. Deux autres Autheurs célébres ont traité le même Sujet avec beaucoup de succès, à sçavoir Louis Dolcè Italien, & Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigenie de Dolcè réimprimée en 1566. & celle de Rotrou mise au jour en 1649. méritent d'entrer dans le parallele, ne fût-ce que pour faire connoître le progrés de l'esprit humain dans le Tragique. Les Critiques François, comme le P. Rapin, parlent trop peu, & d'une maniere trop vague des divers Théatres de l'Europe. Il n'y a que le détail & la comparaison qui soient *instructifs* en cette matiere. Voyons d'abord l'œconomie de chaque piéce.

ACTE PREMIER.

Les trois imitateurs d'Euripide se sont contentés de traduire sa premiere Scene. Ils ne pouvoient mieux faire. C'est un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon redevenu pere produit un double effet, l'un & l'autre admirable: c'est, 1°. d'attendrir & d'interesser le spectateur dès l'entrée, & en second lieu d'exposer le Sujet & toutes ses dépendances sans obscurité, sans détour, & de la maniére que le feroit la nature, si elle offroit la réalité au lieu de la représentation. Rotrou a voulu encherir sur Euripide, en faisant voir d'abord Agamemnon au fonds de sa tente, où il écrit & déchire une lettre, puis la recommence, puis appelle un valet. Ce monologue est interrompu par des

des allées & venuës pour introduire un confident. Le reste de la Scene est Euripide tout pur. Dolcè n'a fait que l'allonger. Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces quatre morceaux vient de la différence des tems & des mœurs. Chés Euripide on voit un Roi à la Grecque, c'est-à-dire, un peu bourgeois, selon notre maniére de penser. Dolcè lui a donné un air de Prince Italien; Rotrou le releve encore davantage: mais Raciné le rend tout à fait majestueux à la Françoise. Les écrits des Autheurs, comme les tableaux des Peintres, se ressentent toujours de ces différences de lieux & de siecles, ensorte qu'un œil un peu fin pourroit deviner à peu près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvriroit. Cette réflexion a lieu dans le Théatre, & doit être appliquée non-seulement à tout le reste des quatre Iphigenies, mais encore à toutes les piéces Tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide après cette unique Scene améne le Chœur qui en fait une autre & finit l'Acte. Cela a paru trop simple aux autres Poëtes. Pour allonger l'Acte, Dolcè introduit Calchas; & Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le sein d'Agamemnon. Mais tout cela revient, à peu de chose près, au systême du Poëte Grec. Pour Racine il fait venir sur la Scene Achille & Ulysse qui parlent le langage d'Homere, source de grandes beautés. Voici un trait qu'il a imité de Rotrou, à qui il doit aussi le person-

nage d'Ulysse. C'est Agamemnon qui parle au Roi d'Ithaque.

* Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que, si vous voyés ceint du bandeau mortel
Votre fils Telemaque approcher de l'Autel,
Nous vous verrions touché de cette affreuse image
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui!

Rotrou avoit dit moins élegamment.

† J'avois sans ce discours assés de connoissance
De l'adresse d'Ulysse, & de son éloquence:
Mais il éprouveroit en un pareil ennui
Que le sang est encor plus eloquent que lui.

Il y a dans Racine d'autres imitations pareilles, soit d'Homere, soit de Rotrou. Mais elles sont si heureuses qu'on est bien éloigné d'en sçavoir mauvais gré au Poëte. C'est un talent bien rare que celui d'imiter ainsi.

* Racine *Iphig. Act. I. Sc. III.*
† Rotrou *Iphig. Act. II. Sc. III.*

ACTE

ACTE II.

L'œconomie de Racine est ici différente de l'original, à cause de l'Episode d'Eriphile. Le Poëte François a toutefois conservé la belle Scene de l'entrevûë d'Iphigenie & de son pére, qu'on voit au troisiéme Acte du Grec. Il l'a renduë plus Françoise que Rotrou. En un mot il n'a rien pris du second Acte d'Euripide, que la surprise de l'arrivée d'Iphigenie malgré les précautions du Roi. Dolcè & Rotrou ont suivi le Grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu considerables. Leurs discours sont plus étendus, mais non-pas plus énergiques. Celui de Menelas chès Rotrou est remarquable.

* Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse
Vous vous étes fait Chef des troupes de la Grece.
Ah! comme ce grand cœur se sçavoit abbaisser!
Le front ne portoit pas l'image du pénser,
Et votre modestie alors incomparable,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.
Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.
Vous offriés à l'un, à l'autre ouvriés les bras,
Serriés à l'un la main, jettiés les yeux sur l'autre,

Pen-

* Rotrou *Iphig. Act. II. Sc. II.*

Portiés votre interêt beaucoup moins que le nôtre;
De qui vous demandoit vous préveniés les pas,
Parliés à qui vouloit, & qui ne vouloit pas,
Et lors votre maison à tout le monde ouverte,
Jusques aux basses-cours n'étoit jamais deserte.
Mais quand cette affectée & fausse humilité
Vous eut de notre Chef acquis la qualité,
Un soudain changement de mœurs & de visage
Fut de cet artifice un trop clair témoignage, *&c.*

Ce n'est pas là de la poësie de Racine; *mais* il n'y manque gueres que ce tour élegant & châtié. La contestation de Menelas avec son frere est du reste aussi vive que dans Euripide. Racine en supprimant le personnage de Menelas en a mis plusieurs traits dans la bouche de Clytemnestre, d'Ulysse & d'Achille, pour en perdre le moins qu'il pourroit. Mais la jalouse Eriphile a plû & a dû plaire davantage, comme étant plus conforme au goût dominant de notre siecle. La contestation dont je parle est cependant un beau morceau. On y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cause douteuse pour suspendre les esprits, & pour entretenir les spectateurs dans cette émotion si nécessaire au Théatre, sans sortir du Sujet. Racine qui l'a très-bien vû la supplée par une autre querelle entre Agamemnon & Achille. C'est la Scene sixiéme de son qua-

triéme

triéme Acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homere, & si fort applaudi de nos jours. Achille parle.

* Hé, que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ses remparts quel interêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lache ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?

Cet endroit & tant d'autres traduits par les bons Ecrivains François, sont des preuves sans replique en faveur des Anciens. Qu'on leur donne des Racines pour interprêtes; & ils sçauront plaire aujourd'hui, comme autrefois.

ACTE III.

Euripide n'a été suivi de personne dans sa premiere Scene du troisiéme Acte. Ni Dolcè ni Rotrou, & moins encore Racine n'ont osé faire paroître un char sur le Théatre, & en faire descendre Clytemnestre & sa fille avec le petit Oreste endormi. Ce specta-

* RACINE *Iphig. Act. IV. Sc. VI.*

ſpectacle ſi naïf ne convenoit qu'aux mœurs antiques. Il n'en eſt pas moins beau pour qui ſçait priſer le naturel. Une mere eſcortée d'une foule de femmes, & qui veut qu'on la croye heureuſe d'être mere d'une telle fille; une jeune Princeſſe dont la modeſtie laiſſe entrevoir la joye & la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux; un enfant que la fatigue endort, & que ſon âge diſpenſe de prendre aucun interêt bien ſenſible à ce qui ſe paſſe; l'inquietude & les précautions de cette mere attentive pour ſes enfans; ces préparatifs à un bonheur qui ne ſera rien moins; quelle vérité dans cette peinture! Racine en a pris ce qu'il a pû, eû égard à nos manieres, qu'il ne falloit pas choquer. Ses deux autres prédeceſſeurs n'ont pas non-plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reſte de l'Acte Racine ſuivant toujours ſa pointe anticipe ſur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemneſtre, & il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle; il aime de plus en plus Iphigenie, il découvre le myſtere du ſacrifice, il entre en fureur; Eriphile en triomphe. Voilà ſur quoi roule cet Acte. Dolcè & Rotrou ſont plus fidelles à Euripide. Auſſi le ſont-ils trop, plus traducteurs en cela que Poëtes. Il eſt vrai que l'entrevûë d'Iphigenie avec ſon pere, celle de Clytemneſtre avec ſon époux, & les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'Autel ſon épouſe, ſuffiſoient bien pour remplir un Acte. Mais Racine a diſtribué toute cette matiere ſelon ſon

plan avec plus d'étenduë, & Euripide l'a fait ſuivant le ſien avec plus de ſimplicité, de maniere que dans le premier le Théatre eſt plus diverſifié, & dans le ſecond le ſpectateur eſt plus attendri. Divers mouvemens agitent le Théatre chés l'un, & partagent l'attention du ſpectateur : chés l'autre rien ne nous détourne les yeux de deſſus Iphigenie. Pas un mot qui ne ſoit pour elle. Sa naïveté même la rend plus chere. Car pour ne parler que de la Scene où elle aborde le Roi, cette Scene eſt à la vérité plus courte & plus noble dans le François; mais auſſi eſt-elle plus pouſſée & plus tendre dans le Grec. Iphigenie y paroît moins Princeſſe & plus aimable; Agamemnon moins Roi, & plus pere. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire à la louange de Dolcè, qu'il a traité cette Scene en grand maître qui entendoit bien ſon original. Il a marqué avec cette naïveté fine, (qui eſt plus du goût de la langue Italienne que de la nôtre,) toute celle d'Iphigenie dans les diverſes queſtions qu'elle fait à ſon pere. Celui-ci touché de ſon eſprit & de ſa ſimplicité en prend un prétexte pour cacher la cauſe véritable des ſoupirs & des larmes qui lui échappent. *Hé comment voulés-vous que je parle*, (répond-elle,) *pour ranimer votre joye?* ainſi ai-je traduit. Dolcè a oſé traduire plus litteralement, heureux de n'avoir pas rendu ridicule la penſée de l'Auteur, qui eſt ſi gracieuſe dans l'original.

Eſſer vorrei per aggradirvi ſciocca
Ασύνετα μέντ' ἐροῦ μεν, εἰ σέγ' εὐφρανῶ.

Ce qui montre l'excès de l'embarras, & du pere, & de la fille, ſans compter pluſieurs traits que Racine n'a oſé toucher, & qui dans notre ſiecle, où la nature eſt plus contrainte par je ne ſçai quelle dignité, ne ſeroient pas en effet bien reçûs, ni hazardés par les Anciens s'ils revenoient au monde d'aujourd'hui.

ACTE IV. & V.

Dans l'Acte quatriéme la néceſſité de faire jouer l'Epiſode d'Eriphile a contraint Racine de faire pour cette jalouſe Princeſſe une Scene entierement détachée du reſte. Car Clytemneſtre paroît d'un côté du Théatre, tandis qu'Eriphile s'en va de l'autre, ſans autre raiſon de venir ou de s'en aller. La ſuite eſt tirée d'Euripide, excepté la Scene d'Achille & d'Agamemnon, dont nous avons parlé. Pour le Poëte Grec, on a vû qu'il remplit cet Acte d'une Scene d'Achille avec Clytemneſtre, d'une autre de l'Officier qui vient dévoiler le ſecret du ſacrifice, enfin de l'emportement d'Achille au ſujet de cette nouvelle.

Le cinquiéme Acte de Racine eſt fondé ſur la révolution que fait Eriphile en trahiſſant Iphigenie, qui par là ſe voit livrée à Calchas. Achille pénetre l'épée à la main juſqu'à l'Autel,

> Et quoique seul pour elle Achille furieux
> Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.

Calchas arrête tout, regarde Eriphile, & déclare que c'est elle, qui sous un nom emprunté est l Iphigenie que demande Diane. On pourroit peut-être dire sur cela, pourquoi Calchas sçachant tout ne déclaroit-il pas plûtôt le secret, & pourquoi en est-il crû si aisément sur sa parole, lui que les Chefs ne ménagent pas trop dans la piéce? mais ce seroit peut-être aussi une chicane; il faut se prêter à l'enchantement du Théatre; & après tout, cela est imaginé le mieux du monde pour nos moeurs, comme Racine l'avoit bien prévû. Car quelle apparence de faire mourir Iphigenie, ou de ne la sauver que par un prodige incroyable! Dolcè même n'a pû supporter le prodige, & entr'autres petites libertés, il fait dire à l'Acteur qui vient raconter l'histoire du sacrifice. „ Quelques-uns ont crû voir une Biche „ au lieu d'Iphigenie".

> Ma creder non voglio io quel che non vidi.

Desorte que chés-lui, non-seulement Iphigenie meurt; mais elle est décapitée dans les formes.

> Alhor tornando à la fanciulla veggo
> Qui l'infelice testa, e colà il corpo.

Pour Rotrou il change un peu la machine, & après avoir mis le sacrifice sous les yeux du spectateur, ce qui ne laisse pas d'ê-

tre un beau coup de Théatre, il fait enlever la victime si soudainement qu'on demande,

> Qui des deux nous la cache, ou la Terre ou les Cieux?

Aussi-tôt Diane paroît, & finit ainsi la piéce avec quelque vrai-semblance, puisque le spectateur a été averti qu'Iphigenie avoit été vouée à Diane dès son enfance. Dans tout le reste Dolcè & Rotrou suivent assés le procédé d'Euripide, hormis en deux circonstances considérables, où Dolcè demeure fidele à son original, tandis que Rotrou & Racine ont grand soin de s'en écarter. Ces deux choses sont si essentielles à toute la piéce, qu'il est important de les examiner de plus près: ce sont les caractères d'Iphigenie & d'Achille. Euripide avoit si bien marqué ceux d'Agamemnon & de Clytemnestre, que ses successeurs n'y ont rien ajouté. Racine seul en donnant plus de grandeur à l'un & à l'autre, un peu au dépens de la tendresse, a sagement retranché les reproches que Clytemnestre fait à son époux, reproches odieux qui blessent nos mœurs, & qui rendent ces personnages moins estimables, quoique plus ressemblans. En effet, Rotrou ne croit pas que ce soit assés que Clytemnestre dise au Roi son mari,

> * Va, pere indigne d'elle, & digne fils d'Atrée,
> Par qui la loi du sang fut si peu réverée

Et

* Rotrou *Act. IV. Sc. VI.*

Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
Au répas qu'il dressa des corps de ses neveux.

Ce que Racine a imité & adouci en cette maniére.

* Vous ne démentés point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste,
Bourreau de votre fille il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.

Rotrou après Euripide y ajoute encore le titre d'assassin d'un premier époux, & d'un fils du premier lit, avec le nom de ravisseur, chose que Racine a bien fait de supprimer. Revenons aux deux autres caractéres.

Iphigenie chés Euripide n'est pas tout à coup héroïne: il lui en coute pour se déterminer à mourir. La nature parle chés-elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de son sacrifice, & qu'elle se regarde plûtôt comme victime de Menelas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grace à son pere. Elle employe pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, & jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrémement touchant, & n'a point choqué Athénes. Dolcè n'a pas crû que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigenie,

* Ben

* RACINE Iphig. Acte IV. Scene IV.

* Ben sapete, che à tutti è dolce il lume
Di questo Cielo: e vi ritorni à mente
Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli
Vi chiamai padre; & voi di tutti ancora
Questi, figlivola mi chiamaste prima.
Ricordivi, che'l primo dolce peso
Fui de le vostre braccia, e prima io n'hebbi
I cari baci, e ve gli diedi spesso, *&c.*

Rotrou & Racine ont pensé autrement; & ils ont eû raison en France, où l'on estime à la vérité la vie autant qu'ailleurs; *mais* où l'on veut qu'on la méprise pour la *montre.* Ils ne donnent aucune foiblesse à *Iphigenie.* Dès qu'elle apprend le dessein d'Agamemnon, elle lui dit chés Racine,

† Mon pere,
Cessés de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderés, vous serés obéï;
Ma vie est votre bien. Vous pouvés le reprendre;
Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviés promis,
Je sçaurai, s'il le faut, victime obéissante

Ten-

* Lodov. Dolce' *Iphig. Acte IV. Scene II.*
† Racine *Iphig. Acte IV. Scene IV.*

Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et respectant le coup par vous-même ordonné
Vous rendre tout le sang que vous m'avés donné.

Et chés Rotrou,

* Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré-vous sa source en se versant.

Il est vrai que les deux Poëtes François ont senti la beauté & la décence même de cette foiblesse qu'Euripide donne d'abord à Iphigenie; & le plus récent ne manque pas sur les traces de l'ancien d'en laisser échapper quelques traits par ces vers,

† Si pourtant ce respect, si cette obéïssance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mere en pleurs vous plaignés les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assés d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévere destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere:

C'est

* Rotrou *Iphig. Acte IV. Scene III.*
† Racine *Iphig. Acte. IV. Scene IV.*

C'est moi qui si long-tems le plaisir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux.
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avés point du sang dédaigné les foiblesses.

D'ailleurs Iphigenie consent à s'enfuir avec Clytemnestre, & cette fuite renduë sans effet prolonge agréablement le spectacle. Iphigenie seroit assurément peu estimable dans l'original, si elle s'obstinoit à se soustraire à la mort; mais après avoir refléchi sur la gloire de son trépas, elle l'accepte si génereusement, elle refuse avec tant de constance le secours d'Achille, elle fait les préparatifs du sacrifice, & se livre enfin avec tant de grandeur d'ame, que les prémiers mouvemens de la nature, & les soupirs même qui lui échappent dans ses derniers adieux ne font que relever son héroïsme. Ce mélange de foiblesse & de courage est certainement la méchanique secrette de la tendresse du Théatre, & l'instrument poëtique qui fait couler les larmes des spectateurs. Iphigenie est moins amante dans Euripide que dans Racine, & par là, outre qu'elle se montre moins foible, elle interrompt moins l'attention sur son malheur par des Scenes postiches. Son dévoument en est plus volontaire. Car le moindre des soupirs qu'elle donne à son amant dans le François, ou le plus leger retour vers la vie, auroit authorisé Achille dans Euripide à la

sauver.

sauver. Mais elle rejette les offres de ce héros jusqu'à l'autel, & présente génereusement son sein à Calchas, qui frappe. L'Iphigenie Françoise ne va pas jusques-là. Le Poëte engage son amant, que les adieux de sa maîtresse ont trop attendri, à la tirer d'embarras, & le spectateur d'inquietude. L'héroïne n'est donc pas mise à la derniere épreuve, & par conséquent son dévoument en a d'autant moins d'éclat, que la volonté & l'effet en pareil cas sont deux choses fort différentes.

Le caractere d'Achille est tout-à-fait François chés Racine. Le Poëte l'a voulu tel, parce qu'il falloit plaire à des personnes qu'il avoit faites à cette maniere galante de traiter la Tragédie. Il feint qu'Achille étoit déja authorisé à aimer Iphigenie. Cela fait une difficulté qu'il leve adroitement ou plûtôt qu'il pallie. Car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon voulant attirer sa fille en Aulide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un héros dont l'amour soit public, ni que l'on timpanise dans l'Armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide. Car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigenie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigenie surprend toute l'Armée, qui n'en sçait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part & d'autre. Racine le fait paroître dès la seconde Scene tout occupé de ses projets amoureux & guerriers, n'ayant en vûë que de précipiter son
 hymen

hymen pour voler à Troye. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour & la gloire dans un héros dont l'emportement, la bravoure, & la hauteur ont fait de tout tems le vrai caractere. Toutes les autres Scenes d'Achille sont de ce goût, quoique le motif de l'honneur se mêle dans la suite à l'interêt de l'amour.

Le Poëte Grec n'amene Achille au Palais d'Agamemnon que par une impatience qui lui prend de partir pour Troye. Clytemnestre qu'il rencontre le saluë comme gendre. Achille qui ne comprend rien à ce discours, manifeste sa surprise d'une maniere assés peu conforme aux nôtres, *mais si* naturelle pour le siecle d'Euripide *qu'on* ne peut y trouver à redire sans chicaner. On passe donc à l'Achille ancien de refuser une marque de civilité que veut lui donner Clytemnestre: mais on comprend moins, & par conséquent on a plus de peine à lui passer un autre point; à sçavoir, 1°. Qu'il dise à Clytemnestre, en parlant d'Agamemnon, „ n'eût-il pas dû me parler & m'authoriser „ à aimer Iphigenie? j'aurois été assés heu„ reux, Madame, pour l'obtenir de votre „ main. Agamemnon redoutoit-il la ten„ dresse d'un époux? ah! eût-il fallu livrer „ aux Grecs un gage si cher; si l'interêt de „ la Grece l'eût demandé, j'ose le dire, „ Madame, Achille auroit pû se resoudre à „ sacrifier son amour au bien public". Ou, comme dit Dolcè,

* Suo debit'era havermi fatto conto

L'in-

LOD. DOLCE *Ifigen. Atto III. S. V.*

L'intento suo, & datomi la figlia;
Che l'havrei forse conceduta anch'io
A tante bellicose inclite schiere,
Se pur l'andata à Troja (ch'io no'l credo)
Attender si dovea da la sua morte.
Ch'anch'io bramo l'honor, l'utile, e'l bene
De la famosa Grecia, *&c.*

2°. Qu'Achille refuse d'abord de voir Iphigenie, quoique Clytemnestre lui en donne une si belle occasion, quand elle veut elle-même l'amener à ses pieds. 3°. Qu'après l'avoir vûë, & s'être épris d'amour pour elle, charmé tout à coup de sa génerosité & de son dévoument, il souffre tranquillement qu'elle courre à la mort, & ne lui promette son secours qu'au cas qu'elle se repente de son dessein; en quoi il lui tient si bien parole qu'il la laisse en effet mourir, & qu'il contribuë lui-même au sacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcè l'a rendu tel de son tems en Italie. Rotrou n'a osé le faire en France, & beaucoup moins Racine. On ne sçauroit les blâmer; mais doit-on blâmer Euripide? il connoissoit le goût de ses spectateurs, comme nos Poëtes connoissent le goût de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1°. Achille a raison de parler à Clytemnestre plûtôt en héros offensé qu'en amant d'Iphigenie; puisque ne l'ayant pas encore recherchée, l'interêt de la gloire devoit plus agir sur son cœur que celui de l'amour. Il en marque même plus de désintereffement

à une mere affligée, en lui faisant entendre que c'est moins l'amour qui l'anime à sauver Iphigenie, que l'honneur & l'équité.

2o. Clytemnestre lui demande s'il veut qu'Iphigenie vienne elle-même se prosterner à ses pieds. Il refuse de la voir sur la séverité des bienséances Grecques, & outre qu'il en apporte de bonnes raisons, il montre encore plus par là combien son zele est désinteressé.

3o. Il est veritablement plus difficile de concevoir comment Achille laisse mourir son Iphigenie, uniquement parce qu'elle s'est dévouée, & parce qu'elle le veut ainsi. Mais (comme on l'a déja observé) si l'on a égard au respect des Anciens pour les dévoumens & pour les personnes qui se faisoient volontairement victimes, l'on jugera qu'Achille n'a pû en user autrement, sans se rendre execrable par une impieté trop criante. Que ne fait-il pas au reste pour rompre le dessein d'Iphigenie? prieres, insinuations, tendresse, il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va même bien armé & escorté de soldats fidelles entourer l'autel, pour délivrer Iphigenie au moindre signe qu'elle paroîtra donner, ne fût-ce que par un soupir. Il espere qu'elle y consentira. Mais en vain. La Princesse a pris son parti. Aussi Clytemnestre désespere-t'elle de la sauver, & n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau sacré, malgré son vœu. C'est donc par égard à un acte de Religion qu'il faut entrer dans le caractere des trois personnages: & cela seul fait

fait évanouir la difficulté, malgré l'impossibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près, l'Iphigenie d'Euripide est justifiée par l'heureux succès de l'Iphigenie de Racine.

Quelques fortes que ces raisons me paroissent en faveur d'Euripide, je sens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raisonnemens du monde contre un préjugé né de l'oubli, ou du mépris des manieres anciennes? toute ma prétention se borne à mettre le lecteur dans la nécessité, ou de faire grace à Euripide, ou de regarder son siecle, comme le plus insensé qui fût jamais: alternative qui ne souffre pas de milieu, & qui peut servir de solution à presque toutes les objections qu'on a faites contre les Anciens par égard à leurs usages. Car il paroît bien dur de prononcer, que cette Athénes si sçavante & si spirituelle manquoit de goût & de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même: c'est attribuer à un siecle & à un autheur, des qualités & des vices qui ne peuvent s'allier, un sens droit & de travers; un discernement fin & grossier, la lumiere & les ténebres. Si l'on ne prétendoit relever que des défauts ordinaires, tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité, il n'y auroit pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans, (& à côté des beautés les plus frappantes,) qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont

je parle, ou rentrer dans la voye de l'examen, pour sçavoir lequel des deux a raison, ou notre siecle, ou celui d'Euripide par exemple, & si l'Achille de Racine ne choqueroit pas les anciens Grecs, comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine, sa gloire qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard, ne sçauroit être interessée par le parallele qu'on ose faire entre ce grand Poëte & son modele. Il ne peut perdre à être comparé. Mais comme cette comparaison fait honneur aux Anciens, dont il a puisé ce goût naturel qui le rend si cher aux François, il m'a parû qu'on ne pouvoit *mieux* sentir les beautés d'Euripide qu'en *les rapprochant* de celles de Racine.

Fin du Tome II.







